

Folle Meffa

Philppe Randa

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

PHILIPPE RANDA

FOLLE MIEFFA



fleuve noir

PHILIPPE RANDA

FOLLE MEFFA

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – PARIS VIe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1982, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris F.U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-02072-9

J'ai toujours préféré la mythologie à l'histoire, parce que l'histoire est une vérité qui se déforme de bouche en bouche et devient mensonge, alors que le mythe, de bouche en bouche, prend des forces et en arrive à devenir vrai.

JEAN COCTEAU

À mon Prêtre-guerrier d'ami Thierry Hoss.

PROLOGUE

EN RÉVEIL GUEULE DE BOIS MAJEURE !

Je ne me ferai jamais à un mauvais lit. Pourtant, j'en ai connu de durs, de très durs, avec des trous, des bosses, de vicieuses anfractuosités, d'abondantes bêtes affamées, mais de là à souffrir le martyre comme en ce moment, jamais, au grand jamais !

Ma gueule de bois sculptée au cognac centaurien y est peut-être pour quelque chose, bien que je ne cherche pas spécialement une excuse, ni une circonstance atténuante à mon corps douloureux. Enfin, douloureux sauf d'un côté ! Le droit ! C'est chaud, doux comme du coton, un presque-rien frissonnant, et je me décide à ouvrir un œil. Une demi-hanche entre dans mon champ de vision ! J'ouvre deux yeux : tout le bas du dos m'apparaît. Chouette ! Très chouette, même. Des fesses rondes, roses, accueillantes... On parle de réveil avec un rayon de soleil, moi je préfère cette vision d'une belle croupe rebondie.

Plus souvent mon lot. Pas toujours en compagnie d'une michetonneuse comme celle-ci – faut bien changer, l'ennui naquit de l'uniformité (à défaut de l'uniforme ôté) – mais question soleil et grandes-étendues-vertes-parsemées-de-pommiers-en-fleur, c'est plutôt rare. Genre accidentel, exceptionnel, même franchement inhabituel dans les coins où il m'arrive, plus souvent qu'à mon tour, de me perdre.

Perdre ! Voilà le mot juste de ce réveil à la mords-moi-le-nœud, accompagné d'une gueule de bois maison. Où suis-je, Grand Dieu Zeus ? Où m'éveillai-je ?

Dans une chambre ! Bon, ça normal.

Avec qui ? Une gagueuse, j'ai déjà remarqué, mais à quoi le voit-on ? Le vois-je moi-même ? Une frangine à loilpé, ça ne porte pas de marques reconnaissables à vue d'œil, au milieu du front. Peut-être celle-ci, mais je ne distingue pas le sien, seulement le côté fessu de son anatomie (très chouette, j'insiste, rond, rose, accueil...)

Blonde. Toute petite, à peine un mètre cinquante. Rien à dire, même si j'ai une préférence pour les modèles de deux ou trois tailles au-dessus. Pour les femmes également, tout change, tout passe.

Et à dix ou quinze écus la passe, justement, il est préférable

d'avoir le choix. Bref, une pute ! J'en suis sûr, même si je ne peux pas dire pourquoi. Une réminiscence de la soirée ? Va savoir, Grégoire...

À quelle heureuse heure de la journée dois-je ce réveil en biture majeure ? Trébuchant jusqu'à la fenêtre, j'enfoncé d'un index tout juste précis, le bouton d'ouverture. Claquement sec du volet qui se sépare en deux et apparition d'une superbe cheminée d'usine, dégorgeant tout ce qu'elle peut une saloperie noire.

Quand je vous disais qu'il valait mieux se réveiller sur l'anatomie dodue d'une frangine !

Petite élévation sur la pointe des pieds me donne une petite vue sur l'usine. Grande élévation, grande vue sur ladite usine avec un chouïa de rue mal fréquentée.

Pas « mal fréquentée » par des tire-laine sanguinaires, des clodos désespérés de leur sobriété forcée, des demoiselles de petite vertu (on peut avoir de gros seins et une petite vertu sans être disproportionnée) ni encore par le bas peuple, bouillon de culture de canailles révolutionnaires...

Ces catégories de citoyens susnommées pourraient gêner quiconque autre que moi. Par contre, je photographie deux argousins – un grand, un petit, le grand-gros et le petit-maigre – qui, l'air de rien, hument l'air, blair en l'air de ce côté : *Starhôtel*.

Le nom m'apparaît sur le mur, en lettres rouges lumineuses, dont le clignotement me laisse perplexe sur le « exprès » ou sur la « défection de courant » due à l'installation vétuste des locaux.

Quoi qu'il en soit et honni soit qui mal y pense, deux flics de la Sûreté Urbaine sont là. Combien d'autres ? Et où ? Dans l'hôtel ? Dans l'ascenseur ? Dans l'escalier ? Devant ma porte ?

Petit coup d'œil d'inspection derrière le battant de la carrée : non, personne derrière ; personne dans le couloir non plus. Quant à plus loin, c'est plus loin et rien ne presse de vérifier. Je referme donc la lourde, la boucle d'un tour de clef sécurisant et commence à chercher mes vêtements mélangés à ceux de l'hétaïre qui se décide à émerger.

— Tu pars ?

— On part toujours un peu ; la vie est un éternel départ, ma mignonne. Surtout quand les chocs sont de retour.

Ceci philosopé en enfilant mes sous-vêtements.

— Le *Starhôtel* est dans le port spatial ?

Je débouchonne ma combinaison – garantie infroissable par le vendeur – en interrogeant la gamine.

— Hon ![\[1\]](#)

— De quelle ville ?

Elle se remonte dans le pieu, ramène le drap sur son ventre, coiffe ses cheveux d'un peigne digital. Joli minois ! Elle me rappelle cette

filles qui s'appellent... qui s'appellent... Une sacrée salope dont le nom est... est... Bah, je le retrouverai au jugement dernier, disait Baudelaire.

— Tu t'souviens plus ?

— Faut croire... Avec la ville, donne-moi la planète, pendant que tu y es.

— Shubaï de Salto !

Salto ! Bon, les souvenirs commencent à rappliquer. J'ai débarqué sur Salto le 29 ! Ma montre-calendrier indique le 31 ! Le premier jour, j'ai vu Ramon Galh, le Mercurien. Il m'a payé cash et je suis parti faire la fête. J'ai sacrément fêté, faut croire ! Je me souviens du gueuleton et des deux ou trois bars où j'ai traîné ; ensuite, l'alcool a fait le reste. Saloperie de cognac centaurien, je le préfère à tous les autres et en abuse chaque fois. Mourir de ça ou d'autre chose, autant en profiter. La vie est dure, mais elle vaut la peine de souffrir.

Rien d'étrange, à part la présence de la poulaille dans la rue. Peut-être n'est-elle pas là pour moi. Hé, les coïncidences, ça existe dans la vie, à défaut d'exister dans les romans.

— T'avais vachement picolé ! Tu t'appelles même plus mon nom, j'suis sûre ?

Au hasard, je lance :

— Héléonor !

— Presque, c'est Mialta.

Vêtu, je boucle mon ceinturon de cuir et vais chercher mon rayonnant glissé sous l'oreiller. Saoul, mais pas fou ! Bon de veiller aux précautions élémentaires, même lorsqu'on n'est plus soi-même.

Je me penche sur la beauté blonde modèle réduit pour câlinement la baiser sur le front. Pas franchement l'enthousiasme d'une canonisée, mais j'ai droit à un clignement amical de l'œil gauche et son compliment n'est pas sans offenser ma modestie.

— T'es un drôle de mec, tu sais !

— J'en doute pas, chérie... On est ensemble depuis quand ?

— T'as vraiment la mémoire en panne. Tu m'as rencontrée dans l'après-midi.

— Hier ?

— Natürlich !... T'étais déjà bien pété, à ce moment-là. On est montés ici, puis t'as voulu repartir et j't'ai suivi à la taverne du *Shwipps*.

— J'ai encore bu ?

— Crois-tu ! T'as sucé des glaçons !

— Après, on est remontés ?

— Valait mieux pas s'éterniser au *Shwipps*.

— Pourquoi ?

— T'as eu des mots avec un client.

Je fronce les sourcils, inquiet.

— Comment ça s'est terminé ?

— Bagarre générale... Le *Shwipps* n'ouvrira pas avant une bonne semaine, le temps pour le patron de réparer les dégâts.

— Rien de trop grave, quoi ?

— T'as p't'être pas intérêt à remettre les pieds au *Shwipps*.

— Ça m'fait une belle jambe !

Je me relève pour m'examiner dans une glace, accrochée au mur. Dans ma caboche, le tangage n'est plus au roulis ; reste une légère migraine, si je peux euphémiser ainsi. J'ai intérêt à dégoter vite fait des calmants.

Dire que j'ai le teint frais et l'œil pétillant serait mentir. Et on peut me croire, je suis le seul à qui je ne mens jamais, sauf à quelques exceptions, mais uniquement pour confirmer cette règle.

Même après un coup de peigne – raie sur le côté et crans savamment ondulés – il reste la peau pâle, les valises sous les yeux, la bouche pâteuse et une petite cicatrice toute fraîche sur la tempe. Pas une blessure à me traumatiser le crâne, ni même à me faire hurler de douleur sous la ouate alcoolisée, bref pas la marque virile, mais un souvenir de cette bagarre que, paraît-il (c'est une femme qui parle), j'aurais un tantinet déclenchée en causant avec un coléreux.

— Tu t'admires ! persifle Régina ou plutôt Mialta.

Un rien ironisant, la gamine... Je questionne :

— Combien m'as-tu pris jusqu'à présent ?

— À peine une cinquantaine d'écus... Tu m'as promis toute ta fortune, n'oublie pas.

— J'étais pas dans mon état normal.

— J'me disais aussi !

À son tour d'éjecter du pieu, toute poitrine insolente tendue vers je ne sais quel triomphe. Beau corps, heureusement ! Je m'en serais voulu d'avoir calcé une mocheté. Question d'orgueil et le cognac centauren ne peut pas toujours servir d'excuse.

La chambre – à part le grand lit, l'armoire, la vieille chaise et la glace murale – ne contient absolument rien. Si ! Un magazine vieux d'un mois et intitulé *Splendeur de Salto*, traîne devant la fenêtre. Un petit cabinet de toilette est attenant. Mialta s'y isole, pendant que je retourne à la fenêtre. Exit la volaille ! Danger passé ou imminent ? Dans ces cas-là, un sixième sens vous renseigne, paraît-il. Le mien doit être imbibé d'alcool. Plus je l'appelle, moins il répond. Ligne occupée ou inscription aux abonnés absents !

D'une main nonchalante, je cueille dans ma poche de poitrine une pseudo-liasse de 100 écus. Pseudo, dis-je, car le malheureux bifton est seul. Dans une autre poche, je récolte quelques pièces dont le total ne va pas loin sur le chemin de la richesse.

Après une fête, il me reste généralement peu d'artiche. Je touche le fond des fonds dilapidés de mon labeur, mais à ce point-là, je n'ai jamais vu !

Sûr que la petite mère Mialta s'est rendue coupable d'indélicatesse pendant son assistance à personne en état de forte ébriété. Comme elle réapparaît au sortir d'une douche revigorante, elle pige illico à mon regard fusilleur qu'elle y a été un peu fort.

Deux possibilités s'offrent à elle : plaider l'innocence ou rentrer la tête dans les épaules en attendant que ça passe.

— Ça ne va pas ?

Suit une paire de baffes sonnantes. Pas de pleurs, pas de cris, mais une attitude méprisante devant ma brutalité bestiale.

Un gentleman ne fouille pas dans le sac d'une femme ! Seulement, 1, je ne suis pas un gentleman, 2, Mialta n'a pas de sac, et je me contente de chercher mes sous dans ses vêtements ; tout simplement.

Récolte : 250 écus ! Ça fait deux cents de plus qu'annoncé et c'est exactement ce qui réintègre ma bourse. Tout de même, je ne veux pas quitter la greluche sur une aussi bête dispute et me tourne vers elle, la prends dans mes bras... Toujours à loilpé, dans la clarté diffuse de la matinée (légèrement colorée de noir because la fumée de l'usine). Je laisse courir une main curieuse sur sa croupe, relève son menton avec l'autre et en avant pour un tour de manège.

— J'aurais pas dû rester, remarque l'ingrate frustrée de deux cents écus.

— T'aurais pas dû ! me contentai-je d'approuver.

* *

*

Vraiment pas la grande classe, la taule. D'habitude, je... Oui, mais d'habitude est un mot à bannir de mon vocabulaire pour quelque temps. Ce réveil-là, parole, je m'en souviendrai longtemps. Plus longtemps que Mialta dont je ne sais plus si elle est blonde, brune, rousse ou châtain...

L'ascenseur au bout du couloir ne m'inspire guère confiance. Je choisis de descendre l'escalier aux marches jadis moquettées. Du coup, je surprends mes deux flics, installés peinairement sur un canapé rouge, deux étages plus bas, au rez-de-chaussée du *Starhôtel*. Complets civils bleu clair. Pas d'armes apparentes, mais deux bosses à la hauteur de la poitrine. Des cognes pas tellement incognito...

Pas de gardien ; une machine enregistreuse à qui on règle la chambre en introduisant une pièce (ou plusieurs) dans la fente ad hoc. Sinon, interdiction de sortir ; le système de fermeture est

électroniquement commandé par la machine.

La mode des robots fait rage dans l'Empire depuis quelques années. On en voit quelques-uns, de vagues formes humaines, se balader dans les rues ; généralement, ils font les courses des gens assez riches pour s'en payer, mais la pratique est encore peu courante.

Celui-là se présente plus classiquement ; moins coûteux... Un banal ordinateur incorporé dans le mur. Il occupe tout le mur, en face du canapé rouge. Deux mètres sur trois... Une série de chiffres indique par leur luminosité combien il reste de chambres libres et un écran donne le montant d'une nuit selon les catégories de confort choisies.

Trois écus ! À défaut d'être luxueux, ce garni me permet de substantielles économies. Je paye, tout en surveillant les flics. Grand-gros se lève le premier, mais laisse la parole à Petit-maigre qui crachouille dans sa moustache :

— Kree Lien ?

Ils sont bien là pour ma pomme et comme cette pomme a une conscience pas *tout à fait* tranquille, je m'inquiète... (sans m'affoler, nuance !)

— C'est moi !

— Sûreté Urbaine ! Hier, vous avez déclenché une bagarre à la taverne du *Shwipps* ; le niez-vous ?

— Négatif ! Je viens de l'apprendre, justement.

Petit-maigre croit aussitôt que je me fiche de lui et colère bruyamment :

— Suivez-moi ; v's'êtes en état d'arrestation.

Lui, pas de problème ! Une baffe et il est sur le cul, la moustache en bataille, la joue rouge, l'orgueil meurtri, mais son gorille aussi large que haut me saute au cou, sans me laisser le temps de frapper le premier. Ça me vaut un début d'étouffement caractérisé par ses deux grosses pognes velues resserrées sur mon cou.

Ah, bien des vaches ! Au petit matin, pour un prétexte futile, sans une marque de respect pour l'honnête citoyen *au-dessous* de tout soupçon que je suis, ils sont là à me vouloir du mal.

Pire, à m'en faire !

Si je ne me défends pas, c'est un sale moment en perspective...

Coup de poing, suivi du genou, vicieux déplacement d'un des muscles de Grand-gros, esquive tout en légèreté... Il ne m'en faut pas plus pour me débarrasser du gnière qui choit à terre, à côté de Petit-maigre encore chagriné par ma baffe.

Chagriné au point de vouloir continuer la discussion avec son rayonnant. Le mien heureusement, jaillit plus vite hors de son étui et l'en dissuade tout de suite. Non, vraiment, ils n'ont pas les manières. Je te les mettrais à la circulation, moi !

— Au nom de la loi..., geint Petit-maigre, le causeur des deux.

— Ta gueule !

Quoi, sa gueule ? Qu'est-ce qu'elle a, sa gueule ? Elle est encore en état, il le sait et obtempère immédiatement sans même un geste de mauvaise humeur lorsque je les soulage, lui et son collègue, de leurs armes. Appelez ça du fair-play si vous le voulez, j'y verrais pour ma part, une trouille en huile d'olive pressée !

Plus rien dans les mains, déjà pas grand-chose dans le ciboulot, je déniche par contre des paires de liens magnétiques dans leurs poches.

— Tournez-vous !

Penauds, ils s'exécutent et je suis bientôt à l'abri de leurs possibles velléités...

— Vous aggravez votre cas, fait Petit-maigre, sentencieux... Une bagarre de taverne n'est pas un crime, mais vous vous attaquez à deux représentants de la loi ; vous êtes inconscient.

Au figuré... Lui, une seconde après, décline l'inconscience au propre. Je frappe successivement les deux crânes policiers avec la crosse de mon rayonnant et ils s'écroulent avec un ensemble parfait.

Pas une solution, tout de même. S'ils restent là, ils seront vite découverts et je n'aurai pas le temps de quitter Salto. Donc, je dois trouver un endroit où ils ne seront pas dérangés. Je dois, je dois, je dois... Je trouve ! Au rez-de-chaussée, une chambre est libre. Six à sept mètres de couloir où je tire Petit-maigre, puis Grand-gros, avant de les abandonner l'un à côté de l'autre dans la carrée. Beaux rêves au Paradis des cognes ! Je boucle et vais quitter le *Starhôtel* lorsque l'ascenseur s'arrête à ma hauteur. Mialta, tout habillée d'une robe moulante, fait son entrée.

— Encore ici ? s'étonne-t-elle.

— Un contretemps... Sans importance !

Je lui ouvre galamment la porte et nous sortons dans la rue, face à l'usine dont l'entrée est sur la gauche ; des silhouettes s'y engagent, avec cet entrain exaltant de leur business... Je demande :

— Quelle heure est-il ?

— Tu as une montre !

— Elle ne donne pas les heures de Salto !

— La moitié de la journée est passée. Tu vas rester à Shubāi ?

— Sûrement pas ! *Ciao*, Chérie.

— *Ciao* !

Elle prend à gauche, je bifurque à droite. Direction la boutique de Ramon Galh. Ici, je ne connais personne d'autre. Personne susceptible de me faire quitter très vite Salto.

Très vite et *discrètement* !

Shubaï n'est pas une cité touristique. Un centre d'affaires plutôt ; le plus important après la Terre et en passe d'être la capitale administrative de la périphérie ouest de l'Empire, si la prochaine réforme de décentralisation annoncée est appliquée.

Ceux qui possèdent des terres sur Salto deviendront riches. Pas mon cas, malheureusement. On m'en a proposé, pourtant ; toute une île dans l'océan de l'hémisphère Sud. À l'époque, j'avais l'argent. J'ai hésité et finalement renoncé, n'ayant rien d'un sédentaire. Ma patrie est l'espace et je ne me passerai jamais de piloter un vaisseau. Une passion pour moi. Ça me permettrait de vivre à l'aise si je m'engageais dans une compagnie régulière, mais j'ai toujours refusé. Les transports de marchandises d'une usine à une autre sont épouvantablement monotones. Je ne les supporterais pas. On dira que je rate ma vie. Sûrement !

Qui suis-je, exactement ? Pas tout à fait un bandit, ni tout à fait un mercenaire, plutôt un aventurier à la recherche du « coup fumant » qui ne vient jamais. De magouille en magouille, je me débrouille, comme on dit et jusqu'ici, je me suis maintenu en vie. Je vis dangereusement, peut-être pour ne pas me faire piéger par une routine.

Pourquoi suis-je si amer aujourd'hui ? Mon embrouille avec les Decs n'est pas dramatique. Elle m'oblige seulement à déguerpir de Salto.

Je ne comptais pas m'éterniser, de toute façon. Je devais prendre le vol régulier de Thomas du Centaure et de là, rejoindre la Terre pour organiser un nouveau voyage ! Officiellement, je ravitaille Ramon Galh en vêtements ; il possède une boutique dans le centre-ville. En vérité, la marchandise est tout autre.

Prohibée, bien sûr... Des pierres de Lune. J'en avais tout un lot, dissimulé dans la cale du vaisseau. Une fortune, Ramon m'a laissé entendre 20 à 30 mille talents d'or ! Il ne drive sûrement pas le réseau. Un intermédiaire, comme moi, mais à l'échelon supérieur.

Les pierres de Lune ne sont pas plus grosses qu'un œuf de pigeon. Le gouvernement impérial a l'exclusivité de leur extraction, mais il existe des mines secrètes et elles sont plus recherchées que les diamants.

Un sacré marché sur Salto ! Le plus important de l'Empire ; on peut se procurer des pierres de Lune pour les trois quarts de leur valeur officielle. Trop de notables sont compromis pour que les trafiquants craignent la Sûreté Urbaine.

Les premières pierres ont été découvertes sur la Lune, d'où leur nom. Sa seule richesse ! La Garde Spatiale est censée en interdire l'accès ; un vaisseau gravite autour de la Lune sans arrêt, mais il est relativement simple de tromper son attention.

J'ai été contacté dans une taverne de Terre par Ramon Galh lui-même. J'en suis à mon troisième voyage et jusqu'à présent, j'ai toujours eu affaire à lui.

Peut-être me mettrait-il en contact avec un réseau différent de celui de Salto. Il en connaît forcément et pour ce genre de boulot, je conviens parfaitement... Ouais, à condition de ne pas picoler, mais je ne me laisse aller qu'une fois le turbin effectué.

Ramon Galh le sait.

* *

*

J'ai quitté le port spatial et file sur un trottoir roulant vers le centre de Shubaï. Je viens de boire un sara, le café local, à un distributeur de boissons. Abominable, mais il m'a permis d'avalier deux pastilles achetées à un drugstore. Elles ont eu raison de ma migraine et si je suis toujours un peu vaseux, j'ai repris du poil de la bête.

J'en avais besoin. Le moral surtout et c'est important pour discuter avec le Mercurien. S'il me propose plusieurs combines, je devrai choisir la moins branquignole. Autant avoir tous ses esprits avec soi, faute d'évoquer le saint du même nom.

Avenue Otso, rue Vasks, re-avenue... Shubaï est une cité ultra-moderne, d'où une architecture de gratte-ciel gigantesque. D'immenses blocs contenant chacun des centaines d'hommes et de femmes.

Je serais déjà arrivé avec un terro-jet, j'y pense maintenant ; les trottoirs sont surchargés et, fatalement, ils avancent moins vite. Salto a une population hétéroclite. Toutes les races de l'Empire s'y confondent et les Terriens sont toujours les plus nombreux.

Voilà la boutique du trafiquant. Une large vitrine dans laquelle des mannequins de plastique tournent sur eux-mêmes pour présenter les vêtements. Du trompe-l'œil ; une couverture... Si on veut rencontrer Ramon Galh, il faut être introduit.

Pas de client, une chance ! Tchekn, le Morlon mâle, s'avance vers moi en me voyant pénétrer dans le magasin. Je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour les humanoïdes, en particulier pour les Morlons. Un aspect humain, deux jambes, un tronc, mais pas de bras à proprement parler ; des pinces, longues d'un mètre et couvertes de poils roux ; tellement coupantes qu'elles peuvent trancher net un membre. Les Morlons sont des combattants redoutables. Heureusement, leur race n'est pas très répandue.

Intelligents, malgré le crâne ridiculement petit et dépourvu de tout système pileux. Des yeux sans paupières, pas de nez et une

bouche immense qui laisse apparaître des dents de devant assez longues.

— Comment vas-tu, Kree Lien ?

Sa voix est fluette. Ni amicale, ni agressive ; indifférente... La question est posée sur la fréquence politesse et je n'en tiens aucun compte.

— Ça va... Ramon Galh est là ?

— Pour toi, oui... Entre !

L'arrière-salle du magasin. Une porte et une rampe en pente conduisent aux appartements du Mercurien sous terre. Une coutume de sa planète. Jamais je n'ai vu de Mercurien vivre en étage ! Ils sont trop sensibles à l'altitude.

Lumière indirecte. J'écarte un rideau rouge et entre dans un petit salon où Ramon Galh reçoit ses visites. Fauteuils profonds, bar copieusement garni. J'ai l'habitude de m'y servir un verre, mais ce matin, ce n'est pas le jour. D'ailleurs, le Mercurien ne me fait pas attendre. Il s'encadre dans une porte, au fond de la pièce. Un mastodonte, suant sa graisse par tous les pores de la peau ; le regard fuyant et la lippe tombante. Pas franchement le mec sympa, mais jusqu'à présent, il s'est toujours montré réglo envers moi.

Un instant, il me fixe, puis déclare :

— Je t'attendais, Kree... Assieds-toi.

Déjà fait ! Je le sais tout de suite, il va me proposer un truc ; reste à savoir s'il ne sera pas trop foireux. Pendant que le trafiquant loge ses kilos superflus en face de moi, j'allume une cigarette et indique :

— J'ai des pépins avec la Sûreté Urbaine...

Il m'interrompt :

— ... Pour avoir cassé le *Shwipps*, j'ai appris.

— J'ai dû me débarrasser de deux flics ; aussi, je dois les mettre et rapidos... Tu as une combine ?

— Peut-être !

— Comme je suis de nouveau à sec, l'idéal serait de continuer de bosser sur les pierres de Lune.

— Pas pour le moment. Plusieurs stocks ont été découverts et il faut attendre que les choses se tassent. Non, tu veux quitter Salto ? On m'a demandé un pilote.

— C'est dans mes cordes !

Ramon pousse un soupir de phoque étouffé en me révélant :

— Je n'en sais pas plus. Si ça t'intéresse, je peux te présenter.

— Des risques ?

— Aucune idée... La prime est de 100 talents d'or !

Ça m'arrache un sifflement admiratif.

— Cent talents d'or m'intéressent toujours. Qui les propose ?

— Une femme. Je la connais depuis hier. Sensass, tu peux

m'croire ! De la classe... Je m'demande ce qu'elle va foutre des fringues qu'elle m'a achetées.

— Celles que je t'ai apportées ?

— Elle a pris tout le lot, sur ma promesse de lui trouver un pilote pour son vaisseau spatial.

— Quel modèle ?

— Elle m'a parlé d'un Rihan !

— Et la destination ?

Le Mercurien hausse ses lourdes épaules.

— Sais pas ! Tu verras avec elle.

— Quand puis-je la rencontrer ?

— Je l'appelle à son hôtel. Pendant ce temps, tu pourrais faire un brin de toilette. Le genre de la bonne femme est incompatible avec les lendemains de bringue trop voyants.

— Si ça lui fait plaisir !

— Tchekn va te mener jusqu'à ma salle de bains et s'occupera de ta combinaison. T'es traité comme un prince, tu r'marqueras.

— Justement, je m'attends à devoir te rendre un service ; je me trompe ?

Ramon tord un instant sa bouche dans une moue assez vilaine, puis laisse tomber :

— J'aimerais que tu m'tiennes au courant sur cette môme. Si elle t'allonge une centaine de talents d'or, il y a autre chose que la simple conduite de son vaisseau.

— Et dans l'affirmative ?

— On pourra toujours s'entendre.

Tu flaires la grosse affaire, mon salaud, et quand je t'aurai rencardé, tu estimeras mon aide à son juste prix.

Et pour certain, le repos éternel, ça n'en a pas, de prix !

CHAPITRE PREMIER

QUAND LE SEXE FAIBLE Y VA FORT, ON S'ATTEND À TOUT.

Ultra-moderne, l'installation sanitaire du Mercurien. Il ne se refuse rien. Marbres, argents, dorures, tout est de qualité et c'est un plaisir de se prélasser dans sa mini-piscine avec les sels appropriés. Du grand luxe. Je l'apprécie à sa juste valeur, avant de m'abandonner au souffle d'air chaud du séchoir automatique.

Lorsque j'ai terminé, je m'examine d'un œil suspicieux dans l'immense miroir du mur ! Meilleure mine que ce matin. Pas encore la pleine forme, mais déjà moins de vague dans l'expression. Regard ironique, teint plus couleur nature. Ça va ! Je ne devrais pas effrayer la frangine quand elle me verra. Sinon, c'est à désespérer de l'âme humaine...

On frappe. Tchekn avec ma combinaison. Lavée, repassée, elle est impeccable ! Il me la tend d'une pince serviable sans dire un mot. Pas dû lui plaire de s'occuper de mon linge. Ça a son petit orgueil, ça, monsieur, mais Ramon est le patron et il baste.

— Je dois te mener jusqu'à mon maître, Kree Lien.

Un temps, puis le Morlon ajoute :

— Quand tu seras prêt !

Je le suis. Une combinaison n'est pas duraille à enfiler. La mienne est beige, bouffante comme la mode l'exige et pourvue d'amples poches. Elles contiennent tout un fatras que Tchekn a sûrement inspecté. S'il m'a piqué quelque chose, il n'en est pas beaucoup plus riche pour autant.

Mon ceinturon avec mon rayonnant. Paré ! Nous enfilons un couloir qui nous ramène au salon d'accueil du Mercurien. Il est là avec la fille. Sensass, m'a-t-il prévenu. On doit s'en rendre compte au bout d'un moment. Au premier coup d'œil, on est plutôt impressionné par son allure. Rien d'une midinette frêle et rougissante. Elle porte une sévère combinaison de toile, un peu semblable à la mienne, noire, pas du tout sexy. Coiffure queue-d-choual, pas de maquillage. Bien sûr, les traits sont fins, quoiqu'un peu durs. Des yeux en amandes, couleur malachite. Ils se fixent immédiatement sur mézigue pour un rapide examen. Le résultat ne se lit pas sur son visage, ou alors faut savoir mieux lire que moi. Encore heureux de m'être arrangé ; Ramon Galh a

raison, la fille ne doit pas admettre le moindre laisser-aller.

Elle est jeune. Combien ? Vingt-cinq, trente ans ? Peut-être moins, peut-être plus, impossible de me faire une idée. Sans être intimidé, je sais qu'on s'accrochera, elle et moi. Son tempérament autoritaire et mon sale caractère vont s'affronter. Sûr ! Ça ne nous empêchera pas de nous entendre, ni de mener à bien les projets en prévision, mais la tempête soufflera vite.

Le Mercurien nous laisse nous mater un long moment avant de se décider à faire les présentations. Pour ça, il condescend à lever son derrière énorme du fauteuil.

— Madame... Ou mademoiselle Vestri Zuhpan.

Il attend la précision qui ne vient pas et poursuit :

— Kree Lien, un pilote extraordinaire et je ne le flatte pas, croyez-moi.

Je m'avance, sourire aux lèvres.

— Enchanté...

Pas droit à la réciproque. Vestri fronce un bref instant les sourcils avant de déclarer :

— Kree Lien... Vous êtes actuellement recherché par la Sûreté Urbaine.

— Un malentendu sans importance, mais comment êtes-vous au courant ?

— Le bulletin d'information local. Je l'ai entendu juste avant de quitter mon hôtel. Que vous reproche-t-on ?

— Bagarre dans un lieu public. J'ai aussi faussé compagnie à deux représentants de l'ordre, chargés de m'arrêter. Je n'ai tué personne, mais j'ai intérêt à quitter Salto le temps que l'affaire s'oublie... Mon cas est-il incompatible avec la réussite de vos projets ?

— Je ne suis pas censée connaître votre situation. J'ai besoin d'un pilote autant que d'un... disons garde du corps, c'est le mot. Vous sentez-vous capable de tenir ces rôles ?

— Pilote-garde du corps... Dans quelles circonstances ?

— J'ai acheté à Ramon Galh un lot de vêtements que je compte revendre. Je suis une femme. Seule, je ne serais pas tranquille pour protéger mon commerce. Je vous verserai 100 talents d'or. Votre présence devrait nous préserver de tous tracas, mais si vous étiez dans l'obligation de nous défendre, je vous verserais une indemnité supplémentaire.

— Défendre ? Contre qui ?

— Des voleurs... Je ne parle pas durant le voyage, mais une fois sur le marché...

Elle allait donner le nom de ce marché et se retient in extremis. J'insiste aussitôt :

— Où irions-nous ?

— Je vous l'indiquerai plus tard.

— Pour quelles raisons ?

— Les miennes... Sur Salto, je quitte un ami et ne tiens pas à ce qu'il retrouve ma trace.

— Un amoureux ?

Ma question indiscreète ne lui plaît pas et elle rétorque sèchement :

— Cela ne vous regarde pas.

— Vous me payez 100 talents d'or, somme importante, pour vous protéger et vous gardez secrète notre destination. J'aimerais tout de même savoir où je mets les pieds.

— Vous la connaîtrez dès que nous aurons quitté Salto. Ainsi, je serai certaine que... mon ami... ne saura pas me retrouver.

J'ai déjà entendu plus bidon, mais assuré avec moins d'aplomb ! Comme farfelu, on fait difficilement mieux et c'est plus cher. Croit-elle m'avoir convaincu ? Quand le sexe dit faible y va fort, on s'attend à tout. Je ne bronche pas ; autant voir où nous mènent les élucubrations de Vestri Zuhpan... Zuhpan, le blaze ne me dit rien.

Coup d'œil au Mercurien. Il s'est relogé dans son fauteuil, pendant que nous conversons debout.

— Acceptez-vous ?

— Vous ne me rencardez pas sur tout, c'est une certitude, mais ça vous regarde. Une question, pourtant : pourquoi ne pas vous être adressée à une compagnie de Sécurité ? Elle vous fournirait un gorille pour une cinquantaine de talents d'or, seulement.

— Capable de conduire mon vaisseau ?

— Un Rihan ?

— Modèle militaire 5.

— Un zinc de l'Armée ?

— Un ancien. Je l'ai acheté désaffecté.

Bien sûr, la Garde Spatiale utilise les modèles 6 et 7, désormais. Je ne savais pas qu'elle revendait les autres. Il ne doit plus comporter l'armement d'origine, à moins que Vestri Zuhpan l'ait remplacé, ce qui est relativement facile.

À moi de prendre la décision. La suivre à l'aveuglette, foncer dans le brouillard ou bien tirer ma révérence, ce qui n'est pas une façon de quitter Salto devenu malsain pour ma tronche.

Je le sais, la meffa ne m'en bavera pas plus. J'en sais le minimum dont une moitié est bidon et l'autre fleure bon les embrouilles grosses comme ça ! Ramon Galh est hors du coup, lui. Ses yeux étirés par la graisse vont de l'un à l'autre. Il nous a mis en contact, le reste ne le regarde pas. Il n'avait même pas à assister à l'entretien, mais personne ne le lui a signifié.

— Banco ! dis-je... Quand partons-nous ?

— Dans une heure... Je retourne à mon hôtel et vous retrouve au

spatiodrome, devant le sas d'admission du *Shannar*.

— Entendu.

— Comme il n'est pas question que vous demandiez vous-même l'autorisation de décoller à la tour de contrôle, je m'en chargerai. Vous ne vous occuperez que des manœuvres.

— A... à vos ordres ! Heu, c'est madame, mademoiselle Vestri ?

Son visage se ferme. Un peu plus, c'était possible, la preuve !

— Appelez-moi Zuhpan. Dans une heure, donc.

Exit la meffa... Le temps que Ramon Galh lève ses cent quarante kilos, elle a filé après l'avoir salué d'un bref hochement de tête. Il ricane :

— T'as vu le genre ?

— Son histoire est invraisemblable.

— Ça ! (grand geste évasif)... Elle a des secrets bien à elle. Tu me tiens au courant, d'accord ?

— Comment ?

— Tu m'appelles au visiophone. Tu as mes coordonnées !

— Vestri Zuhpan t'intéresse ?

Le visage de Ramon Galh se fait matois.

— Ça t'intrigue pas, toi, tous ses mystères ?

— Moi, je pars avec elle, ça me concerne directement.

— Alors, je suis curieux ; c'est un défaut, mais personne ne m'a jamais trouvé parfait. Quant à toi, tu vas te tirer ; ce que tu voulais, non ?

* *

*

Lorsque Kree Lien fut sorti, le Mercurien quitta son salon d'accueil. Il gagna son bureau, petite pièce sans fenêtre dont tout un pan de mur contenait un visiophone géant. Il pianota diverses touches, attendit quelques secondes avant d'établir la communication.

L'écran de visibilité resta opaque, tandis qu'une voix monta :

« Je vous écoute. »

Ramon Galh se pencha sur le micro.

— Vestri Zuhpan vient d'engager Kree Lien. Dans une heure, ils quittent Salto.

« Quelle destination ? »

— La fille n'a pas voulu nous la révéler. Elle doit se méfier.

Un temps, puis la voix reprit :

« Vous êtes sûr de ce Kree Lien ? »

— Avant qu'il en sache suffisamment long, il m'aura appris où ils se rendent.

« Nous nous en doutons. L'important est d'être tenu au courant des agissements de Vestri Zuhpan. »

— Elle va sûrement tenir Kree Lien à l'écart.

« Vous auriez dû placer un homme dont vous étiez sûr et fidèle à notre cause. »

— Je n'avais personne capable de conduire un Rihan militaire. Il était le seul et je connais Kree Lien. Il cherchera à percer les mystères de la fille.

« Cela n'en fait pas un allié pour autant. »

— S'il refuse de coopérer ou rue dans les brancards, nous nous en débarrasserons.

« Bien sûr. »

— Et la Garde Spatiale ?

« Vestri Zuhpan sait sûrement qu'elle a retrouvé sa trace. »

Ramon Galh respira plus fort.

— Elle sort de chez moi, je risque d'être repéré par les Impériaux.

« La fille est maligne. Elle les a sûrement semés avant de vous rejoindre. »

— Espérons.

« De toute manière, prenez vos précautions et ne vous en faites pas ; même si vous étiez inquiet, nous interviendrons pour vous protéger. »

— Comment ?

« Notre organisation bénéficie d'appuis importants dans tout l'Empire. Vous êtes un de nos meilleurs partisans et nous ne les abandonnons jamais. »

— J'en suis convaincu.

La communication fut brutalement interrompue par le correspondant du Mercurien. Ce dernier s'était mis à suer abondamment. Il passa un revers de main sur son front humide et alla pesamment s'écrouler dans un fauteuil. Les dernières paroles du Grand Maître l'avaient troublé. Si la Garde Spatiale le soupçonnait, il était perdu. Les Dangaristes ne lèveraient pas le petit doigt pour lui sauver la mise. Des partisans, ils en avaient tant qu'ils voulaient. Volontaires ou non. Lui-même avait été contraint de coopérer avec eux.

Pour ce que ça lui rapportait !

Bien sûr, sans l'aide des Conjurés, jamais le Mercurien n'aurait pu ouvrir son magasin à Shubaiï et devenir une plaque tournante du trafic des pierres de Lune. On lui avait fourni l'argent nécessaire à ses débuts et les relations. Seulement, il avait remboursé et avait déjà rendu beaucoup de services à la Conjuración ! Il ne serait jamais quitte avec elle, il le savait. Il était devenu un agent et la mafia dangariste l'utiliserait jusqu'à son arrestation... ou sa mort !

Les Grands Maîtres l'impressionnaient, le terrorisaient... Comme ils terrorisaient des milliers de personnes. Ils étaient impitoyables, cruels. Rien ne les arrêtait dans leur course vers le pouvoir. Un jour, ils renverseraient

l'Empereur Ercalor III. À ce moment-là, tout changerait. L'Empire laisserait place à une nouvelle société dirigée par les milieux économiques. Cela ne faisait plus de doute pour personne, désormais. Et si Ramon Galh tirait son épingle du jeu jusque-là, quel bénéfice en aurait-il ?

Bien sûr, la situation n'en était pas encore là. Les Dangaristes essayaient des échecs, mais leur Organisation était bien implantée et toujours plus puissante.

Que venait faire Vestri Zuhpan dans la lutte que Conjurés et Garde Spatiale se livraient ? Une Terrienne, propriétaire d'un Rihan militaire qu'elle ne savait pas conduire... Comment était-elle venue sur Salto, dans ce cas ? Elle avait dû perdre son pilote. Un accident ou un meurtre.

Orchestré par les Grands Maîtres dangaristes, sans aucun doute.

CHAPITRE II

L'IMPRÉVU DU DÉPART !

Le spatiodrome ! J'évite facilement le contrôle d'identité à l'entrée. Celui de Salto n'est pas très strict. Je me demande si je suis déjà sous le coup d'un mandat d'arrêt. Je n'ai pas quitté le *Starhôtel* depuis longtemps ; suffisant si les deux loustics saucissonnés ont repris connaissance et gueulé tout leur saoul pour amener l'hôtel. Ils doivent l'avoir mauvaise. Quelle connerie ! Avec le temps, cela s'arrangera. Je ne serai même pas recherché hors de Salto, mais ne pourrai plus y mettre les pieds avant une année ou deux.

Ni la première fois, ni la première planète où je suis indésirable. Il y en a quatre ou cinq comme ça, dans l'Empire, que j'évite prudemment. Sur l'une, j'ai rectifié un Morlon ; on s'en doute sans être en mesure de le prouver. Je ne crains rien de la justice, mais la famille de ma victime ne m'oubliera jamais.

Je croise plusieurs flics de la Sûreté Urbaine. Ils ne font pas attention à moi. Évidemment, je ne suis pas l'ennemi public numéro un.

Voilà le *Shannar*. Le bâtiment n'est plus fringant. Il aurait besoin d'une bonne couche d'enduit. Celui qui protège sa coque de xomium est plutôt défraîchi. Je me présente devant le sas d'admission et il s'ouvre. Vestri Zuhpan est déjà là. Si elle est passée à son hôtel, elle n'a pas perdu de temps.

Une coursière mène directement au poste de pilotage où la fille m'attend. Assise devant le tableau de bord, elle demande l'autorisation de décoller à la tour de contrôle.

— Je vous laisse les commandes, m'indique-t-elle.

Avec un hochement de tête, je demande :

— Le lot de vêtements acheté au Mercurien est déjà à bord ?

— Depuis hier... Ramon Galh s'est occupé du chargement.

À cet instant, elle reçoit la réponse de la tour de contrôle. Vestri enfonce une touche pour que je puisse l'entendre.

Autorisation de décoller provisoirement interdite. Un inspecteur va se rendre à votre bord.

Aucun affolement chez la fille. Elle s'y attendait ! Un sourire un peu crispé se dessine sur ses lèvres lorsqu'elle m'enjoint :

— Nous décollons.

— C'est de la folie ! Nous serons interceptés et en cas de résistance, on n'hésitera pas à nous abattre.

— Une fois dans l'espace, nous nous débarrasserons des fusées d'interception avec des torpilles désintégrantes. Le *Shannar* en a à revendre. Si vous refusez, nous serons arrêtés.

Je réalise que je n'ai pas le choix. Si nous ne décollons pas, impossible d'échapper à la Sûreté Urbaine. Je m'écrie :

— Que fuyez-vous ? La police ?

— Comme vous, mais pour d'autres raisons.

— Vous me fichez dans la pestouille sans m'avoir prévenu.

— Vous l'étiez déjà, non ? Et puis, je n'avais pas le choix.

Du défi dans sa voix et sa main descend de quelques centimètres le long de sa hanche en direction d'une poche profonde. À coup sûr, elle y planque un flingue.

— Dépêchons-nous, dit-elle.

Pas le moment de discuter, en effet, mais la frangine ne perd rien pour attendre. Je ne m'affole pas, même si l'angoisse me tараude le ventre. Je sais ce que sont les fusées d'interception ; et elle ?

Notre chance de succès repose entièrement sur mon entraînement de pilote. Elle devait être salement coincée pour s'en remettre à cette solution désespérée. La Sûreté Urbaine aux fesses ! Je le sens tout de suite, ce n'est pas pour une peccadille, comme moi. La grosse embrouille et je suis dedans jusqu'au cou.

Sans même savoir de quoi qu'on cause !

Vestri Zuhpan recule et je m'installe à sa place, devant le tableau de bord. Pas de temps à perdre. Je bloque le système de fermeture du sas d'admission, puis chauffe les moteurs pendant que le *Shannar* s'élève au compensateur de gravité.

L'ordre de la tour de contrôle fuse immédiatement :

Interdiction de décoller... Interdiction formelle.

Je lance les moteurs et garde une accélération constante. D'habitude, elle s'effectue par paliers. La vitesse prodigieuse me colle contre mon fauteuil. Coup d'œil à ma compagne ; elle se cramponne péniblement au tableau de bord. Tu peux en baver, saloperie !

L'espace ! J'émerge dans un effroyable vrombissement des moteurs. Toutes les infrastructures du vaisseau tremblent, mais une fois arraché à l'attraction de Salto, le *Shannar* fait un véritable bond en avant.

Vitesse seita 50... Seita 100... Seita 130... 140... 150 ! Le maximum que le bahut puisse rendre. Insuffisant pour échapper aux fusées d'interception. Je guette leur apparition sur mon écran de visibilité. Voilà la première... La seconde...

Je passe en commande automatique pour m'occuper de la mise à

feu des torpilles désintégrantes. J'en fais monter trois dans les canons et les lance en file indienne vers les fusées. Aucune précision de distance n'est nécessaire. Tout se passe au niveau des cerveaux électroniques, conditionnés pour chasser n'importe quel corps métallique dans l'espace. Deux torpilles étaient suffisantes, mais une déficience technique est toujours possible ; ça s'est vu.

Non... En l'occurrence, tout se passe bien. Deux explosions consécutives illuminent mon écran de visibilité. Les fusées d'interception sont détruites. Ma troisième torpille se met en orbite autour de Salto. Les autorités devront s'en débarrasser avant de se lancer à notre poursuite.

Ça nous laisse le temps de nous échapper.

— Vous... vous avez été... parfait !

Vestri a du mal à s'exprimer. L'accélération brutale du *Shannar* l'a salement arrangée. Elle a l'estomac en révolte et les guibolles incertaines ; plus pâle qu'un ciel d'hiver.

— Où allons-nous ?

— Cirée !

— Dans les marchés de l'Empire ?

Elle hoche la tête avant de se diriger vers un placard où elle prend deux verres et une bouteille. Je cherche les coordonnées de la planète dans les mémoires de l'ordinateur du bord, puis les programmes. Je laisse les commandes automatiques au maximum de la vitesse du Rihan.

Vestri a servi deux alcools de Raa. Du raide, et elle lampe son verre d'une seule gorgée. Le sang lui monte au visage aussitôt, mais elle tient le coup. Chapeau, pour une frangine !

— De toute façon, articule-t-elle, la Garde Spatiale ignore que vous étiez à bord. Personne ne le saura jamais.

— Lorsque nous poserons le *Shannar* sur Cirée, nous serons arrêtés.

— Un vaisseau de commerce nous attend à dix années-lumière de la planète.

Plus possible de me retenir davantage ! Je m'envoie mon verre de la même manière qu'elle et rugis :

— Bon, l'imprévu de notre départ de Salto fut très drôle, mademoiselle Zuhpan, mais maintenant, faudrait voir à m'expliquer ses pourquoi et ses comment.

— Dès que nous débarquerons sur Cirée avec le lot de vêtements, vous toucherez 100 talents d'or. Ensuite, vous déciderez d'assurer ma protection ou non.

— Vous protéger contre qui ?

— Tous ceux qui m'empêcheraient éventuellement d'effectuer mon commerce.

— Vos affaires sur Cirée ne me regardent pas, c'est cela ?
— Vous avez compris.
— Dans ces conditions, je ne marche pas.
— Tant pis !... Pour m'avoir aidée à quitter Salto, vous aurez 100 talents d'or ; c'est tout.
— Qui m'empêche de vous supprimer et de garder le *Shannar* ?
— À son bord, vous ne pouvez plus vous poser sur une planète de l'Empire ; vous seriez immédiatement arrêté. Vous êtes obligé de rejoindre le vaisseau qui m'attend. À ce moment-là, je ne serais plus à votre merci.

* *

*

Le capitaine Nars Karlton parvint à la tour de contrôle du spatiodrome, après le départ du Shannar. Le directeur le reçut immédiatement pour lui apprendre la fuite de Vestri Zuhpan.

— *Ils n'iront pas loin, assura-t-il. Toutes les dispositions ont été prises.*
— *C'est-à-dire ?*
— *Ils n'échapperont pas aux fusées d'interception. J'en ai fait expédier deux.*

— *Imbécile !*

Furieux, le capitaine contint mal son émotion. Il hurla :

— *Rappelez-les.*

— *C'est impossible... Vous le savez... Je... je croyais bien faire !*

À ce moment, on frappa et un employé en combinaison de service jaune entra dans le bureau.

— *Ils ont échappé, monsieur le directeur. Leur Rihan était muni de torpilles désintégrantes. L'une d'elles est restée en orbite autour de Salto ; elle représente une grave menace.*

— *Faites-la détruire, murmura son supérieur, visiblement contrarié par l'attitude du militaire à son égard ; il n'avait fait qu'appliquer les consignes, après tout...*

— *Occupez-vous-en personnellement, ordonna Karlton, soulagé. Je vais utiliser votre visiophone.*

— *Il... il est à votre disposition.*

Le capitaine s'avança vers l'appareil de transmission, pianota une première série de boutons, jeta un regard éloquent au directeur du spatiodrome qui s'empressa de suivre son subordonné. Cet officier le traitait sans aucun égard, imbu du laissez-passer qu'il détenait.

Dès qu'il fut sorti, Karlton termina de composer les coordonnées du colonel Stevenson, à son bureau de Looma. Celui-ci attendait son appel Son buste apparut sur l'écran de visibilité.

— Vestri Zuhpan a réussi à fuir, mon colonel. La Sûreté Urbaine m'a prévenu trop tard de son départ de l'hôtel... Elle a rencontré Ramon Galh, un commerçant mercurien et hier, des caisses ont été chargées dans les soutes du Rihan.

— Que contiennent-elles ?

— Elles proviennent de chez le Mercurien, un marchand de confection qui vend parfois des lots entiers aux camelots de marchés.

— De marchés..., répéta sourdement Stevenson... Alors, je sais où retrouver Vestri. Interrogez Ramon Galh et rejoignez-moi sur Cirée. Je me rends là-bas personnellement et prendrai une chambre dans le premier hôtel par ordre alphabétique du port spatial.

— Encore une chose, mon colonel... Barth Helsio l'ami de Vestri, a été assassiné. Un homme l'a poignardé dans une rue de Shubai.

— Les Dangaristes ! J'ignore comment ils les ont retrouvés, mais si elle tombe entre leurs mains, elle n'a aucune chance de s'en sortir.

— Est-ce que nous lançons un ordre d'interception du Shannar ?

Stevenson réfléchit rapidement, puis décida :

— Inutile.

Karlton hésita, puis interrogea :

— Vous... vous croyez à... ?

— La civilisation de Tharbul ? Non, malgré les affirmations de son père, mais pour lui, je veux la protéger. Il a réussi à lui communiquer sa passion pour cette folie. Je connais ma filleule, elle ne renoncera jamais. Je me dois d'intervenir, d'autant que les Dangaristes la traquent.

— Eux la prennent au sérieux !

Stevenson haussa les épaules. Nars Karlton se demanda jusqu'où allait le scepticisme de son supérieur. S'il n'était pas lui aussi prêt à y croire.

CROIRE... Souvent les hommes mouraient davantage pour des croyances que pour des réalités.

CHAPITRE III

LE MUTISME DE QUEUE-DCHOUAL !

Vestri se tient prudemment à distance de moi, prête à se défendre si je me montrais agressif. Je suis en rogne. Elle le voit et s'y attendait. Elle savait que l'autorisation de décoller lui serait refusée, aussi elle m'a engagé tout de suite, sur les simples recommandations de Ramon Galh. Une femme seule, acceptant de s'en remettre à un inconnu dans mon genre, recherché par la Sûreté Urbaine... Du fort tabac et j'ai marché comme une andouille.

Rageur, je vais me servir un nouveau verre d'alcool de Raa. La fille reste silencieuse ; elle m'observe, circonspecte, la main droite toujours dangereusement proche de sa poche de combinaison.

J'ai un petit rire ironique.

— Vous croyez vraiment que nous avons les moyens de nous entre-tuer ? Celui qui rectifierait l'autre perdrait toute chance de s'en sortir. Vous ne savez pas conduire le Rihan et je ne peux pas me poser à son bord. On a besoin l'un de l'autre.

— Heureuse que vous le compreniez.

— Un autre ? dis-je en levant la bouteille.

Elle s'approche sans méfiance, le verre tendu. Pas le temps de comprendre ce qu'il lui arrive, elle se retrouve à genoux, le bras droit méchamment replié dans le dos. Juste ce qu'il faut pour ne pas le casser. C'est extrêmement douloureux ; Vestri pousse un cri bref, tente de se dégager, mais renonce lorsque j'accroche ma pression.

— Lâchez-moi !

Je la soulage de son arme. Enfin, je pense qu'il s'agit d'une arme, mais je n'en ai encore jamais vu de semblable ; un tube de vingt centimètres, avec une extrémité creuse et l'autre arrondie. Un bouton minuscule ; on le remarque à peine. Quel est ce métal ? Blanc, lisse, il ne ressemble à aucun autre.

— Faites attention !

Complètement paniquée, la même ! Moins par sa situation que du *machin* dont je me suis emparé. Elle semble craindre énormément un faux mouvement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Lâchez-moi ! répète-t-elle.

Auparavant, je m'assure qu'elle ne porte pas d'autre arme sur elle. Pas l'air... Je lui lâche le bras et elle se relève, furieuse, le visage crispé.

— Et maintenant ? s'écrie-t-elle... Êtes-vous plus avancé ?

Je lui montre le tube.

— Qu'est-ce ?

— Ça ne vaut rien... Rendez-le-moi.

— C'est une arme ?

Elle fixe l'objet avec des yeux exorbités par la trouille. Elle craint un accident et, froidement, je braque le tube sur elle.

— Non !

Un cri d'effroi sincère ; elle recule précipitamment. Dans tous ses états, la chérie. Ça m'arrange. Elle se met à ma merci et j'en profite :

— Si j'enfonce le bouton, que se passera-t-il ?

— Ne faites pas ça !... Ce serait effroyable.

— J'attends vos explications et ne suis pas patient.

Un temps, où elle semble se reprendre et me jette hargneusement :

— Vous ne pouvez pas me tuer.

— Donc, je tiens bien là une arme. D'où vient-elle ?

— Je... je ne sais pas, mais son effet est horrible. Touché par son rayon, un être vivant est broyé. De l'intérieur. Son corps semble intact, mais il n'a plus de squelette.

— Charmant ! Je comprends que ça vous chamboule.

— Rendez-la-moi, je vous promets de ne jamais m'en servir contre vous.

Sans donner suite à ses paroles, je demande :

— Comment vous l'êtes-vous procurée ?

Elle hésite ; son visage se ferme.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Libre à vous... Seulement, je garde votre arme.

— Elle ne vous servira à rien.

— Et à vous ?

Elle hausse les épaules, ramasse son verre tombé à terre et se verse un verre d'alcool. Je la regarde faire avec un sourire amusé au coin des lèvres. Elle ne me dira rien, mais j'ai tout de même l'impression de ne plus être un pantin dont elle se sert sans lui demander son avis.

Je m'installe dans le fauteuil devant le tableau de bord et lance :

— Lorsque vous avez débarqué sur Salto, vous aviez un pilote, n'est-ce pas ?

— Il est mort.

— Je m'en doute... Que lui est-il arrivé ?

— On l'a assassiné.

— La Garde Spatiale ?

— Non.

— Et vous vous êtes adressée à Ramon Galh. Vous savez qu'il m'a demandé de le tenir au courant de vos agissements ?

Vestri a un hochement de tête, puis admet :

— C'est possible.

— Ça n'a pas l'air de vous étonner ?

— Je me méfie de tout le monde... Ramon Galh est peut-être seulement curieux, ou alors il est de mèche avec les autres.

— Les autres ?

Sèchement, elle réplique :

— Laissez-moi tranquille.

— Vous m'avez embarqué dans une sale histoire dont je ne connais pas les données. Je n'ai rien d'un kamikaze et aucunement l'envie d'y laisser ma peau sans connaître l'enjeu. Vous avez la Garde Spatiale sur le dos, d'autres argousins et vous vous baladez avec une arme inconnue. Avouez que j'ai de quoi me faire du mouron.

— Le danger est passé.

— Mais il reviendra. Je veux savoir ce qui m'attend.

Furibard, je m'approche.

— Vous allez me frapper ? me défie-t-elle.

— Quelques bonnes gifles n'ont jamais tué personne et délient pas mal de langues.

Soudain, au moment où je m'y attends le moins, elle fonce. J'évite ses ongles lancés comme des griffes vers mes yeux, mais ne peux la retenir. Elle m'échappe et file en direction de la coursive. Je me trouverai ridicule de la poursuivre, aussi je n'esquisse aucun mouvement pour la rattraper. Qu'elle aille au diable !

À condition de ne pas l'accompagner !

Lorsqu'elle se rend compte qu'elle n'est pas poursuivie, elle s'arrête, tourne vers moi un visage ravagé par la colère.

— N'essayez jamais de me toucher.

Sans répondre, je commence à fouiller les tiroirs du tableau de commande, à la recherche du carnet de bord. Je guette tout de même Vestri. On ne sait jamais ce dont une meffa est capable et celle-ci me semble un cas !

Voici le carnet. Il ne m'apprend rien. Le *Shannar* a été acheté il y a deux ans par... Tiens, Elg Zuhpan ! Un bien de famille, alors... Je regarde vite fait les différentes escales du vaisseau depuis cette période. Thomas du Centaure, Alkor, Nauvéa, Terre et enfin Salto...

J'examine ensuite l'armement du bord. Conséquent. Outre les torpilles désintégrantes, il comporte deux canons rayonnants, des bombes thermonucléaires et sa soute renferme... un tank ! D'après les références, il s'agit d'un modèle récent.

Je lâche un sifflement estomaqué et mate la propriétaire de cet arsenal volant. Elle me fixe avec perplexité, ne sachant plus du tout comment agir avec moi. Elle attend sans doute que nous abordions le vaisseau marchand sur lequel elle trouvera de l'aide.

À ce moment-là, les choses se gâteront pour moi. Pas d'autre solution pourtant. Je ne tiens pas à me faire arrêter à bord du *Shannar* et à endosser la responsabilité de notre fuite rocambolesque.

Vestri Zuhpan le sait. Elle est tout de même à ma merci et je possède son arme. Je l'avais passée à ma ceinture et le reprends en main pour l'examiner. Jamais rien vu de pareil. Il broie le squelette de la victime. Ce doit être atroce ; un cadavre sans ossature.

— À quel endroit devons-nous rejoindre le vaisseau marchand ?

— Il nous attend dans l'amas planétaire de Cirée.

Des astéroïdes morts. Rien à en tirer. Un temps, on parlait de les désintégrer, mais leurs retombées s'avéraient dangereuses.

— Une fois sur Cirée, que ferez-vous si je contacte Ramon Galh pour lui révéler où nous sommes ?

— Je ne pourrai pas vous en empêcher, je suppose.

— Alors, pourquoi ne pas le lui avoir dit ?

— Je ne tenais pas à ce qu'il renseigne la Garde Spatiale.

— Pas son genre.

Elle a un geste évasif en s'adossant à la paroi de la cabine. Elle paraît avoir retrouvé son calme. Je poursuis :

— La Garde n'est pas seule après vous. Vous pensez que le Mercurien fait partie de vos ennemis ? Je n'en sais rien, si ça vous intéresse. D'habitude, je suis en affaire avec Ramon. S'il m'a proposé de nous rencontrer, c'est uniquement pour me faire quitter Salto. Maintenant, il a peut-être une idée derrière la tête.

Vestri Zuhpan reste silencieuse. Je perds ma salive... Elle se méfie de moi, ce qui est logique et je ne suis pas capable de la torturer pour la faire parler. Elle doit le comprendre. Nous reprendrons tout à zéro lorsque nous changerons de vaisseau. Jusque-là, statu quo.

L'amas planétaire est encore loin. Au maximum de la vitesse du Rihan, nous en avons encore pour deux bonnes heures. Deux bonnes heures sans se dire un mot.

Ça promet d'être folichon !

* *

*

Le *Shannar* vient de pénétrer dans l'amas planétaire, à dix années-lumière de Cirée. Grâce à un champ d'ondes répulsives, nous ne risquons pas de nous écraser contre un astéroïde et Vestri Zuhpan me

guide.

Pendant le voyage, nous avons échangé un minimum de paroles sans importance. Elle n'a rien voulu m'apprendre de ses projets. Pas un mot non plus au sujet du tube broyeur. À un moment ou à un autre, elle me le réclamera à nouveau, ou bien tentera de le reprendre de force. Seule, elle a peu de chance d'y parvenir ; je me tiens sur mes gardes. Par contre, je ne sais toujours pas combien de complices l'attendent à bord du vaisseau de commerce.

Le voilà. Un astronef de petite taille. Je connais ce genre de bâtiment. Un poste de pilotage, quelques cabines de relaxation et une immense soute destinée à recevoir les marchandises.

Je manœuvre pour approcher le *Shannar* jusqu'à le laisser happer par un champ de force qui facilite l'abordage. Les deux vaisseaux collent l'un à l'autre et nous passerons directement par les sas d'admission.

Je coupe les moteurs, regarde Vestri. Le moment critique ! Depuis notre algarade, elle m'oppose un visage buté. Elle ne serait pas mal sans sa queue-dchoual. Mon regard la déshabille et ça lui déplaît. Agacée, elle se dirige vers la coursive.

— Venez !

Je la rejoins devant le sas du *Shannar*. Elle le fait coulisser avec un mouvement rageur. Celui de l'astronef est déjà ouvert et un homme nous attend. Un visage impénétrable aux yeux inexpressifs ; grand, bien bâti. Terriblement grand, même. Pas loin de deux mètres ; il doit être d'une force phénoménale. Son péplum blanc laisse voir les muscles puissants de ses bras. Comme garde du corps, on ne fait pas mieux. Je comprends pourquoi Vestri avait hâte de le rejoindre.

Pas d'arme apparente. Ça rétablit l'équilibre des forces. Tout de même impressionné, je reste à distance respectable du gorille pendant que la fille me le présente :

— Aba ! Il a surveillé le vaisseau pendant mon absence.

Nous pénétrons dans l'astronef pour gagner le poste de pilotage par un escalier de fer. Nous ne rencontrons personne. Aba serait donc seul. Ça me rassure. Par contre, Vestri ne m'a pas nommé. Elle semble d'ailleurs ne se préoccuper nullement de sa personne, ne songeant même pas à lui raconter notre départ mouvementé de Salto.

Un sous-fifre... Arrivé au poste de pilotage, il reste à l'entrée et Vestri, après avoir jeté un coup d'œil sur le tableau de bord, lui ordonne :

— Dans la soute du *Shannar*, tu trouveras des marchandises : transporte-les à bord.

Sans une parole, il file. Drôle de zèbre ! Il n'a pas articulé un mot depuis notre arrivée. Ni bonjour, ni oui, ni non... Vestri doit deviner mes pensées et m'explique :

— Aba est muet...

Un temps, puis elle ajoute :

— ... De naissance.

— Il vous est dévoué ?

— Totalement.

Tiens, elle est moins agressive. Pour un peu, elle me sourirait. Ouais, je ne dois pas m'illusionner ! Nous sommes en compte, tous les deux. La garce me garde un chien de sa chienne et si elle rentre ses griffes, je dois me méfier doublement. Je dis :

— Aba mettra un temps fou pour charger tous les cartons de vêtements.

— Nous avons le temps.

Une lueur menaçante passe dans son regard et je pivote. Trop tard ! Le gorille est derrière moi et je stoppe son poing dans le plexus solaire. Je suis persuadé qu'il n'a pas mis toute sa force dans son coup, sinon il m'aurait pulvérisé. Il a voulu m'épargner. Drôle d'impression. Suffisant tout de même pour que je ne lui résiste pas. Pendant que je récupère mon souffle, il me soulage de mon rayonnant et du tube broyeur qu'il tend à sa maîtresse.

Comment diable a-t-il pu m'approcher sans que je le devine ? Une seconde, j'ai cru que ses pieds ne touchaient pas le plancher de la cabine. Stupide ! Au lieu de divaguer, je devrais plutôt me traiter d'imbécile d'avoir été surpris aussi bêtement.

Bon, je récupère, mais Aba n'en a pas terminé avec moi. Il m'entraîne jusqu'à un fauteuil contre la paroi de la cabine. Je tente de me dégager, mais va te faire lanlaire ! La poigne de la brute est un véritable étai... Je finis vite par piger que mes velléités de résistance sont inutiles. Je ne fais pas le poids et suis toujours groggy.

Une fois assis, j'ai les bras immobilisés par deux bracelets de fer incorporés aux accoudoirs. Je suis à leur merci. Pendant qu'Aba s'occupe de moi, Vestri s'approche du tableau de bord. Elle sort du premier tiroir une boîte assez volumineuse, contenant deux serre-tête de métal. La frangine se coiffe de l'un et pose le second sur ma tête. Le bandeau s'ajuste de lui-même. Ah, c'est beau le progrès !

Je trouillarde sec.

— Qu'est-ce qui vous prend, nom de Dieu !

— Vous allez vous endormir. Ce n'est pas douloureux et vous ne courez aucun risque.

— Arrêtez !

Je vois une lumière rouge s'allumer sur le serre-tête de ma tortionnaire... D'un seul coup, mes pensées se brouillent. J'ai du mal à les coordonner, bafouille une dernière patenôtre, puis tout se met à tourner dans mon crâne. Ma vue n'est plus nette et je perds progressivement conscience.

CHAPITRE IV

AU SUJET DE QUI QU'ON VA CAUSER !

On parle à côté de moi. Un effort d'attention et je reconnais la voix. Une femme. Vestri Zuhpan ! Instantanément, j'ouvre les yeux et tout me revient... Le vaisseau marchand, Aba, les étranges serre-tête et mon évanouissement.

Je suis toujours dans le poste de pilotage, assis dans le fauteuil, mais détaché. J'ai les mains libres, les bras allongés sur les accoudoirs. Je tourne la tête, pour apercevoir en premier le colosse, puis sa maîtresse.

Elle a changé de tenue. Plus la sévère combinaison noire, mais des pantalons blancs moulants et un boléro de soie verte. Il dégage ses épaules magnifiques.

Au lieu de la détailler complaisamment, je devrais songer que je suis à sa merci. Elle me laisse libre de mes mouvements, mais n'a rien à craindre avec son cerbère à proximité. Je me rappelle son coup de poing, capable d'assommer un taureau d'Alkor !

Bon, Vestri se rend compte de mon réveil. Un sourire qui se veut amical, pendant qu'elle me lance :

— Vous vouliez des explications, Kree Lien ? Je vais vous en fournir... Votre rayonnant est sur la table basse. Vous pouvez le reprendre.

Méfiant, je me lève le récupérer. Première chose, je vérifie ses charges ; intactes... Un peu étonné, je bredouille :

— Et si je vous abattais ?

Son sourire devient ironique.

— Pour quelles raisons ?

— Admettons ; je peux attendre... Voyons ce que vous avez à me dire. Attention ! Que votre hercule se tienne à distance, je suis rancunier.

— Si je ne suis pas menacée, Aba n'interviendra pas.

Elle le regarde et celui-ci sort du poste de pilotage. Sa maîtresse m'explique :

— Il va s'occuper du transbordement des ballots de vêtements.

Un serviteur docile. La boîte contenant les serre-tête est toujours posée sur le tableau de bord. Je la désigne :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des sondeurs psychiques.

— Leur utilisation est interdite ! m'indignai-je.

— Ils n'ont rien à voir avec ceux de l'Empire terrien. Je suis même la seule à pouvoir les faire fonctionner.

— Vous m'y avez soumis !

— C'était cela ou vous tuer. Vous y avez gagné.

Je voulais m'assurer de vos intentions, savoir à la solde de qui vous étiez.

— Personne.

— J'en suis certaine, à présent. Vous m'avez même dit la vérité à propos de Ramon Galh. S'il vous a demandé de le tenir au courant de mes agissements, il renseigne sûrement mes ennemis.

— Pas la Garde Spatiale !

— Non... Les autres.

Un temps, puis elle ajoute :

— Inutile de vous taire leur nom, à présent. Ce sont les Conjurés dangaristes. Ils me traquent au même titre que les Services secrets de l'Empire.

Une nouvelle fois, elle adopte un air de provocation. Fièvre de ses ennemis. Pourtant, si elle dit la vérité, elle est mal embarquée, la frangine. Je ne sais pas ce qu'elle représente pour exciter la Garde Spatiale et les Conjurés, mais ce doit être faramineux. Pas de quoi m'enchanter.

Les Dangaristes... Ils ont juré de renverser l'Empereur Ercalor III pour le remplacer par son frère, disparu, et prétendument à leur tête. Une politico-truanderie très puissante. Pour débaucher à leur cause les milieux économiques, ils promettent un retour à la société marchande. Plus d'Empereur, un Conseil de notables industriels. L'Empire terrien est depuis sa naissance axé sur l'expansion spatiale, pas sur le profit et les trusts économiques ont été interdits. Ce qui n'est pas du goût de tout le monde.

Personnellement, j'ai toujours eu d'autres préoccupations. Des préoccupations plus « sonnantes et trébuchantes ». Pas chaud pour me frotter avec la politique, d'autant que Vestri Zuhpan me paraît méchamment aux abois.

— Sur Salto, reprend-elle, j'ai perdu mon compagnon et Aba doit rester dans l'espace à bord du *Shannar* qu'il n'est pas question de poser dans le port spatial de Cirée.

— Vous comptez toujours me demander ma protection ?

— Maintenant, je suis certaine de vos intentions. Je peux vous révéler pourquoi on me traque. Je ne vais plus vous proposer une somme d'argent pour ma protection, mais une association.

— Déjà plus intéressant.

— Les risques sont en conséquence. Seule, je n'ai aucune chance de réussir. Je ne veux pas abandonner, non plus. Je suis donc obligée d'en passer par cette solution. Si j'avais le temps, je chercherais peut-être un collaborateur qui ne soit pas un larron, mais le temps comme les moyens me sont comptés.

— Merci pour le compliment.

Sa voix claque, sèchement :

— Autant mettre les choses au point entre nous, Kree Lien. J'ai apprécié vos qualités de pilote et dans un sens, mon sondeur psychique m'a permis de juger votre... mentalité ! Je maintiens le mot de larron, ce dont vous ne pouvez décemment vous offusquer, mais vous n'êtes pas une crapule ; je me trompe ?

Pour toute réponse, je laisse fuser un petit rire et demande :

— Il n'y a rien à boire, par hasard ?

— Vous êtes aussi un buveur invétéré, amateur de femmes et joueur.

— Votre sondeur psychique vous a révélé tous ces renseignements ?

— Oui.

Là, elle va un peu fort, mais elle m'explique :

— Je vous l'ai dit, cet appareil est unique dans l'Empire.

— Il a un rapport avec votre tube broyeur ?

— Ils proviennent de la même civilisation... Celle de Tharbul.

Aïe, une folle ! J'aurais dû m'en douter depuis le début. Ou elle est complètement givrée, ou elle me bourre le mou, Garde Spatiale ou pas... Je la regarde, profondément apitoyé. Elle ne se laisse pas influencer par mon scepticisme et raconte :

— Mon père était un archéologue célèbre de Terre. Il est mort il y a un mois, à quatre-vingt-quatre ans. Ses confrères n'accordaient aucune attention à ses travaux, alors qu'il a consacré les dix dernières années de sa vie à la civilisation des Thars.

— Une chimère !

— Mon père était persuadé du contraire et si on avait lu ses travaux avec davantage d'assiduité, on aurait déjà entrepris les fouilles nécessaires.

— Combien ont déjà été entreprises depuis que cette légende court l'espace ?

— Aucune ne reposait sur des bases solides. Et puis, on a toujours été persuadé que les Thars avaient leur origine sur Terre. Le continent de Mû, l'Atlantide, l'épée Excalibur, l'Arche de Noé... Tous les mythes terriens ont été rattachés à la civilisation de Tharbul.

— D'après vous, la Terre n'est pas le berceau des Thars ? Quelle planète, alors ? Cirée où nous nous rendons ?

— Je n'en sais rien... Cirée, peut-être, mais ce n'est pas une

certitude. En tout cas, les Thars y ont séjourné. Il reste des traces de leur civilisation.

Elle doit se souvenir subitement de ma demande, car elle me désigne un placard mural, près du fauteuil où j'ai été entravé.

— Vous trouverez du vin.

Effectivement, du vin dans un cruchon de terre. J'en remplis deux verres et lui en apporte un. Tout ce qu'elle me raconte est intéressant. Intéressant et romanesque. Des centaines de bouquins ont parlé des Thars. Le Grand Mythe de l'Empire ! De façon générale, on les désigne comme nos ancêtres. Les premiers hommes. Des géants qui maîtrisèrent l'Univers.

Qui aura la puissance des Thars
Le monde et ses êtres gouvernera,
Les étoiles les plus lointaines dominera
Et le dieu de l'Univers deviendra.

La légende a déclenché des passions innombrables. Tous les ambitieux se sont sentis concernés et les plus folles hypothèses ont été émises. Des religions sont nées... pour mourir plus ou moins brièvement.

Autant philosopher sur le sexe des anges chrétiens ! Vestri Zuhpan ne se laisse pas abattre par ma réaction, pourtant visiblement incrédule. Elle lève son verre pour un toast :

— Aux Thars !

— C'est ça !

Je bois. Jamais goûté de ce vin. Rien à voir avec ceux que je connais. Doux, à peine sucré, une odeur à nulle autre pareille. Je lève les yeux sur Vestri.

— Une découverte de mon père. Le vin des Thars !

Ça recommence ! Cette fois, je prends le parti d'en rire.

— Ils avaient bon goût, dites donc. Leurs vignes étaient divines.

— Il y a quelques mois, mon père et moi sommes venus sur Cirée. Un vieil Harian nous a fourni une aide précieuse.

— Harian ?

— Le plus vieux peuple de Cirée. Quelques tribus vivent toujours en retrait de la civilisation, dans les forêts du Sud, à la limite du Grand Désert.

— Je l'ignorais.

— Vous n'êtes jamais allé sur Cirée ?

— Si, pour ses marchés, mais sans m'attarder.

Les marchés de Cir ! Les plus grands de l'Empire.

On y vend tout ce que l'on peut imaginer, même les marchandises prohibées. Les autorités ferment les yeux. Une façon d'exciter les

citoyens de tout l'Empire. Des milliers d'hommes et de femmes viennent chaque mois, acheter ou visiter. Cirée vit grâce à ses marchés et à la moindre contrainte, le commerce en pâtirait.

— Que vous a raconté le vieil Harian ?

— Pour de l'argent, il a conduit mon père à travers la jungle et une partie du désert jusqu'à un sanctuaire. Un sanctuaire des Thars, mon père en a eu la certitude immédiatement.

Voilà qui devient plus intéressant. Je ne vais pas encore jusqu'à prendre au sérieux la découverte d'une piste menant à la civilisation de Tharbul, mais Vestri a réussi à éveiller ma curiosité. Elle s'en aperçoit et son visage s'illumine d'une joie triomphante en continuant de raconter :

— Il a pu pénétrer dans ce sanctuaire. Le vieil Harian trop superstitieux resta à l'extérieur. Lorsque mon père est ressorti avec le tube broyeur, le sondeur psychique et le vin que vous avez goûté, l'indigène a insisté pour qu'il n'emporte rien. Ils en sont venus à se battre et mon père a été obligé de le tuer. À ce moment-là, d'autres Harians sont arrivés et il n'a dû son salut qu'à la fuite. Si une partie du peuple harian vit toujours en tribu, une autre s'est intégrée à l'Empire. De retour à Cir, la capitale de Cirée, mon père et moi avons échappé à deux attentats. Nous avons quitté la planète aussitôt. Une fois sur Terre, mon père préparait un rapport pour l'Institut des Hautes Sciences Impériales lorsque le mal de Borkson l'a frappé. Il est mort une semaine après.

— Son rapport ?

— Il m'a chargée de le transmettre à l'Institut. Je ne l'ai pas fait. Pendant dix ans, toutes les sommités scientifiques l'ont raillé dans ses recherches sur la civilisation de Tharbul. Pas un encouragement. Je n'ai pas accepté qu'on profite de ses travaux.

— Vous préférez vous lancer dans l'aventure vous-même ?

Elle hoche la tête et je questionne :

— Qu'espérez-vous ?

— Retrouver ce sanctuaire. J'ai collaboré avec mon père pendant plusieurs années. J'en sais autant que lui sur les Thars. Dans le sanctuaire, il n'a pas eu le temps de s'attarder. Il y a une importante bibliothèque. Des machines, également. Je veux percer leurs mystères.

— *Qui aura la puissance des Thars, le monde et...*

— ... *Les êtres gouvernera !* Pourquoi pas ? Vous n'avez jamais rêvé d'être le Maître du Monde ?

Son ton est railleur. La puissance des Thars lui importe peu. Seule la recherche de leur civilisation la passionne. La fille de son père qui ne pardonne pas l'ingratitude dont il a été frappé. Courageuse d'entreprendre ainsi une pareille odyssée. Seule ou presque...

— Que viennent faire les Services secrets de l'Empire et les

Dangaristes dans cette histoire ?

— Mon parrain est colonel de la Garde Spatiale. Plus précisément responsable de la lutte anti-dangaristes. Mon père l'a tenu au courant de ses découvertes et Stevenson a été le seul à les prendre au sérieux. Par contre, je ne sais pas comment les Dangaristes l'ont appris. Toujours est-il qu'après sa mort, ils ont tenté de m'enlever. Sans Aba, ils y seraient parvenus.

— Vous ne vous êtes pas mis sous la protection de la Garde Spatiale ?

— Stevenson me l'a proposé, mais cela signifiait lui remettre les travaux de mon père. J'ai préféré m'enfuir. J'avais un fiancé, il a accepté de me suivre. Il n'était pas question de débarquer à bord du *Shannar* sur Cirée. Il faut passer pour des commerçants afin de ne pas éveiller l'attention. Nous avons acheté un vaisseau marchand sur Thomas du Centaure et l'avons confié à Aba qui nous attendrait dans cet amas planétaire, tandis que nous partions acheter une marchandise quelconque.

— Et votre fiancé a été abattu sur Salto ?

Une ombre passa dans son regard. Un instant, elle reste silencieuse, puis :

— Les Dangaristes, probablement...

— Vous étiez très attachés ?

Je regrette ma question abrupte, mais Vestri ne s'en formalise pas.

— Un ami d'enfance. Nous aurions fini par nous marier, je pense... Peut-être n'a-t-il jamais cru dans notre entreprise. Il voulait que je renonce et me suivais pour me protéger... Rien d'un aventurier. Un physicien.

Ces confidences pénibles semblent la soulager, mais elle se reprend.

— À Shubaï, je ne connaissais que Ramon Galh. J'avais besoin d'un pilote et je suis allée le voir... Vous savez la suite. Si vous aviez été un Dangariste ou même un agent de l'Empire, je n'aurais pas hésité à vous abattre.

— Je peux encore choisir mon camp.

— Qu'auriez-vous à gagner avec les Conjurés ? S'ils obtiennent ce qu'ils désirent, ils se débarrasseront de vous. Ce sont des bandits.

— Juste ! Il reste la Garde Spatiale...

— Vous feriez votre devoir civique et seriez récompensé d'une superbe décoration du Mérite Impérial !

— Que m'offrez-vous ?

Elle me fixe un instant, puis articule :

— *Qui aura la puissance des Thars...*

CHAPITRE V

MON POTE, LE KOBOK.

La puissance des Thars ! Si elle existe – sous quelque forme que ce soit – et si je pouvais me l'approprier, Vestri s'y opposerait par tous les moyens. Elle a besoin d'un aventurier dans mon genre pour mener à bien ses projets, mais jamais elle n'accepterait qu'un larron devienne *le Maître du Monde*. Tout cela est bien hypothétique et, sans aller jusque-là, on peut espérer que les vestiges de la civilisation de Tharbul soient encore utilisables.

Je me mets sérieusement à envisager l'existence de ce sanctuaire, découvert par le père de Vestri. Sa fille a réussi, peut-être pas à me convaincre totalement, mais à insinuer le doute en moi. Suffisamment pour que je ne laisse pas tomber tout de suite.

Sa proposition est un marché de dupes. J'en suis conscient, donc c'est sans gravité ! Et elle ? Elle ne pense tout de même m'avoir convaincu de ses bonnes intentions ? Une frangine, sans être exagérément misogyne, ce n'est pas fait pour les coups fumants. Quoi qu'en geignent les ligues féministes.

Évidemment, Vestri Zuhpan n'a rien d'une petite femme douce. Du moins, en apparence. Habillée plus sexy, elle jetterait tout de même un jus terrible. Bien bousculée, la bêcheuse. On s'en rend mieux compte avec les pantalons moulants. Un derrière qui se monte le coup. Je me demande comment elle se défend dans un page.

Pas pour tout de suite, si jamais je peux espérer la culbuter un jour, sans l'attacher auparavant. De plus, elle vient de perdre son fiancé. Elle m'en a touché un mot. L'amour ne l'a pas vraiment secouée au plus profond d'elle-même.

Elle attend ma décision. J'y vais ou pas ? Si je renonçais, quelle serait ma réaction ? J'aurais drôlement intérêt à me méfier. À rester sur mes gardes, prêt à défourailler au premier courant d'air. Je me vois mal parti.

— O.K. ! je décide... Je vous accompagne à votre sanctuaire.

Pas un instant, elle n'a douté de mon acceptation. Pour un gars comme moi, l'intérêt passe avant tout. Un larron, prêt à vendre père et mère pour s'enrichir. L'image qu'elle se fait de ma personne n'est pas reluisante. Que lui a exactement appris le sondeur psychique sur ma

mentalité ? S'il a pu lui révéler quelque chose, du moins. Cela me semble extravagant, mais je ne suis sûrement pas au bout de mes surprises.

Les traits de la fille se détendent. Moins crispée, elle est tout de suite plus attirante, plus féminine. Je devrais lui dire de saquer sa queue-dchoual, mais je me retiens. Ce serait peut-être aller un peu vite.

Autant voir l'évolution de nos sentiments. Les miens sont prêts à de grandes concessions. Quant aux siens...

— Vous ne le regretterez pas ; nous gagnerons Cirée dès qu'Aba aura achevé le chargement.

— Je vais l'aider.

— Inutile. Il est très fort, vous vous en doutez. Il doit pratiquement avoir terminé.

* *

*

Voici Hercule ! S'il a vraiment coltiné tous les ballots de vêtements d'une soute à l'autre, c'est un exploit. Le treizième travail. Il est vrai que nous sommes en pleine mythologie avec les Thars. Aba est peut-être un de leurs descendants directs. Muet de naissance, un regard vide, une expression ahurie, pas de quoi être fiérot ! De plus, soumis totalement aux ordres et désirs de Vestri Zuhpan... Enfin, les ordres... Parfois, il me donne l'impression d'agir avant qu'on lui demande quoi que ce soit.

Vestri est en train de lui passer ses consignes pour la surveillance du *Shannar*. Il restera à bord et attendra dans l'amas planétaire. S'il ne reçoit aucun signe de vie de notre part dans une semaine – jours terriens – il atterrira à Cir, abandonnera le vaisseau aussitôt pour ne pas être arrêté et tentera de nous retrouver.

Sans un signe d'adieu, il sort du poste de pilotage pour gagner le *Shannar*. Je m'installe devant le tableau de bord, attendant le signal du géant avant de commencer le décrochage. Compensateur de gravité, puis je m'éloigne de plusieurs centaines de mètres du Rihan militaire avant de brancher les moteurs. À mes côtés, Vestri observe les manœuvres.

— Pourquoi garder le Rihan, puisque vous ne pouvez plus le poser sur aucune planète ? Soit vous vous rendez, soit vous le détruisez. Votre colosse risque de nous manquer.

— Ceux qui me traquent chercheront le *Shannar*... C'est une façon de les tromper.

— Nous sommes privés d'une aide précieuse.

— Il sera toujours temps pour Aba de nous rejoindre. Au moment de partir pour le sanctuaire, par exemple.

— Si j'ai bien compris, nous commencerons par nous incorporer aux marchés de Cir ?

— Pendant quelques jours. Le temps de préparer notre expédition.

— Comment gagnerons-nous le sanctuaire ?

— Avec un airo-jet.

— Vous connaissez la route ?

— Mon père m'a laissé un plan que j'ai appris par cœur.

— Et les Harians ?

— Des sauvages. À l'intérieur du sanctuaire, nous n'avons pas à les craindre. Leurs superstitions leur interdisent d'y pénétrer. Par contre, ils seront un danger lorsque nous voudrons repartir, mais nos armes sophistiquées feront la différence contre leurs arcs rudimentaires.

— Depuis l'incident avec votre père, ils surveillent peut-être attentivement le sanctuaire.

— Nous entrerons de force s'il le faut. Ce ne sont pas des indigènes qui vont m'arrêter.

C'est vrai, ça ! À deux contre toute une tribu de primitifs foidingues de fanatisme, est-ce qu'il y a lieu de s'en faire, je vous le demande ?

* *

*

Cirée, planète de type Terre. Gravité sensiblement égale, inférieure à 0,7 %. Cinq continents : quatre dans l'hémisphère Nord, l'autre, plus vaste, dans l'hémisphère Sud. Climat tempéré sur les premiers, équatorial sur le dernier.

Cir et les principales villes industrielles sont disséminées sur les continents du Nord. Pas de ville dans celui du Sud, encore partiellement inexploré ; c'est celui qui nous intéresse. Le sanctuaire s'y trouve, à l'ouest de l'immense désert qui le recouvre pour les trois quarts. Les tribus hariantes vivent dans les forêts vierges des bords du littoral.

Pour le moment, nous survolons Cir. L'autorisation d'atterrir vient de nous être accordée et je me pose bientôt sur l'immense spatiodrome. La circulation est prodigieuse. Des centaines de vaisseaux ne cessent de décoller et d'atterrir. Le moindre contrôle est impossible. Ça nous arrange assez, cet incognito.

Par visiophone, Vestri a commandé un terro-jet de transport pour charger les lots de vêtements. Ensuite, nous gagnerons les marchés et

louerons une place pour un mois. Renouvelable, afin de donner le change, mais ça ne nous intéresse pas, évidemment.

— Vous voulez bien vous occuper des vêtements, me demande-t-elle lorsque j'ai coupé les moteurs. Je vais retenir deux chambres en ville.

— Vous avez une idée sur l'hôtel ?

— Aucune.

— Alors, allez trouver le Kobek. Il tient un garni dans le port spatial. Un pote à moi ; nous serons accueillis comme des princes.

— Le nom de l'hôtel ?

— *Chez Kobek...* Les chambres donnent sur les marchés de Cir. Attendez-moi là-bas ; lorsque j'en aurai terminé avec les fringues, je vous rejoindrai. Vous n'avez rien contre l'idée de dîner en ma compagnie ?

Un temps d'hésitation, puis elle articule :

— Naturellement.

— À la bonne heure !

Ça ne l'enchant pas particulièrement, un tête-à-tête avec mézigue. Elle se voit déjà en train de repousser mes avances et doit se demander jusqu'où mon tact dans l'audace s'arrêtera. Pour la déridier, cela nécessitera de sacrés efforts. Quant à la perspective de la sauter un jour, j'ai de plus en plus de doute.

Drôle de fille. À la fois volontaire et bêcheuse. Je me demande, du coup, pourquoi je m'embarque dans son histoire. Cette pauvre fille a réussi l'exploit de se mettre à dos la Garde Spatiale et la redoutable Conjuración dangariste pour une histoire à peine vraisemblable. La légende des Thars. Bien sûr, ses paroles étaient convaincantes, mais il a couru tellement de bruits à ce sujet.

Pour le moment, je deviens marchand de fripes. Pas de quoi pavoiser. Je descends jusqu'au sas d'admission. Devant l'astronef, un terro-jet de transport vient de s'arrêter. Une forme oblongue se déplaçant sur des rails adéquats. Pas question de me coltiner le turbopompe. Pour cela, il y a du personnel. Il applique avec le véhicule de transport. Trois hommes. Des malabars aux visages de brutes. En quelques mots, je leur explique de quoi il retourne, puis file jusqu'au bar du spatiodrome écluser une bière locale.

La nuit est tombée. Je règle ma montre sur l'horaire de Cirée. Neuvième heure de l'après-midi.

Dès que le terro-jet sera chargé, je l'amènerai près des marchés et le laisserai dans un parc surveillé. Je m'occuperai de l'emplacement demain. Le Kobek a sûrement des combines. Si je ne m'adressais pas à lui, cela pourrait éveiller les soupçons.

Je l'espère, Vestri Zuhpan ne va pas le regarder de trop haut. Un mec sympa, le Kobek, mais relaxe... Pas le genre à se laisser manquer

de respect par une frangine. Celle qui turfe pour lui, comme les autres. Il a une dignité exacerbée et une tendance particulière à la remise en place avec pertes et fracas.

* *

*

Chez Kobek. La façade a été ravalée. Pas un mal ; à ma dernière visite, elle menaçait sérieusement les passants. L'écroulement est peut-être survenu, d'ailleurs... Une cinquantaine de piaules assez bien arrangées. Propres, en tout cas ; beaucoup pour un hôtel de port spatial qui n'attend pas le clille avec un fusil pour les bénéfices.

Mon pote est derrière son bar, en grande conversation avec une michetonneuse. Il lui pelote câlinement une cuisse en prêtant une oreille inintéressée à ce qu'elle lui confie.

Petiot, le Kobek. Sous la toise, il dépasse difficilement le mètre soixante-cinq. Ses épaules larges accentuent son allure carrée. La cinquantaine et pas une once de graisse. Pas sportif, pourtant. Le crâne aussi lisse qu'un derrière de pucelle. Un visage couturé lui donne l'air du baroudeur qu'il a été avant de se ranger. Sapé d'une combinaison de ville, relevée d'une cravate un peu voyante.

Son cri quand il m'aperçoit ! La poulette n'a aussitôt plus d'importance et c'est la chaleureuse et bizoutante accolade des grandes retrouvailles. Je lui dois la vie, une ou deux fois. Lui aussi. Ça crée forcément des liens.

— On peut dire qu'tu t'fais désirer, crapule... Deux ans qu't'as pas ramené ta carcasse dans l'coin. Enchristé ?

— En affaires.

— Milliardaire, alors ?

— Presque... Je cherche toujours une frangine à dot, mais il y a plus de partis que de revenus.

— Bah, t'es jeune... Aussi beau gosse qu'un jeune premier, plus marie et ton cinéma fait recette. Faut pas t'plaindre. Moi, j'suis plus qu'un vieux machin, en bute aux cavestrons de l'administration.

— Tu m'fais pleurer !

— Y a de quoi, vieux... J'appelle mon gardien et on file gueuletonner. En attendant, sers-toi un verre... Lipta, occupe-toi de mon ami.

La blonde michetonneuse à laquelle le Kobek se consacrait, rapplique vers moi. De sacrés pare-chocs. Son fin boléro de soie menace d'exploser sous peu. De quoi fantasmer... Le visage un peu blasé, un rien curieux de ma personne.

Le Kobek va disparaître quand je l'arrête.

— Et mon amie ?

Il se retourne.

— Oui ?

— Vestri Zuhpan... Elle n'est pas venue retenir deux chambres ?

— Tu charries... Je suis là depuis c't'aprèm' et personne n'est venu. Tu penses, si elle m'avait filé ton blaze, comment que j'l'aurais r'çue... Ça a l'air de t'chagriner ?

— Elle ne va sûrement pas tarder.

— Attendons-la si tu veux. Ta régulière ?

— Du tout, une collègue.

Il éclate, le Kobek, un tantinet moqueur :

— T'es en cheville avec une meffa, maintenant ?

— Je la connais depuis moins de vingt-quatre heures et il y a déjà eu du rodéo.

— Sur Cirée ? s'inquiète-t-il.

— Nique ! Ici, on est innocent comme nourrissons.

— Pour combien de temps ? lance-t-il en s'esquivant dans les étages.

Son gardien, s'il s'agit toujours du vieux Neuneuil, doit roupiller, suite à une descente de picrate. Un cas, lui aussi. Ancien soldat, ancien mercenaire, ancien julot, ancien casseur et plus estropié qu'une caricature. Il tient debout par des opérations répétées du Saint-Esprit.

C'est bien lui qui descend au bras du Kobek. Moche de le voir dans cet état. Quand je pense qu'il m'a donné mes premières approches autour des tapis verts. « Le hasard des jeux, mon fils, faut bien l'aider un peu, de temps en temps. »

CHAPITRE VI

ENTREZ, ON VOUS SONNERA !

Une plombe, déjà, que Vestri Zuhpan se fait désirer. Au train où descendent les boutanches d'alcool centaaurien, il ne faudrait pas que l'attente s'éternise encore trop longtemps.

Je n'ai rien caché au Kobek qui n'est pas emballé par mon histoire ; il est même sérieusement chagriné de me voir embarqué là-dedans. La civilisation de Tharbul, il en a entendu causer ; toujours par des branques qui ont fait le grand saut plus tôt qu'à leur tour.

Quant aux tribus harianes, elles n'ont pas la réputation d'accueillir les étrangers avec chaleur... Sinon celle de leurs feux. Certaines sont anthropophages, paraît-il. On en soupçonne d'autres de torturer cruellement leurs prisonniers.

Un moment, le Kobek se penche vers moi.

— Tu y tiens, à ta... collaboratrice ?

— Je me suis engagé. S'il lui est arrivé quelque chose, je me dois d'intervenir.

— Tu m'l'as dit, les Dangaristes sont après elle. J'connais un type qui passe pour en être.

— Où peut-on le voir ?

— Hé, c'est pas n'importe qui et puis, je n'suis certain de rien. Il passe pour en croquer, mais peu de gens se doutent. Trop long de t'expliquer comment j'ai appris moi-même. Pour savoir, il faudrait l'interroger ; à la dérouillade, évidemment.

— Pas n'importe qui ?

— Le propre dirlo des marchés de Cir. Entre lui et toi, compte toute une armée de gorilles.

— Où habite-t-il ?

— Quartier résidentiel. Le coin est fliqué à mort, je t'préviens. Et puis, t'es pas sûr que l'animal soit là.

— Suffit de s'en assurer.

— Tranquille, Kree... T'emballe pas avec Rel Meknar, une légume... À Cir, il fait la pluie et le beau temps ; même le gouverneur hésiterait à le tracasser. Et puis, t'as aucune preuve que ta frangine soit dans ses pattes. Tu risques de t'le mettre à dos pour des prunes.

— Je dois m'en assurer.

La main du Kobek se perche amicalement sur mon épaule.

— Alors, laisse-moi me renseigner, Kree... J'ai des relations. Te précipite pas, crois-moi.

— Vestri sait que nous devons nous retrouver chez toi.

— Donc, j'suis concerné. Les Dangaristes, j'en ai rien à branler, mais s'ils m'ont dans l' collimateur, autant prendre les devants. Ces mecs-là font pas d'cadeaux.

— Le temps presse peut-être, le Kobek... Si Vestri est prisonnière, ils la feront parler sous la torture.

— Dis donc, tu s'rais pas accroché, toi ?

— Garde tes salades. J'ai conclu un accord avec elle ; ce n'est pas pour la laisser tomber à la première embrouille.

— Ça va ! Te fâche pas... Va m'attendre chez l'Alkorien, au coin d'la rue. J'lance quelques directives et te rejoins.

Mon pote s'en va et je quitte le bar sous le regard alcoolisé de Neuneuil. Nous avons discuté devant lui, mais cela n'a guère d'importance. Neuneuil ne parlera jamais ; il a même dû écouter notre conversation sans rien retenir.

La rue ! Éclairée par des lumières colorées et violentes. L'hôtel du Kobek est en vis-à-vis d'un cabaret dont le spectacle vient de se terminer. Les portes battantes vomissent des flots de clilles bourgeois, venus s'encanailler entre amants.

Au moment où j'atteins le restau de l'Alkorien, j'ai un pressentiment et panoramique autour de moi. La foule ne rend pas ma tâche facile. Je parviens tout de même à remarquer une silhouette fugitive. Elle vient de pivoter et se perd dans le peuple de la grande avenue toute proche. Celui-là me fixait, j'en suis sûr, mais je ne pourrais jamais le retrouver. À quoi ressemblait-il ? Grand, maigre, habillé en noir, une canne à la main...

Perplexe, j'entre chez l'Alkorien où je m'annonce de la part du Kobek. Aussitôt, j'ai droit à la meilleure table et à une boutanche d'alcool centaurien. Plus question de me laisser aller ce soir. J'ai comme l'impression que la nuit sera longue. Je suis bien décidé à visiter ce Rel Meknar, prudence ou pas, si les renseignements du Kobek tardent à venir.

Vrai, je me fais du souci pour Vestri. Con, mais c'est ainsi. De là à parler de Grand Amour, grand G, grand A, faudrait pas confondre quéquette et casse-croûte du barbeau. La même, je la culbuterais volontiers, d'accord, ses ennuis m'inquiètent, toujours d'accord, seulement les sentiments, c'est autre chose.

Autre chose de trop bien pour moi, peut-être !

Ça ne me vaut décidément rien, la sobriété, et je me décide à taquiner la fillette en attendant le Kobek.

On termine nos grillades ciréennes, le Kobek et moi, lorsqu'un même se pointe. Du monté en graine trop vite, à la bouille constellée de taches de rousseur. Crâne rasé, vêtements de jean cradingues, le fiston fouette comme c'est pas permis et s'il ne venait pas pour nous, le patron l'éjecterait manu militari.

— Alors ? interroge le Kobek.

— C'est rapport à votre copain, lui (il me désigne du menton). On l'attend au spatiodrome, près de son astronef et aussi à côté du terro-
jet qu'il a garé aux marchés de confection.

— Qui, on ?

— Des hommes de main de Rel Meknar. À ce propos, il est chez lui depuis une demi-heure.

Parfait, le service de renseignements de mon pote ! Pas reluisant, mais efficace. Monté-en-graine jette un œil intéressé du côté du fond de bouteille, puis s'enhardit jusqu'à choper un verre sur une table derrière lui. Il écluse avec un rot sonore et s'essuie élégamment le menton du revers de sa manche.

— C'est tout ?

— Mouais.

Le Kobek lui tend une poignée d'écus et le gamin file, au grand soulagement des narines délicates des environs. Satisfait, le Kobek me lance :

— Tu sais à quoi t'en tenir, désormais... Seulement, je ne vois pas comment tu peux t'attaquer à Rel Meknar sans y laisser des plume.

— L'important est de pénétrer dans les lieux.

— Impossible ; j'te répète qu'il a toute une armée de gorilles.

— En me recommandant du gars qui m'a présenté à Vestri Zuhpan, j'ai une chance. D'après elle, il appartiendrait à la Conjuraction dangariste.

— Pas une certitude.

— Je vais vérifier ça tout de suite.

Je me lève et le Kobek m'indique aussitôt :

— Je t'accompagne.

— Si tu veux, mais tu resteras dehors. Si je n'en ressortais pas rapidement, sonne la Garde Spatiale.

— Quoi ?

— Je le fais pour Vestri. Elle a peut-être vu trop grand pour jouer la partie seule. Pour que la Garde intervienne contre Rel Meknar, tente de joindre un colonel nommé Stevenson. Il est chargé de la lutte anti-dangaristes et s'intéresse à tout ce qui touche Vestri Zuhpan.

Le Kobek renâcle :

— J’n’aime pas marcher avec les Decs.

— Moi non plus, vieux, et j’espère bien que nous n’en arriverons pas là. Attends tout de même l’aube avant de bouger.

— Si ta combine ne marche pas, tu auras le temps d’être refroidi dix fois.

J’ai un geste évasif en l’entraînant hors du restau. Devant la caisse, le Kobek, en habitué, signale de porter la note sur son compte. Nous avons pris soin de parler à voix basse pour ne pas être entendus et notre table était relativement isolée.

* *

*

Un palais, le « chez lui » de Rel Meknar. Un palais-forteresse à en juger par les murs immenses, sillonnés en hauteur de fil électrique à fort voltage, et du cerbère en garde devant le portail.

Bien un quartier résidentiel. Toutes les habitations sont isolées les unes des autres et les trottoirs sont d’une propreté remarquable. Le Kobek est resté en arrière et je stoppe mon terro-jet sur un emplacement réservé pour le stationnement des véhicules.

Je descends et m’approche du garde.

— Kree Lien... Annoncez-moi à Rel Meknar. Je viens de la part de Ramon Galh, de Shubai.

— Vous êtes attendu ?

— T’occupe, ton patron me recevra, même à cette heure-ci.

Mon ton est ferme ; trop pour qu’il ne s’exécute pas dans les secondes qui suivent. Il se sert d’un communicateur individuel. Si le Mercurien est inconnu au bataillon des relations de Meknar, je serai tout de suite suspect. Ça m’étonnerait et justement, après une courte attente, le garde reçoit l’ordre de m’introduire.

Derrière le portail, un chemin serpente à travers une pelouse. On le distingue à peine dans l’obscurité, mais je remarque des silhouettes confuses se glisser dans la nuit. Des bêtes de garde. Chiens ou onyx de Paltar ; au moins une dizaine en liberté.

Entrer ici de force relève de l’opération-suicide.

Une lumière s’allume sur une terrasse. Pas la seule du bâtiment, haut d’une trentaine de mètres. Style indéfini du tape-à-l’œil cossu et moderne. Des dizaines de fenêtres dont trois seulement sont éclairées, dans les étages. Un escalier pour atteindre la terrasse, puis on me fait pénétrer dans un hall nu. Deux hommes, aussi patibulaires que mon guide, me prennent en charge jusqu’au premier.

Un salon, meublé d’un divan surchargé de coussins. Un immense aquarium marin occupe tout un pan de mur. Un gorille seulement

reste avec moi. Une chance, personne ne m'a pris mon arme... Une porte s'ouvre. Rel Meknar, je suppose. Un Lorgranien, reconnaissable à la pigmentation vert pâle de la peau. Physique commun, le visage du patron habitué à en imposer. Il porte une veste d'intérieur et apparemment, n'a pas d'arme.

— Ramon Galh ne m'a jamais parlé de vous.

— C'est pourquoi vos hommes m'attendent à deux endroits différents. J'en conclus que Vestri Zuhpan a lâché mon nom. Je lui ai été présenté par Ramon qui m'a demandé de le tenir au courant de ses agissements. Lui ou vous.

— Je ne savais pas qu'il me connaissait.

— Faut croire... En tout cas, si vos hommes me cherchent, il y a erreur sur la personne. Je viens pour éviter un malentendu. J'aimerais savoir également ce que je dois faire, maintenant.

Je le prends complètement au dépourvu, le brave homme... Il se demande pour quelle maison on voyage et en oublie de suspecter mes dires.

Il hoche la tête, me désigne un siège et s'assoit lui-même dans un fauteuil en renvoyant le gorille.

— En ce qui vous concerne, je demanderai des directives.

— Aux Grands Maîtres ? Je sais que Ramon travaille pour eux ; il me l'a dit.

Je joue de la corde raide, mais c'est ma seule chance de tenir, avant d'abattre mes cartes. Ma dernière phrase fait tiquer le directeur des marchés de Cir.

— Vous semblez un intime de Ramon Galh.

— Le Mercurien et moi, on se connaît depuis pas mal de temps. Il sait qu'il peut compter sur moi.

Je dois en rajouter, sinon Meknar risque de rompre là notre entretien et de se renseigner sur mon compte. Pas question, alors autant me jeter à l'eau... Une idée me vient...

— Dites, Vestri Zuhpan, vous l'avez bien enlevée ?

— Pourquoi ?

— À Cir, quelqu'un l'attend.

— Qui ?

— Vous le savez, nous sommes partis de Salto avec un Rihan militaire ! Un compagnon de la fille est resté à bord, dans l'espace. J'ai surpris une de leurs conversations. Zuhpan est prête à collaborer avec la Garde Spatiale, mais ne voulait avoir affaire qu'à un certain Stevenson. C'est lui, je crois, qu'elle doit retrouver.

Meknar pousse un soupir de soulagement.

— Nous avons bien fait de la neutraliser dès son arrivée. Elle n'a pas pu lui parler.

Enhardi de voir qu'il gobe mon bobard, je laisse tomber :

— Seulement, d'après ce que j'ai compris, la Garde est prête à un sacré coup de filet contre l'Organisation dangariste sur Cirée.

Tétanisé, Rel Meknar... Il se lève et jure :

— La salope ! Voilà pourquoi elle parle si facilement. Elle attend de l'aide des Impériaux.

Une subite angoisse mord mon ventre.

— Vous l'avez torturée ?

— Torturée ? Pas trop, mais elle ne perd rien pour attendre. Il faut seulement savoir si je suis repéré par les services de Stevenson.

En m'entraînant hors de la pièce, il laisse exploser sa colère.

— Helg Stevenson ! À trois reprises déjà, il a démantelé nos réseaux. Quand je pense que nous étions parvenus à le capturer et qu'il a réussi à retourner la situation [2] !

Nous retrouvons le gorille en faction dans le couloir. Un signe et il nous emboîte le pas. Je remarque deux autres hommes de main dans un boudoir, et des exclamations de voix nous parviennent de l'aile nord du bâtiment. Meknar a bien une armée sous ses ordres. À la moindre erreur, je serai seul face à toute une meute.

Le Dangariste bout d'une rage mal contenue, et appuie d'un geste nerveux sur le cadran de commande de l'ascenseur privé qui nous descend dans les sous-sols.

Jamais, je ne pouvais espérer l'entuber à ce point. Il me mène tout droit près de Vestri sans se douter un instant de mes intentions. S'il vérifiait auprès de Ramon Galh, j'étais fichu. Il n'y pense même pas, tellement épouvanté par la menace de la Garde Spatiale.

Nous voici dans les sous-sols. En face, devant l'ascenseur, une pièce est éclairée. Vestri est là, plus nue qu'une pensée lubrique, attachée par les poignets à une poutre. « *Torturée ? Pas trop...* », tu parles, elle porte deux longues éraflures sur les reins. Je ne vois que son côté pile, et j'ai bien peur que le côté face soit amoché aussi.

Une rage sourde en moi et je suis sur le point de défourailler lorsque brusquement, je suis ceinturé. Toutes les bonnes choses ont une fin et je paie ma chance insolente. Vestri avait un maton et pas n'importe lequel.

Un Hybride d'Alkor !

CHAPITRE VII

SALUT LA COMPAGNIE !

Je parviens heureusement à saisir mon rayonnant et à dégager l'homme de main de Meknar. Pas le temps de tirer à nouveau. Le chef d'angariste me fait voler l'arme de la main.

Il me faut absolument le neutraliser et je n'ai que la solution de lui décocher un méchant coup de savate dans le bas-ventre. Aussitôt plié en deux, je le percute à la mâchoire. Knock-out pour un time ! Si l'Hybride m'a attaqué, il a pigé illico que je venais en ennemi. Ces saloperies d'animaux sont doués de pouvoirs télépathiques qui les rendent sensibles aux ondes humaines. Il a senti son maître en danger et c'est ma fête !

Son étreinte se resserre un peu plus. Pas question de me dégager de force. Au lieu de résister, je me laisse glisser contre sa fourrure et lorsque j'arrive assez bas, je ramène brutalement mes pieds en arrière.

Spectaculaire, mais peu efficace. Le monstre chancelle tout de même, sans me lâcher pour autant. Un bon mètre quatre-vingts de haut et un aspect simiesque... Une race de singe d'intelligence fruste, mais supérieure à ceux de Terre. On les apprivoise facilement et les utilise pour les travaux des champs. Ce sont par ailleurs de redoutables gardes du corps privés et celui de Meknar est particulièrement hargneux.

Il tente toujours de m'étouffer, mais sa prise n'est plus aussi assurée et je me dégage d'un coup de reins. Le temps de lui faire face, il me charge et sa tête me percute en pleine poitrine comme un bélier.

Sans l'intervention de Vestri, je serais perdu. L'Hybride s'empare d'une barre de fer, mais n'a pas le temps de me frapper. Vestri le coupe dans son élan en le faisant trébucher avec sa jambe tendue. Ça me laisse le temps de me ressaisir. Je plonge vers mon rayonnant et braque l'Hybride. Ça ne l'impressionne pas et il se suicide... La poitrine brûlée, il tournoie sur lui-même avec un cri guttural impressionnant.

Il était moins une ! Sans la diversion de la fille, j'étais bon pour mon dernier voyage. Je lui dois une sacrée chandelle, tout un lustre, même si elle veut.

Je me relève, un peu sonné, et cligne de l'œil à son encounter.

— Et notre dîner en tête à tête ? Vous m'avez posé un lapin.

Pas franchement l'humeur à plaisanter, Zuhpanette ! Bien sûr, sa position n'est pas des plus confortables et comme je m'en doutais, son côté face a morflé, lui aussi. Les vaches l'ont fouettée. Une femme !... Je file un coup de rayonnant dans les liens qui lui entravent les poignets et la reçois dans mes bras. Pas vaillante, mais sacrément bien foutu. Des seins ronds attachés haut, le ventre plat, la taille fine... Elle n'allait pas couper au viol, la chérie. Ce salaud de Rel Meknar allait se l'envoyer comme deux et deux font soixante-neuf !

Nom de Dieu, il n'est plus là, cette tronche... J'assois Vestri sur une chaise et me précipite jusqu'à la porte pour voir l'ascenseur me filer sous le nez.

Encore heureux qu'il n'était pas armé. Je le croyais sonné et il était seulement étourdi. Il n'a même pas tenté de m'attaquer. Pas le genre à risquer ses os dans une bagarre. Il va rameuter ses hommes et si nous ne trouvons pas le moyen de nous débiter très vite des sous-sols, je ne nous donne pas gagnant à cent contre un.

De plus, Vestri n'a pas la grande forme. Elle se masse les poignets et doit souffrir atrocement des coups reçus. Elle aurait besoin de soins et bien entendu, ce n'est pas dans nos moyens pour le moment.

Ses vêtements sont entassés sur une chaise. Je vais les prendre.

— Habillez-vous... Nous devons filer.

Je l'aide. Chaque mouvement lui arrache une grimace, mais elle fait un terrible effort pour ne pas laisser paraître sa souffrance. Une sacrée volonté ; rien d'une midinette en mal d'émotion.

Elle n'a plus son tube broyeur. Rel Meknar se l'est sûrement approprié. En la soutenant par le bras, j'avance jusqu'à la porte. L'ascenseur n'est pas redescendu. Les Dangaristes doivent se méfier. Ils n'oseraient rien tenter de cette façon. Je crains surtout une attaque plus sournoise. Un gaz, par exemple, mais il me paraît tout de même invraisemblable que la baraque de Meknar soit équipée pour déloger des ennemis de l'intérieur. C'est une forteresse prévue pour leur interdire l'entrée.

Meknar doit enrager de m'avoir introduit lui-même. Sans l'Hybride, je le prenais en otage et nous repartions sans risque. Une sacrée déveine qui rétablit la situation pour le maître de céans.

Nous sommes tout de même sur le mauvais plateau de la balance...

— Surveillez l'ascenseur, dis-je... Je visite les lieux.

Elle reste appuyée contre le chambranle de la porte. Il y a trois autres pièces en enfilade devant la cage de l'ascenseur. La première est une cave à vin, la seconde et la troisième des débarras. Rien à tirer de leurs contenus, mais je repère dans le plafond la grille d'une bouche d'aération. Quarante centimètres de large sur cinquante de long. Ce

sera juste, mais je ne vois pas d'autre solution.

— Vestri !

Elle me rejoint et je lui désigne la bouche d'aération.

— Vous sentez-vous capable de ramper à l'intérieur ?

— Avons-nous le choix ?

Ce n'est pas la détermination qui lui manque. Seulement, elle est déjà pas mal éprouvée. Tiendra-t-elle le coup ? Monter seul, alors ? Tenter de quitter la baraque de Meknar pour chercher du secours ?

Je n'aurais jamais le temps de réunir suffisamment d'hommes pour attaquer les Dangaristes. Cette fois, je ne retrouverais pas Vestri vivante.

— On tente le coup, je fais... Je monte le premier ; vous me suivez. Si ça ne va pas, vous vous accrocherez à moi et je vous tirerai.

Un dernier coup d'œil à l'ascenseur. Personne ne vient... Je n'aurais qu'à ajuster l'un après l'autre les téméraires qui s'y risqueraient.

Parfait... Devant la porte du débarras, je pousse un vieux bahut. Nous ne risquons pas d'être surpris sur nos arrières pendant notre ascension.

Je fais sauter les vis de la grille avec des tirs de rayonnant, puis monte sur une caisse, mon briquet en main. Aucun appui pour nous hisser. Il faudra gagner centimètre par centimètre en nous maintenant par la seule compression de notre corps contre les parois du goulet. Si la progression est trop pénible, nous nous arrêterons à l'étage supérieur, mais il serait préférable de sortir le plus haut possible.

* *

*

Vestri s'est accrochée à ma jambe. Elle a tenu une sacrée distance avant de s'y résoudre. Elle doit être à bout et avec sa charge, je n'avance plus aussi vite. Notre progression devient même d'une tragique lenteur.

Nous avons dépassé le premier niveau et j'aperçois enfin la grille du second. Encore un mètre... Le souffle d'air est épouvantable ; j'ai hâte d'en finir avec ce calvaire. Je suis en nage et mes mains sont douloureuses.

Un dernier effort et je me trouve à la hauteur de la grille. Je l'enfonce d'un violent coup de coude, et passe ma tête, puis mon tronc... Vestri comprend qu'elle doit me lâcher. Je prends appui sur le bord de l'ouverture et bascule en avant. Je n'arrive pas à me retenir, mais ma chute est freinée. Je me reçois sur les pieds, chancelle un peu... Tout de suite, je lance la flamme de mon briquet... Une

chambre. Personne, heureusement. Elle doit servir de dortoir aux hommes de main de Meknar, vu les quatre lits, superposés deux à deux.

J'attire une chaise le long du mur et aide Vestri à sortir de la bouche d'aération. Elle n'en peut plus. Elle est à deux doigts du malaise et dès qu'elle pose pied dans la chambre, je dois la soutenir. Besoin d'une pause. Nous nous asseyons sur le lit et je passe mon bras autour de ses épaules. Sa tête vient tout naturellement se reposer sur ma poitrine. Elle pleure ! Les nerfs...

— Vous avez magnifiquement tenu le coup. Pour une femme, vous êtes un phénomène.

J'ai parlé au souffle, le visage tout près du sien et je ne peux me retenir d'accrocher ses lèvres. Elle se contracte aussitôt, puis s'abandonne. Rien de meilleur pour se détendre... Un baiser fougueux, mais relativement sage. Même en cet instant, Vestri n'oublie pas le larron qui la tient dans ses bras et elle se veut uniquement reconnaissante.

Mieux que rien, mais je me sens frustré. Je risque ma peau pour la sauver et elle me récompense comme un bon employé. Quand je pense que je me souciais de son sort au point de faire tiquer le Kobek. Cette fille n'a aucune sensibilité. Une Walkyrie axée sur sa recherche des Thars. Pour le reste, autant prendre son pied avec un livre de messe.

Ces considérations écourtent sensiblement nos effusions et je demande, un peu sèchement :

— Vous pourrez vous tenir debout ?

— Oui.

Presque, du moins... Elle s'appuie sur mon bras jusqu'à la porte. Derrière, un couloir sombre, puis un escalier nous mène jusqu'à l'étage supérieur où des cris nous parviennent. Des cris et les sifflements caractéristiques des tirs rayonnants. Bon Dieu, ça chauffe de ce côté-là. On s'étripe à mort-que-veux-tu et nous avons loupé le préambule.

Le Kobek a-t-il alerté la Garde Spatiale ? Il ne devait pas bouger avant l'aube... Pour avoir une certitude, il faudrait montrer le bout de son nez et ça ne me dit rien d'avancer vers le champ de bataille. D'après le brouhaha, ils mettent le paquet. Autant rester dans l'expectative, le temps que ça se calme !

Nous sommes parvenus au rez-de-chaussée de la baraque... Un premier cadavre est affalé en travers des marches de l'escalier. Un homme de Rel Meknar... Un second macchab' est rectifié devant une fenêtre. Un assaillant, si j'en juge par sa position. Il ne s'agit pas de la Garde Spatiale, alors !

Le coin où nous sommes est relativement tranquille. On se bat surtout à l'autre extrémité du bâtiment. Du coup, je n'hésite pas.

— On s'tire, ma grande... Embraye toute l'énergie qui te reste.

Peut-être notre dernière ligne droite ; on s'en sort ou adieu Berthe !

Sans attendre son avis, je m'élance en l'entraînant... Traversée de couloir, coup d'œil par la fenêtre sur la pelouse... Deux airo-jets se sont posés. Des véhicules privés, surveillés par des loustics prudemment planqués derrière leurs sièges de conducteurs, prêts à filer au moindre « repli stratégique ».

Nous sommes en plein carnaval... et je me demande quel est l'enjeu. Si l'histoire nous concerne où s'il s'agit d'une embrouille sans rapport avec Vestri.

Des pas dans le couloir... Je me retourne à temps pour tirer un gus. Il n'arrivait pas pour nous flinguer, mais fuyait devant deux méchants qui stoppent net leur course effrénée. Sans faire les présentations, je les canarde pour permettre à Vestri de passer dehors. Je la suis tout de suite.

— Par ici !

... Ou par-là, ce serait du pareil au même ! Une nuit sans lune ; un bien et un mal. On échappe momentanément aux flingueurs éventuels, mais pour nous diriger, bernique ! Au premier buisson qui nous griffe la figure, nous nous aplatissons au sol.

Nous ne sommes pas poursuivis. Tout le monde est trop préoccupé de s'entre-tuer. Si au moins, nous connaissions les assaillants de Rel Meknar. Dans l'incertitude, mieux vaut jouer les solitaires. Devant les airo-jets, une dizaine de chiens ou d'onyx – je ne peux pas me faire une idée exacte – ont été abattus et plus loin, je distingue un cadavre humain, sur le perron d'entrée.

— Ça va toujours ? je demande.

Pas de réponse ! La frangine vient de filer dans les pommes. Les émotions commençaient à lui peser ! Elle lâche la bride. Time ! Sans me formaliser, je l'empoigne, la pose sur mon épaule et fonce droit devant moi, tournant le dos aux bâtiments. Je finis forcément par rencontrer le mur d'enceinte. Il me reste à le suivre pour tomber sur le portail. Personne. Une bonne chose ; le combat vient de se terminer et les airo-jets reprennent l'air.

Je ne m'attarde pas pour connaître le résultat du match. En tout cas, il s'est joué au bon moment ! J'enclenche la poignée électronique et passe dans la rue, non sans m'assurer auparavant que la voie est libre.

Mon terro-jet est toujours où je l'ai garé. Une fois au volant, je respire. Vestri trouve ce moment opportun pour refaire surface. Un peu pâlotte, le regard vague, les mains tremblotantes, elle déglutit :

— Où... où sommes-nous ?

— Partis de ce bordel... Le principal, non ?

Je démarre, manoeuvre et file vers l'endroit où j'ai déposé le Kobek, avant de venir chez le Dangariste. Un angle de rue plongé dans

l'obscurité par la déficience de l'éclairage public. Je ralentis et comme mon copain ne se manifeste pas, je descends.

Parti ! Un coup de briquet et j'aperçois une bague, par terre. Celle du Kobek. Je lui ai offert ce brillant pour un anniversaire. Compris, vieux ! On t'a ramassé...

Reste à savoir qui !

* *

*

Le colonel Stevenson et le capitaine Karlton se retrouvèrent assez tard dans la nuit au bar de l'hôtel Alphastir, dans le port spatial de Cir. Ils avaient tous les deux pris quelques heures de repos, le capitaine dans le Rihan qui l'amenait de Salto. Aussitôt débarqué, il s'était rendu auprès de son supérieur.

— *Que vous a appris Ramon Galh ? interrogea ce dernier.*

— *Vestri Zuhpan a engagé un homme de main : Kree Lien. Je me suis renseigné à son sujet ; un aventurier qui devait quitter la planète au plus tôt, après avoir assommé deux policiers venus l'appréhender pour une bagarre publique.*

— *Comment l'a-t-elle connu ?*

— *Par Ramon Galh... J'ai fait placer le Mercurien sous la surveillance de la Sûreté Urbaine, mais je ne pense pas que cela nous apporte grande chose... Vous êtes toujours persuadé que Vestri Zuhpan voulait se rendre sur Cirée ?*

— *Tôt ou tard, c'est sa destination. Elle est peut-être même déjà ici.*

— *Au spatiodrome, j'ai demandé la liste des vaisseaux spatiaux qui se sont posés depuis vingt-quatre heures. Le Shannar n'y est pas mentionné.*

Stevenson secoua négativement la tête.

— *Si Vestri veut se faire passer pour une commerçante, elle n'abordera pas Cirée à bord du Rihan militaire.*

— *Elle aurait deux vaisseaux à sa disposition ?*

— *Possible... Ne l'oubliez pas, capitaine, son père lui a laissé une fortune appréciable. Le Shannar leur appartenait déjà. Je lui ai moi-même facilité son achat, puis son réarmement...*

— *À quoi lui serviraient deux vaisseaux ?*

— *À nous tromper... Elle cherche par tous les moyens à se débarrasser de ses poursuivants : les Dangaristes et moi-même.*

Le capitaine Karlton eut une moue. Elle n'échappa pas à son supérieur qui reconnut :

— *Je m'acharne après elle avec trop d'obstination ; c'est votre avis, capitaine ? Vous me soupçonnez de croire à la légende des Thars...*

Il se pencha vers lui.

— *Et si cela était ?*

CHAPITRE VIU

SITÔT LIBRE, SITÔT

J'hésite entre gagner l'astronef de Vestri au spatiodrome ou filer chez le Kobek. D'un côté, nous aurons affaire aux sbires de Rel Meknar, de l'autre, vraisemblablement aux kidnappeurs de mon ami. Ça me décide, car je compte bien le retrouver, coûte que coûte, et sans négoter sur la casse éventuelle.

Mon terro-jet file, carrosserie à terre, jusqu'à la station la plus proche de l'hôtel. Vestri a de nouveau lâché la rampe. Je ne tente même pas de la réanimer et me charge de la porter deux rues de suite.

Neuneuil est toujours derrière le comptoir. Son œil de cyclope est un peu plus vitreux qu'à mon départ, mais l'accoutumance est devenu une telle vertu chez lui, qu'il s'extrait, dès mon entrée, de son poste d'observation, pour m'ouvrir une porte marquée *Privé*. Le bureau du Kobek ! Vaste table de travail encombrée de paperasses, visiophone vétuste... Je n'en vois pas plus avant de déposer Vestri sur le canapé.

— Donne-moi un remontant !

Neuneuil a déjà une boutanche à la main. Pas n'importe quoi ! Une vieille fine champagne Gaston de Lagrange de Terre. Une fortune de nos jours. Je secoue Vestri pour lui faire ouvrir la bouche et l'oblige à absorber une longue gorgée. Pendant qu'elle s'étrangle et reprend conscience, je sirote à mon tour le divin breuvage, puis tends la bouteille à Qui-la-mérite !

— Nous sommes chez mon ami le Kobek, Vestri. Seulement, il a disparu... Je doute qu'on soit longtemps tranquille. Neuneuil, surveille l'entrée de l'hôtel et préviens-nous si des malfaisants rappliquent.

— Dans c'cas, marmonne-t-il, je sonnerai.

— O.K. !... Et laisse la bouteille ici !

Dès qu'il a disparu, je file jusqu'au bureau de Kobek et farfouille dans les tiroirs à la recherche d'une pharmacie. Entre divers tubes, je ramène une crème cicatrisante et enjoins à Vestri :

— Dessapez-vous !

Pige pas !... Ou trop bien ! Comme la réaction est longue à venir, je répète plus explicitement :

— Déshabillez-vous... Vous avez besoin de soins.

— Je... je me sens bien.

De la pudeur, avec ça, madame ! Déjà suffisant de l'avoir matée à loilpé dans les sous-sols du Dangariste, elle ne désire nullement m'exhiber à nouveau ses miches...

— Ne m'emmerdez pas et laissez-vous soigner. Si vous refusez, vous garderez à vie vos cicatrices. Dites-vous bien que des frangines, j'en ai vu et des qui n'avaient pas avalé un manche de parapluie.

Outragée peut-être, mais vaincue par mon argument sur ses cicatrices, elle fait glisser sa combinaison. Vraiment bousculée comme une championne ! J'essaye de ne pas trop montrer mon admiration et commence à badigeonner les blessures de son dos, puis à masser... délicatement !

— Ils vous ont salement arrangée !

— J'ai dû leur parler de vous.

— Valait mieux, sinon, ils vous auraient écharpée.

— Par contre, je ne leur ai pas signalé que nous devons nous retrouver chez le Kobek.

— Félicitations !... Que leur avez-vous dit encore ?

— Rel Meknar m'a interrogé sur les Thars... Il voulait savoir ce que j'avais appris les concernant. Je me suis cantonnée dans des généralités. Je comprends mieux, désormais, comment les Dangaristes connaissent les recherches de mon père. Lorsque nous sommes venus sur Cirée, nous avons dîné chez Rel Meknar et à son retour du sanctuaire thar, mon père et moi nous nous sommes réfugiés chez lui, juste avant d'embarquer pour la Terre. Il a dû se douter que nous étions près d'aboutir. Je me rappelle comment nous sommes partis. Assez précipitamment.

— Il devait faire surveiller le spatiodrome et dès que vous avez été repérée, ils vous ont enlevée.

— J'ai été endormie avec du chloroforme, sinon...

— Sinon ?

Un temps d'hésitation, puis :

— Rien.

— Retournez-vous !

Elle s'exécute, le visage empourpré. De face, elle se sent encore plus gênée, mais constate :

— La pommade me soulage.

— Heureux que vous le reconnaissiez. Si nous devons continuer notre... association, et au train où se précipitent les événements, vous pourriez peut-être cesser de m'agresser.

— Je ne vous agresse pas.

— Vous me faites sentir que je suis un voyou ; c'est vrai, notez...

— Vous m'avez sauvé la vie ! Je ne me comporte pas très bien à votre égard, je le reconnais, mais depuis la mort de mon père, je me méfie de tout le monde. Les gens sont rendus fous par la légende des

Thars.

— Moi, si je suis dingue, c'est de vous avoir suivi.

— Vous ne croyez pas...

— À la civilisation de Tharbul ? Ce sanctuaire découvert par votre père existe sûrement ; ça m'intéresse de jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— Par convoitise ?

— Ne suis-je pas un voyou ?

— Lorsque vous me caressez à côté de mes blessures, sûrement !

Son ton n'est pas agressif ; bien la première fois... et son sourire est ironique. Évidemment, depuis un moment, j'ai recouvert toutes les plaies et m'attarde sur son buste avec une attention quelque peu... câline ! Elle n'a pas poussé de cris indignés. Elle m'a même laissé officier assez longtemps avant de me le faire remarquer.

— Très bien, dis-je... Vous rentrez un peu votre morgue, j'aime autant.

Je m'apprête à m'éloigner lorsque, vivement, elle m'attire à elle. Cette fois, notre baiser n'est pas saboté. J'en suis soufflé...

Il ne faut pas moins d'un triple coup de sonnette lancé par Neuneuil pour nous séparer. Le regard de Vestri n'est pas du chiqué non plus et, sans le danger immédiat, je ne sais pas si je pourrais m'arracher à ses bras.

Je l'aide à remettre sa combinaison, puis vais prendre un rayonnant dans le bureau de Kobek.

— Je ne te demande pas si tu sais t'en servir ?

— Ne mésestimes pas toujours les faibles femmes !

La porte du hall ! Un homme se tient devant le comptoir. Tout de suite, Neuneuil me lance :

— Pour toi, Kree.

L'homme est grand, maigre, habillé en noir, une canne à la main... Pas à me tromper, il s'agit du gus qui me surveillait dans la rue, lorsque j'entrais au restau de l'Alkorien. Un visage rude, au hâle brun. Age indéfini.

Dans mon dos, Vestri me souffle :

— Un Harian !

Il s'avance lentement jusqu'à nous.

— Ton ami est notre prisonnier, étranger... Il est en vie et nous ne l'avons pas malmené.

— Que voulez-vous ?

— Cette femme !

Vestri, dont le bras me frôle, se raidit imperceptiblement. Pas rassurée ! L'Harian a l'air menaçant et on le sent inébranlable dans ses convictions. Un fanatique, sûrement...

— Qui a attaqué la résidence de Rel Meknar ? Vous ?

— Sans succès ! Nous savions que Vestri Zuhpan était sa prisonnière. Quant à votre ami et à vous, nous vous avons pris en filature.

Je dois être dans leur collimateur depuis mon départ du spatiodrome où l'on m'a vu descendre du même astronef que Vestri. On peut dire que son retour sur Cirée était bougrement attendu !

— Qu'allez-vous faire de cette femme ?

— Le Bhaal nous a ordonné de la lui ramener.

Vestri m'explique aussitôt :

— Le Bhaal est le roi de toutes les tribus hariantes de Cirée. Même ceux qui vivent à Cir et dans les autres villes cosmopolites lui vouent une obéissance absolue.

— Où le rencontre-t-on ?

— Dans les forêts du continent Sud.

Je fais semblant de réfléchir un instant, puis déclare :

— Je ne vous livrerai pas cette femme, mais si vous libérez le Kobek, nous vous suivrons tous les deux jusque devant le Bhaal. Il s'agit sûrement d'un malentendu.

— Pas en ce qui la concerne, grogne l'Harian en désignant d'une moue méprisante ma compagne... Je ne peux pas accepter une telle proposition avant d'en avoir parlé à l'Hiffar. Je vous ferai connaître sa réponse.

Sans plus, il tourne les talons. Des clients arrivent au même moment et nous laissons Neuneuil s'en occuper. Nous réintégrons le bureau de Kobek où j'interroge :

— Qui est l'Hiffar ?

— La société hariane est hiérarchisée. Les Hiffars sont, en quelque sorte, des prêtres, mais dans un sens beaucoup moins religieux que nous l'entendons. Ce sont des *responsables* plus exactement.

C'est étrange, nous retrouvons la même organisation dans la civilisation de Tharbul. Seule la langue a évolué... La racine hi des Harians correspond au ka des Thars. Dans les hiéroglyphes découverts par mon père, il est souvent question des Kaffars ou Kassars.

— Et alors ?

— Alors rien, sans plus de données, il est impossible de tirer de conclusion. Il s'agit peut-être d'une coïncidence.

Je déniche deux verres sur une étagère et les remplis de cognac.

— Tu es sérieux en parlant de rencontrer le Bhaal ? s'inquiète Vestri. Il nous fera exécuter, c'est une certitude. Mon père et moi avons violé leur sanctuaire. Un lieu sacré pour ces sauvages !

— Il fallait gagner du temps. Nous avons besoin de réfléchir.

— Savoir si tu me livreras ou non ?

— Ne dis pas de bêtises. Les Harians oublient une chose, le Kobek a des amis à Cir. Je peux rameuter un sacré nombre de gars pour le

secourir.

— Tu ne sais même pas où on le retient prisonnier. D'autre part, sachant qu'il suffit de me livrer pour le libérer, combien accepteront de courir des risques en s'attaquant aux Harians ?

Elle a raison ! Je jure intérieurement. Un beau gâchis, tout cela. Un instant, je songe à lui parler de ce Stevenson, l'ami de son père. En lui demandant son aide – et à travers lui, à la Garde Spatiale – nous ne pourrions pas cacher l'existence de ce fameux sanctuaire. Vestri acceptera-t-elle ce sacrifice pour sauver mon ami ?

* *

*

L'Harian – nommé Akhoara – rejoignit ses compagnons à l'angle de la rue ; sept hommes, vêtus de longues capes noires. Leur chef, l'Hiffar Nekthano, se tenait en arrière. Akhoara s'approcha pour lui signifier :

— Ils sont là, dans un bureau dont la porte est marquée Privé. Un vieil homme est à la réception. Il faut le maîtriser en premier pour l'empêcher de les prévenir.

— Tu as ce qu'il faut pour cela. Val !

Akhoara prit pour la seconde fois la direction de l'hôtel. Ses compagnons le suivirent, à quelques pas, et lorsqu'il poussa les portes battantes, Neuneuil n'eut pas le temps d'esquisser le moindre geste. Une fléchette à main, imbibée d'un puissant soporifique se planta dans son épaule et il perdit conscience aussitôt.

L'Harian fit un signe et le commando – Nekthano en tête, cette fois – entra. L'Hiffar fit tourner la poignée de la porte, puis s'effaça pour laisser ses hommes neutraliser leurs ennemis.

De nouvelles fléchettes fendirent l'air. Vestri et Kree, avant de s'affaïsser côte à côte, réalisèrent qu'Akhoara était venu dans le seul but de repérer les lieux.

Un Harian brandit un rayonnant qu'il pointa sur la tête de l'aventurier... L'Hiffar stoppa son geste.

— Inutile l... Maintenant, la femme est à nous. La mort du Kobek nous attirerait trop d'hostilité de la part de ses nombreux amis... À fortiori, celle de son ami également.

Une lueur de haine traversa le regard de l'Harian.

— Ils ont fait alliance avec la femme. Ce sont ses complices.

— Elle paiera pour eux. Le Bhaal m'approuvera. Obéis !

Deux indigènes empoignèrent le corps de Vestri et la portèrent jusqu'à la rue où un terro-jet de transport venait de s'arrêter. Le Kobek en descendit, sous la surveillance armée d'un Harian... Nekthano s'immobilisa un instant devant lui.

— *Ton ami est vivant... N'essayez jamais de retrouver cette femme. Nous ne vous épargnerons pas une seconde fois.*

Les sept hommes et leur prisonnière s'engouffrèrent dans le véhicule qui s'éloigna.

Le Kobek pénétra dans son hôtel, ne vit pas Neuneuil tombé derrière son comptoir. Il se précipita dans son bureau, releva Kree Lien et l'allongea sur le canapé.

Il retira la fléchette à main du corps de son ami et s'apprêta à appeler un médecin, lorsque deux hommes en uniforme de la Garde Spatiale entrèrent dans l'hôtel. Ils aperçurent le corps inanimé de l'aventurier avant que le Kobek referme la porte.

Le plus âgé jura... Puis interrogea le Kobek :

— *Où est Vestri Zuhpan ?*

L'hôtelier hésita, comprit qu'il ne lui servirait à rien de biaiser...

— *Et puis, merde f... Allez demander aux Harians.*

CHAPITRE IX

VOS DÉSIRES SONT DES ORDRES, MON COLONEL

— Il revient à lui.

Péniblement... À peine les yeux ouverts, la pièce se met à tourner autour de moi et j'ai une soudaine envie de gerber. Sale moment ! Il me faut plusieurs secondes avant de pouvoir me redresser. Un homme voûté me soutient, puis m'oblige à faire quelques pas.

— Cela va aller mieux... Buvez !

Du vitalisant ! Je préfère de loin le goût du cognac centauren, mais la potion me remet d'aplomb. Dès que je me tiens debout seul, je relève la tête. Le Kobek est là, en compagnie d'un... militaire ! Un colonel d'une cinquantaine d'années, le cheveu poivre et sel et l'expression énergique. Tous les deux sont adossés au mur de la chambre. Pendant que mon toubib range ses affaires, le Kobek explique :

— Sans l'intervention du docteur, tu n'émergeais pas avant demain. La fléchette à main a été trempée dans du rictium. Tu es dans les vapes depuis plus de trois plombes.

Le rictium est un narcotique à l'effet foudroyant, tiré d'une plante... Les Hariens ! Tout me revient aussitôt, et je m'écrie :

— Vestri ?

Le colonel intervient :

— Elle est aux mains des Hariens et en route pour le continent Sud, je suppose.

Le toubib s'apprête à sortir. Le Kobek le règle et le reconduit. J'interroge :

— Vous êtes Stevenson ?

— Vestri vous a donc parlé de moi !

— Je lui ai raconté l'enlèvement de la fille par Rel Meknar puis par les Hariens, m'indique le Kobek.

Pris au dépourvu, je ne sais quelle attitude adopter. Où sommes-nous, d'abord ? Un coup d'œil par la fenêtre. Je vois briller l'enseigne du restaurateur de l'Alkorien. Nous n'avons donc pas quitté l'hôtel du Kobek et on ne m'a pas enlevé mon arme.

Stevenson devine mes pensées et m'indique :

— Je ne suis pas là en mission officielle, mais à titre personnel. Sur Cirée, vous n'avez rien fait de répréhensible. Mes pouvoirs sont suffisants pour vous faire arrêter, mais ce serait sans intérêt. D'autant que Vestri est en danger de mort et j'ai besoin de votre aide pour la sauver.

— Elle va être livrée au Bhaal !

Il hoche la tête, l'air sombre.

— Qui la sacrifiera au cours d'un rite religieux pour avoir profané un lieu sacré.

— Son père, pas elle !

— Si elle ne l'a pas accompagné, elle l'attendait à Cir et revenait avec vous pour se rendre à ce sanctuaire. Si je faisais intervenir la Garde, je la condamnerais. Seul un commando de quelques hommes décidés, parviendra à la libérer vivante. Il aura pour lui la supériorité des armes ; les Harians ne disposent que d'arcs et de sagaies.

— Vous comptez sur moi ?

— Je ne sais pas ce qui vous attachait à Vestri, l'amour ou la convoitise née de ses affabulations sur les Thars. Quant à moi, je suis un ami de son père et son parrain ; j'ai tenté de la dissuader de revenir sur Cirée, mais n'ai pas réussi. Elle a tout mis en œuvre pour me faire perdre sa trace, pendant qu'elle se mettait à dos les Dangaristes. J'ignore comment elle vous a convaincu de la suivre, mais si vous refusez de la secourir, vous la condamnez, c'est certain. Le Bhaal est un fanatique. Il a promis à son peuple de punir les profanateurs et ne renoncera jamais, même au risque de dures représailles. De plus, comment justifierais-je une intervention officielle ? Je peux faire pression sur le gouverneur de Cir, mais ce dernier rédigera un rapport et on me reprochera d'avoir usé de mes pouvoirs à des fins personnelles.

Le colonel marque une pause, durant laquelle il tire de sa poche une boîte de cigares qu'il nous présente, au Kobek et à moi. Mon ami se sert, mais je préfère mes cigarettes. Stevenson lance la flamme de son briquet en reprenant :

— Sur Salto, vous êtes actuellement recherché pour agression envers deux policiers. Si vous parvenez à sauver ma filleule, j'arrangerai cette histoire... et celles qui vous sont reprochées dans tout l'Empire.

Je souffle un long jet de fumée en remarquant :

— Et si je refusais, vous m'attireriez de nombreux ennuis, n'est-ce pas ?

D'une voix sèche, il martèle ses mots :

— Pas de marchandage, Lien... Vous laisseriez assassiner Vestri ? Savez-vous en quoi consiste ce sacrifice ? Elle sera dépecée vivante et son corps donné en pâture aux niakés, des vautours qui pullulent dans

les forêts du continent Sud.

— Vous êtes bien renseigné !

— Par le propre père de Vestri. Il a assisté à une cérémonie hariane, la veille de pénétrer dans ce sanctuaire que les sauvages appellent la Maison des Dieux.

— Vous ne croyez pas qu'il s'agisse d'un sanctuaire thar ?

Stevenson a une moue sceptique.

— Elg en était persuadé ; il a passé les dix dernières années de sa vie à chercher des traces de la civilisation de Tharbul.

— Il en aurait perdu la raison ?

Le colonel se contente de répondre :

— C'était mon ami !

... Mais il n'en pense pas moins ! Bien sûr, Vestri ne m'a pas convaincu non plus. Intéressé, tout au plus et je l'ai suivie par curiosité. Ensuite, les événements se sont précipités ; je n'ai jamais eu le temps de faire le point.

Maintenant, Stevenson ne me laisse guère le choix. Si je ne sauve pas Vestri, il lancera à mes trousses la Sûreté Urbaine. Avec ma conscience aussi tranquille qu'un volcan en activité, je n'ai pas l'ombre d'une chance de m'en tirer.

Et avec moi, je compromets le Kobek. Jusqu'à présent, il nous a écoutés et comme je lui porte un regard interrogateur, il murmure :

— Pour ma part, je suis en compte avec ces sauvages.

Est-ce que j'ai le choix ? Vestri est en danger, je n'ai pas su la protéger ; je me vois mal, dans ce cas, me dégonfler et la laisser charcuter...

Le colonel ne doute pas un instant de ma décision. Ce qui me chiffonne, c'est l'impression d'être contraint. J'ai horreur qu'on me force la main.

Énervé, je questionne :

— Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

— À Shubaï, mon second a interrogé Ramon Galh, le Mercurien qui vous a présenté à Vestri. Il n'a fait aucune difficulté pour donner votre nom et je savais que vous viendriez forcément sur Cirée, surtout si ma filleule faisait l'acquisition d'un lot de vêtements.

— Cela aura été inutile.

— Elle a négligé ses adversaires. Les Dangaristes sont organisés et comptent des milliers de partisans dans tout l'Empire. Vestri n'avait aucune chance de passer inaperçue.

— Cela n'explique pas comment vous êtes parvenu jusqu'à moi.

— Je suis passé au poste général de la Sûreté Urbaine de Cir. Vous êtes fiché pour avoir témoigné en faveur de votre ami le Kobek, il y a cinq ans.

Une histoire de meurtre ! Sans mon intervention, le Kobek

plongeait pour dix berges au moins. Ses ennemis m'avaient menacé des pires représailles. Elles ont eu lieu sous forme d'un règlement de comptes en mort majeur et en solde à la morgue. Tout un racket de prostitution nettoyé en une nuit au vu et au su de la police qui a laissé faire. Nous n'avons même pas été inquiétés après.

Un moment, nous nous observons, Stevenson et moi. Nous nous jugeons, l'œil critique. Visiblement, le colonel se fait du mouron pour Vestri. Il n'est pas le seul ! Il n'avait pas besoin de me demander de la sauver, mais ma réputation ne plaide pas en ma faveur. Ni la mienne, ni celle du Kobek. Il s'est cru obligé d'intervenir, avec ses menaces sous-entendues.

— Bien joli, un commando, mais nous devons agir par surprise et nous serons en plein territoire ennemi.

— Un prospecteur vous accompagnera. Un ancien éclaireur des commandos d'exploration. Il a démissionné pour rester sur Cirée et connaît parfaitement le continent Sud.

— S'il refuse de nous accompagner ?

— Pas si on le paye largement, j'en fais mon affaire. Il vous conduira jusqu'au village du Bhaal en évitant d'être repérés par les guetteurs harians.

— Sur leur territoire, cela me paraît impossible.

— Faites confiance à Lorna Green.

— Vous semblez parfaitement le connaître.

— En effet... J'ai fait partie des commandos d'exploration pendant un temps. Lorna Green est un être exceptionnel dans son job. Un métis de Terrien et de Morlon.

— Je croyais les deux races incapables de se reproduire ensemble ?

— Expérience scientifique ! Le Gouvernement Impérial les a interdites par la suite. Un échec, de toute façon, car les quelques êtres hybrides qui ont survécu sont stériles. Par contre, leur endurance est décuplée et leurs sens auditif et visuel meilleurs. Lorna Green a un aspect humain ; il n'a pas hérité des pinces coupantes servant de membres aux Morlons.

J'ai du mal à retenir une grimace.

— Ce mélange racial est ignoble.

— Tout ce qui va à l'encontre de la nature l'est, Lien... Les savants responsables de cette expérience ont été déportés sur Sirius où l'on contrôle leurs travaux.

Je termine ma cigarette et demande :

— Quand le rencontrerons-nous ?

— Mon second, le capitaine Karlton, est en train de le contacter. Il vous accompagnera.

— À quatre, nous serons un peu légers pour nous attaquer à tout

un peuple, même primitif.

— Officiellement, il m'est impossible de vous fournir de l'aide. Le capitaine Karlton sera là à titre personnel, pendant un congé exceptionnel que je lui accorderai. Votre ami, le Kobek, devrait connaître quelques aventuriers prêts à risquer le coup.

— S'ils sont bien payés..., avertit ce dernier.

Stevenson hoche la tête.

— Promettez-leur deux mille talents d'or à chacun. La moitié avant le départ.

— Vous êtes généreux, je remarque.

L'œil du colonel se met à briller.

— Avec quelques années de moins, je serais venu, malgré mes fonctions.

— C'est-à-dire la lutte contre les partisans dangaristes ? Vous saviez que Rel Meknar était un conjuré ?

— Mes services le soupçonnaient... Dans une heure, comme le prévoit la loi, la Sûreté Urbaine ira l'arrêter, mais je doute qu'elle le trouve au gîte.

— Si les Dangaristes attachent autant d'importance à la civilisation de Tharbul et aux recherches des Zuhpan père et fille, ils ne laisseront pas tomber.

— J'y compte bien.

— Vous espérez opérer un coup de filet en vous servant de Vestri comme appât ?

— Avant de me juger, n'oubliez pas qu'elle s'est elle-même mise en danger. Si elle m'avait fait confiance, rien de cela ne serait arrivé.

— Et les travaux de son père atterrissaient entre les mains de ceux qui l'avaient raillé dans ses recherches !

— La version de Vestri ! Elle n'a pas tort, mais son entreprise personnelle est insensée.

Il consulte sa montre.

— Je vous appellerai en fin de matinée. À ce moment-là, pensez-vous avoir recruté suffisamment d'hommes ?

Il s'adresse au Kobek qui répond :

— Sûrement.

— Parfait. Je saurai à ce moment-là si Rel Meknar a été arrêté.

Un bref hochement de tête, puis il sort. Aussitôt, le Kobek grogne :

— Tu veux mon avis, Kree ? Ce gars nous f'ra pas d'cadeaux.

— Je le crois régulier.

— Il le sera... Tant qu'il ne sera pas trop question de Tharbul. Sinon, tu peux m'croire, il prétextera la raison d'État.

— Et alors ?

— Alors, rien, faudra faire gaffe.

Je m'approche pour lui déclarer :

— Rien ne t'oblige à faire partie de cette expédition.

Il me lance un regard furibard.

— Tu m'verrais rester ici, alors que ces sauvages de mes deux m'ont kidnappé, puis j'té comme un malpropre d'avant chez moi ? J'vais leur enseigner les manières, à ces pignoufs... À moins qu'tu insinuasses que l'Kobek s'rait trop croulant pour vous suivre ?

— Bah ! Le troisième âge a parfois son utilité !

* *

*

Le Kobek a roupillé une partie de la matinée. Moi, il n'en a pas été question. J'ai tourné en rond dans l'hôtel... Quel imbécile de m'être laissé entraîner dans une telle aventure. Oh, ce n'est pas le danger qui m'effraie, mais l'angoisse que je ressens en pensant à Vestri et à ce qui l'attend si nous n'intervenons pas.

Jamais, je ne me suis autant inquiété pour une frangine. Rien à voir avec un coup de foudre. Je me vois mal m'amouracher de cette bêcheuse, mais elle a du cran et j'apprécie.

Du cran et de la volonté... Un ciboulot quelque peu fêlé, également.

Stevenson nous a appelés après le déjeuner. Il nous attend au bar du spatiodrome avec Lorna Green et Karlton.

Dès que nous entrons, nous apercevons les deux militaires et le prospecteur. Ce dernier a une sacré dégaine ! Au premier abord, on le croit sorti d'un pressing où il n'a pas eu le temps de se dessaper... Puis, lorsqu'on le respire de plus près, on a la certitude qu'il n'a jamais mis les pieds dans un lieu pareil. Il écluse une bière de Djarka dont la mousse lui forme un collier de barbe blanche autour du mufle. Une tête de moins que le colonel Stevenson, un visage labouré de rides... Il porte une combinaison de cuir, renforcée aux genoux et aux coudes par des protections. Elle a été recousue à maints endroits et, de-ci, de-là, des tâches suspectes la maculent.

Le capitaine Karlton est plus sympathique d'allure. Le visage joufflu, au front barré momentanément par une ride soucieuse. Il porte un uniforme, mais tient à la main un pantalon de toile et un blouson couleur fauve. Rayonnant à la ceinture, comme Lorna Green.

Nous nous serrons la pogne et Stevenson s'inquiète :

— Vous n'avez pu engager personne ?

— Si, articule le Kobek... Quatre hommes dont je réponds.

— Où sont-ils ?

— Voici les deux premiers !

Les jumeaux de Sirius ; on les appelle toujours ainsi. L'aîné et le cadet ; je les connais de vue... et de réputation ! Cinglés, facilement irritables, buveurs invétérés et fidèles en amitié, dixit le Kobek. Ils ont été en affaires ensemble et se doivent de fières chandelles. Moyennement grands, squelettiques, des visages émaciés, ce sont les caricatures criantes de leur race, avec des oreilles pointues et une démarche traînante. Nous les avons rencontrés dans une taverne du port spatial, en train de taper le carton avec des cavestrons qu'ils plumaient.

Joueur, Erick le Mat' qui les suit, l'est de profession. Un pote à mézigue, lui... Aux hasards de nos rencontres éventuelles, nous nous associons immanquablement autour d'un tapis vert. Il nous arrive rarement de perdre. D'ailleurs, nos partenaires pigent vite que nous préférons gagner...

Le quatrième répond au doux nom d'Angy... Angy, le Folio ! Un ancien soldat de l'insurrection alkorienne, que le mauvais sort et le déséquilibre des forces en présence jeta un jour dans les geôles de l'Empire. On le traita avec de tels égards qu'il garda de ses vacances à l'ombre quelques cases vides et un prurit coléreux face à tout uniforme.

C'est dire si ceux du colonel et de son second le font blanchir, jaunir, verdier... Nous l'avons prévenu, bien sûr, mais on contrôle toujours mal ses obsessions, c'est bien connu.

— Du beau monde, ricane le Kobek... J'connais bien un cinquième, mais ces enfoirés d'la Sûreté Urbaine l'ont enchristé, hier.

— Pour quel motif ? interroge Stevenson.

— Une visite inopportune à la Banque Impériale Terrienne. Pas même une victime, mon colonel. Vous parlez d'une injustice !

Reprenant son souffle, le Kobek signifie :

— Ça nous prive d'un élément de valeur. Ennuyeux, ça, très ennuyeux.

— Son nom ?

— Hannibal de Peyrac-Saint-Anthesme. Un pur descendant terrien de la noblesse française. Enfin, il le dit. On le connaît mieux sous le blaze d'Hannibal le Français... Prison centrale de Cir, dix-septième étage, cellule 2021.

— Je m'en occupe, soupire Stevenson, visiblement contrarié de faire libérer une crapule comme le Français.

Pendant que notre sympathique association sportivement truandaire assiège le bar, j'attire Stevenson à l'écart pour l'interroger :

— Et Rel Meknar ?

— Il a filé, bien entendu. La Sûreté Urbaine a découvert une dizaine de cadavres dans sa maison, dont un Hybride d'Alkor.

— Pour le moment, nous sommes débarrassés des Dangaristes.

— Avec eux, ne soyez jamais certain de rien. De toute façon, Lorna Green a fixé votre départ à la fin de journée. Un airo-jet vous déposera sur le littoral du continent Sud où il vous attendra. Le véhicule lui appartient. Il amènera également un compagnon.

CHAPITRE X

HEUREUX QUI COMME EUX FIRENT UN BEAU VOYAGE

Nous sommes tous installés à l'intérieur de l'airo-jet de Lorna Green. Le Français nous a rejoints, un peu ahuri par sa libération. Un grand type dégingandé, aux cheveux longs. Il porte en permanence une combinaison verte à la poche de poitrine ornée du blason familial des Peyrac-Saint-Anthesme : une fleur de lys, zébrée d'éclairs, soutenue par un trident.

Voici Lorna Green en compagnie de Karlton et d'un troisième lascar. Petit, noiraud, engoncé dans des vêtements amples. Il porte deux rayonnants et un fusil en bandoulière.

— Asaph Pea, nous présente le prospecteur en prenant place devant moi.

Le pilote ! Il s'installe aux commandes et nous décollons... Deux heures de vol environ, avant d'aborder le littoral du continent Sud. Ensuite, une trentaine de kilomètres à pied pour gagner le village du Bhaal. Une journée de marche forcée à cause des nombreux détours pour ne pas être repérés. Lorna Green semble confiant dans nos chances de passer inaperçus. Les dieux l'entendent ! ! ! De toute façon, notre commando représente une puissance de feu importante pour les indigènes.

Seulement, si nous ne bénéficions pas de l'effet de surprise, je ne donne pas cher de la vie de Vestri !

Depuis que Ramon Galh me l'a présentée, il y a eu un fichu enchaînement de circonstances, mais je ne donne pas tort au colonel Stevenson : Vestri a été inconsciente des dangers de son entreprise.

Une sacrée môme, tout de même ! Je n'oublie pas le baiser qu'elle m'a donné d'elle-même dans le bureau du Kobek, juste avant l'irruption des Harians. Preuve qu'elle n'est pas de bois, malgré ses airs réfrigérants. De là à me faire des idées sentimentales sur nos rapports, je ne m'emballer pas... Nous avons eu tous les deux notre dose d'émotions pendant la nuit.

Bon, sur ce, j'aperçois la plupart de mes compagnons assoupis... Le Kobek, Erick le Mat', Angy... Les jumeaux de Sirius ne vont pas tarder non plus... Quant à Lorna Green, il sirote une bouteille, les yeux fermés. Le Français s'acharne sur un casse-tête chinois.

Avant un baroud, on n'a pas tellement envie de parler. Nous ne reviendrons sûrement pas tous. Une loterie... Nous nous sommes mis d'accord au bar du spatiodrome et il n'y a rien à ajouter.

Karlton grille une cigarette à l'arrière de l'appareil pour ne pas nous incommoder. Sa présence est révélatrice. En cas de succès, Stevenson veut contrôler les agissements de Vestri. Le sanctuaire des Thars ! Il n'est sûrement pas aussi sceptique qu'il le laisse croire.

Et les Dangaristes ? Sont-ils définitivement hors-jeu, ou attendent-ils leur heure pour réintégrer la partie ?

* *

*

Impossible de trouver le sommeil ! J'ai passé le temps du voyage à ruminer des pensées sombres et à griller une dizaine de cigarettes. Un effet du rictium que je risque de payer durant notre marche forcée. Heureusement, j'ai emporté des pastilles vitalisantes si mes forces m'abandonnaient.

L'airo-jet se glisse sous les premiers arbres de la forêt, pendant une vingtaine de mètres pour se camoufler, puis Asaph Pea coupe les moteurs et nous commençons à sortir, l'un après l'autre.

— Quelle chaleur ! grogne Erick le Mat'.

— C'est la saison, répond Lorna Green. Pendant cinq mois, les Harians vivent dans une fournaise.

— Elle va nous faire crever ! prophétise le Kobek.

— Nous marcherons de nuit.

J'interviens :

— Elle ne tombera pas avant trois ou quatre heures. La nuit tombe tard, à cette saison.

— Vous avez tous vérifié vos sacs ?

Des havresacs civils. Équipés pour les randonnées. Nous avons supprimé le superflu et l'avons remplacé par des chargeurs pour nos armes et des suppléments de médicaments.

— Saloperie !

La voix fluette de Xaris, l'aîné des jumeaux de Sirius. Il vient d'écraser un insecte sur sa joue.

Lorna Green sort un tube de crème qu'il dilue aussitôt dans une gourde d'eau.

— Nous allons nous enduire les mains et le visage d'extrait de tinite pour les éloigner.

— Ça pue ! s'écrie le Kobek.

— Libre à chacun de rester comme il est !

Vrai qu'il fait chaud ! Les jumeaux de Sirius en sont les plus

incommodés. Leur planète est une des plus froides de l'Empire. Déjà, Xaris rabroue sèchement le Français pour une peccadille... Moche ! L'entente d'un groupe est essentielle pour réussir et nos nerfs ne vont pas être ménagés durant notre odyssée.

Lorsque tout le monde est protégé grâce à l'extrait de tinite, nous formons une colonne. Lorna Green en tête, suivit par Karlton et moi. Asaph Pea ferme la marche.

Nous nous enfonçons entre les arbres, dans une sente tracée par des bêtes sauvages.

Je m'inquiète.

— Comment retrouverons-nous l'airo-jet ?

Lorna Green me désigne son bracelet-montre.

— Il contient un indicateur de direction.

— Les Harians peuvent le découvrir ?

— Leurs chasses les amènent rarement par ici. Une chance sur mille, mais c'est improbable.

Le prospecteur brandit bientôt une machette pour se frayer un chemin au milieu d'une roncière. Nous délogeons un reptile, puis quelques mètres après, Lorna dégaine son rayonnant pour détruire une colonne de grosses fourmis vertes.

— Si dangereuses que ça ? questionne le capitaine Karlton.

— Nous ne risquons rien si nous les évitons, mais une nuit, j'ai failli être bouffé vif par ces fourmis. Un sale souvenir !

Nous poursuivons notre progression. Plus de sente et davantage de roncières. Heureusement, nous atteignons une clairière où la végétation est moins enchevêtrée.

Je demande à Lorna Green :

— Prospecteur depuis longtemps ?

— Cinq ans sur Cirée... Je connais parfaitement le continent Sud et jusqu'ici, j'entretenais de bons rapports avec les Harians. Ils ne sont pas belliqueux si on respecte leurs traditions et leurs croyances. Cette fille doit avoir violé un de leurs temples, non ?

À côté de moi, Karlton me fait signe de me taire... Il explique :

— Son père a été accueilli chez le Bhaal. Une dispute a éclaté et il a fui en tuant deux guerriers. Sa fille a eu tort de revenir sur Cirée.

Cette version suffit au prospecteur qui n'en demande pas plus. Moi, l'attitude de Karlton me confirme mes doutes. S'il tient à garder secret le véritable motif de l'enlèvement de Vestri, c'est évident, ses « affabulations » sur les Thars ne laissent pas la Garde Spatiale indifférente.

Une plaine ! Nous sortons de la forêt assez brusquement. Aussitôt, nous sommes soulagés ; la chaleur sous la frondaison était atroce. Nous avons abandonné l'airo-jet depuis une bonne heure. Pas encore le moment d'une pause. Lorna Green indique :

— Il nous faut atteindre cette nouvelle forêt, de l'autre côté de la plaine. Nous pouvons risquer de traverser cette plaine de jour, mais nous en rencontrerons une autre demain, qu'il nous faudra contourner pour éviter les chasseurs.

— D'après vous, nous serons au village du Bhaal à quel moment de la journée ?

— Dans le milieu de l'après-midi, si nous ne prenons pas de repos ce qui serait déraisonnable. Nous ne pouvons pas livrer combat en étant fourbus. Nous aurons affaire à plusieurs centaines de guerriers. De toute façon, la fille sera sacrifiée durant les fêtes de *Rimbharar* et elles ne commencent qu'au soir, demain... Ne craignez rien, nous n'arriverons pas trop tard.

— Qui est *Rimbharar* ?

— Le dieu de la création de l'Univers. Les Harians ont deux dieux... *Rimbharar* et *Glanur la Noire*, déesse des passions. Un couple sans cesse en opposition. Les Harians les célèbrent chacun à leur tour, tous les mois.

— Avec des sacrifices humains ! intervient le Kobek, dégoûté.

— Ce n'est pas une règle, mais leurs condamnés sont exécutés lors de ces cérémonies. Leur mort est censée apaiser *Rimbharar* et *Glanur*.

— C'est un niaké ? fais-je en désignant un oiseau posé sur une branche haute, devant nous.

— Un solitaire... Généralement, ils vivent en groupe.

Plus grand qu'un vautour terrien, mais une apparence identique. Stevenson me l'a indiqué, les sacrifiés leur sont donnés en pâture.

— Les niakés sont sacrés pour les Harians, poursuit le prospecteur. Personne ne s'aviserait d'en tuer un.

Posément, Angy ajuste celui que j'ai repéré et son tir rayonnant ne le rate pas. Le niaké rebondit sur plusieurs branches avant de choir à moins d'un mètre de nous.

— On va leur apprendre à vivre, murmure le Kobek... Qu'est-ce qu'on attend ?

Lorna Green reprend la tête de notre colonne.

* *

*

Juste avant la nuit, il s'est mis à pleuvoir. Assez soudainement et nous nous sommes réfugiés aux pieds d'un rocher immense.

— C'est ainsi tous les soirs, nous apprend Lorna Green, et pendant tout un mois, à l'automne, il pleut pratiquement toute la nuit.

L'averse a duré une bonne demi-heure ; de quoi nous tremper jusqu'aux os. Bien entendu, nous n'avons aucun vêtement de rechange

et nous repartons frigorifiés, sans même pouvoir nous réchauffer à un feu.

Dans l'obscurité, nous suivons le cours d'une rivière afin de ne pas nous égarer. Un détour considérable, d'après Lorna Green, mais il l'avait prévu.

Nous marquons une première pause. Pour nous restaurer. Viande froide et galette vitalisante. Chacun possède une gourde d'alcool de Raà qui nous réchauffe chichement.

— On repart ! commande Lorna Green.

Une dispute éclate à ce moment-là. Entre Méka, le cadet des jumeaux de Sirius et Angy... Le Folio a eu une remarque désobligeante et l'offensé lui file son poing sur la figure. Le Kobek s'interpose à temps pour que les rayonnants restent dans leur étui.

— Vos histoires, on s'en tape, nous... On est en affaires, faudrait pas l'oublier. Vous réglerez vos comptes plus tard, une fois de retour à Cir. Jusque-là, le premier qui emmerde aura des problèmes avec moi ; c'est bien compris ?

Les pugilistes se calment. Angy se place derrière moi et le Kobek, puis Erick le Mat' le sépare des Siriens. Notre colonne repart, toujours le long de la rivière.

Nous marchons pendant deux bonnes heures encore, puis un cri nous fait sursauter, poussé par Erick. Le temps de nous retourner, nous le voyons un genou à terre, tenter désespérément d'arracher une « chose » noire, cramponnée à sa gorge.

— Ne le touchez pas, beugle Lorna Green en s'empressant de s'accroupir devant lui. Il empoigne son couteau de chasse pendant qu'Asaph Pea braque le jet de sa lampe de poche sur la tête d'Erick. Nous apercevons alors la bête accrochée à son cou par deux pinces. Un crabe ! Orange et noir. Exactement le crustacé de mer... Ici, en pleine jungle !

Lorna Green cisaille une première pince, puis soutient le corps du crabe pour s'attaquer à la seconde. Erick est livide et du sang macule sa gorge. S'il souffre, il serre les dents pour ne pas le montrer. Il finit tout de même par gémir.

La seconde pince est détachée du crabe que Lorna jette dans la rivière.

— Un briquet !

Je tends le mien et le prospecteur brûle la pointe de son couteau ; ensuite, il se penche et l'une après l'autre, ouvre les pinces.

Libéré, Erick veut se relever, mais il chancelle et Hannibal le Français le soutient. Asaph Pea cherche dans son propre havresac un flacon de panvaccin, sous forme de gélules. Il en fait avaler deux au blessé pendant que Lorna nettoie sa gorge avec de l'alcool.

— Il est sauvé ! conclut-il.

— On risque d'en rencontrer beaucoup de ces crabes ? interroge le Kobek.

— Ils vivent en solitaire et s'attaquent rarement aux hommes. Des crabes-vampires. Seul, on ne peut pratiquement pas survivre. Il faut couper les pinces en deux temps, comme je l'ai fait. Cela demande de la précision et de la rapidité, car le crabe inocule pendant sa succion un poison. Son effet est assez lent.

— Ça va ?

Erick se relève, un peu dans les vapes, une gaze blanche autour du cou. Il remercie Lorna Green et, pour rattraper ce retard, nous continuons en forçant l'allure.

Bien avant la fin de la nuit, nous sortons de la forêt pour pénétrer dans un marécage. Malgré nos appréhensions, ce n'est pas un chemin de croix. Lorna Green connaît un itinéraire où le sol reste dur. Nous n'avons à craindre que les serpents, mais nous sommes protégés par nos bottes.

Un seul incident... Angy s'écarte imprudemment sur la droite et on doit le sortir des sables mouvants. Méka, le Sirien lui lance une pique assez douteuse, mais cela ne dégénère pas.

* *

*

La halte est venue sur ordre de Lorna Green, après que nous ayons contourné la plaine, bien plus étendue que la précédente. L'aube est levée depuis trois heures déjà et la matinée, fabuleusement belle sur un paysage édénique, n'atténue nullement l'irascibilité de notre état de nerfs.

Nous sommes fourbus. Si les Harians nous découvrent maintenant, ils ne feront qu'une bouchée de pain du vaillant commando de civilisés.

Une grotte, sur la pente d'une falaise, nous assure un abri et nous nous écroulons à même le sol. Asaph Pea prend le premier tour de garde. Une heure plus tard, Lorna Green le remplace. Ils sont les plus endurcis par la force de l'habitude. J'assume la troisième garde.

Six heures de repos chacun, puis nous nous restaurons une nouvelle fois et Lorna Green juge :

— Il nous reste une dizaine de kilomètres à travers la forêt que vous apercevez en face de nous...

À l'idée de rentrer sous la fournaise de la frondaison, plusieurs jurons fusent... Imperturbable, notre guide poursuit :

— ... Ce sera le plus délicat de notre voyage. Nous serons en plein territoire de chasse des Harians. Seul ou avec Asaph Pea, je serais

certain de passer inaperçu, mais aucun de vous n'est un homme des bois. Il faudra scrupuleusement respecter mes directives au risque de nous faire tous massacrer. Pas de cigarette, pas une parole, pas un écart de la colonne... Tout est bien compris ?

Nous hochons la tête, respectueux de la leçon. Nous réalisons aisément que notre réussite dépendra d'une stricte obéissance de ses consignes.

Lorna Green nous accorde encore un quart d'heure de repos. J'en profite pour l'entraîner à l'écart et l'interroger.

— Pourquoi avez-vous accepté de conduire notre expédition ? Vous allez rompre les bons rapports que vous entreteniez avec les Harians.

Le prospecteur tourne vers moi son visage chiffonné.

— Je ne compte pas finir mes jours sur cette planète. Et puis, dans l'temps, j'ai connu Stevenson.

— Dans les commandos d'exploration !

— Savez-vous pourquoi je les ai quittés ? Pour faire fortune, bien sûr, mais aussi parce que je supportais mal la discipline militaire. J'ai connu le baroud plus souvent qu'à mon tour, et j'ai envie de finir ma vie peinarde. Avec une pension, une baraque... Stevens' m'a promis tout ça. En plus d'une prime. Il a le bras long et j'ai confiance dans sa parole.

Comme personne ne peut nous entendre, il questionne :

— Pourquoi le capitaine m'a-t-il raconté cette histoire de dispute et de meurtres ? J'ai rencontré Elg Zuhpan, il y a un an. Il m'a demandé de le conduire à travers le territoire des indigènes. Il cherchait les ruines d'un temple. Je l'ai prévenu que les Harians étaient terriblement croyants et qu'ils empêcheraient ses recherches. Le vieux était buté et après avoir refusé sa proposition, je n'ai plus entendu parler de lui.

— Il est venu jusqu'ici, je confirme... J'ignore ce qui s'est passé.

— Alors, qu'est-ce qui vous pousse à délivrer sa fille ?

Je préfère couper court à cette discussion que j'ai provoquée et élude ma réponse.

— Je l'aime... Et le colonel Stevenson est son parrain.

Lorna Green hoche la tête. J'ai soudain la conviction qu'il ne me croit pas et que la légende des Thars ne lui est pas inconnue.

* *

*

Elle dormait, la face contre le mur, lovée dans la position du fœtus. La couverture tressée avait glissé, la découvrant partiellement.

Un rai de lumière pénétrait dans la cellule par la minuscule ouverture au ras du plafond. Le Bhaal contempla une longue minute la peau blanche de Vestri, puis se décida à manœuvrer le verrou de la porte. Le bruit grinçant réveilla Vestri qui se dressa instantanément.

Elle ramena la couverture sur elle, se frotta les yeux... Elle recouvrit toute sa lucidité face à son ennemi. Vêtu d'une robe de lin teint en jaune vif, son regard d'oiseau de proie l'impressionna. Elle l'avait aperçu à son premier réveil... Pourquoi revenait-il maintenant ? Seul !

Pensait-il abuser d'elle ? Quelle était sa force ? Petit, le visage osseux, il ne paraissait pas d'une force physique terrible. Parviendrait-elle à lui résister ?... Mais non, il n'avait pas une pareille intention. Un fanatique. Il l'injurierait, la traiterait de diableresse étrangère et ensuite, il repartirait.

Un corbeau noir... Le silence s'appesantit, devint oppressant. Vestri n'osait bouger. On lui avait pris tous ses vêtements et la couverture rêche se prêtait mal pour lui faire un sarrau.

— *Que voulez-vous ?*

Le Bhaal eut une moue, avança d'un pas. Les bras croisés, il ressemblait à un juge des enfers. Un mauvais juge. Dans toutes les religions, on les décrivait semblables.

— *Où est l'Élu ? interrogea-t-il.*

Sa voix caverneuse eut une étrange résonance dans la cellule. Vestri s'adossa au mur. Le contact froid de la pierre la fit frissonner.

— *Vous le retenez captif ! hurla l'Harian... Vous l'avez envoûté !*

Ses yeux devinrent rouges et un tremblement convulsif agita ses mains.

— *Où est-il ? Si vous vous taisez, sa colère s'abattra sur vous.*

— *La sienne ou votre fanatisme aveugle ?*

Il s'approcha jusqu'à toucher du genou le bord de son bat-flanc, se pencha, l'empoigna par les épaules. La couverture glissa, mais il ne sembla pas remarquer la poitrine haletante de Vestri.

— *Vous allez périr... Si vous ne parlez pas, votre sang apaisera Rimbharar.*

— *Si vous me tuez, jamais vous ne reverrez l'Élu.*

Le Bhaal exulta.

— *Vous avouez... Vous avouez qu'il est votre prisonnier.*

Vestri craignit qu'il ne la frappât et réagit promptement. Elle eut un mouvement brusque, se mit debout devant l'indigène. Sa nudité l'incommodait ; pourtant, c'était bien la dernière chose dont l'Harian se souciait.

— *Vous êtes un fou, lui cria-t-elle.*

— *Mon peuple réclame votre punition. Seul le retour de l'Élu lui redonnera confiance.*

Il marqua une pause, puis reprit :

— *Ce soir... ce soir, vous périrez !*

Vestri le défia :

— *Ce soir, l'Élu me sauvera.*

Rageur, le Bhaal tourna les talons. Derrière la porte de la cellule, deux femmes et un guerrier attendaient.

— *Préparez-la, ordonna-t-il.*

Ils entrèrent et le guerrier maîtrisa Vestri qui ne parvint pas à se dégager de son emprise. La première femme commença à laver son corps, tandis que l'autre tenait une cruche remplie d'un liquide couleur cuivre.

Le Bhaal quitta l'étage, rejoignit un éclaireur harian qui arrivait de la forêt.

— *Des étrangers, maître... Ils sont neuf et progressent vers le village.*

CHAPITRE XI

REPLI STRATÉGIQUE

La chaleur recommence à nous incommoder. Cette forêt est la dernière que nous traversons. La plus longue et la plus dangereuse... À la moindre imprudence, les Harians connaîtront notre présence et leur meilleure connaissance des lieux sera décisive.

Un ruisseau ; nous nous accroupissons chacun à notre tour pour nous désaltérer. Une eau lourde, presque chaude, malgré le courant. La journée est déjà bien avancée, mais Lorna Green m'a rassuré, nous arriverons bien avant le commencement des fêtes de *Rimbharar*.

Ce sera d'ailleurs un problème. Soit nous attendrons au risque de nous faire repérer, soit nous attaquerons immédiatement en direction du temple où demeure le Bhaal. Vestri y est certainement retenue prisonnière.

Un sacré atout que le prospecteur connaisse si bien les Harians. Sans lui, notre entreprise était quasi impossible.

Nous repartons. Sans un mot. Personne n'a envie de parler ; seulement de jurer, et il n'en est pas question.

Le ruisseau est franchi... Sur l'autre bord, au moment de nous frayer un chemin à travers la végétation, Lorna Green dégaine brusquement son rayonnant et tire. Un bref cri fait écho au sifflement caractéristique du rayon mortel. Suit le choc sourd d'un corps dégringolant entre des branches jusqu'au sol.

Nous nous sommes aussitôt accroupis, l'arme au poing, mais j'ai beau chercher, je ne distingue aucune silhouette dans les arbres ou les buissons d'épineux.

— Peut-être un chasseur solitaire, murmure Lorna... Sinon, nous aurons les Harians sur le dos dans moins d'un quart d'heure.

— Le village du Bhaal est encore loin ?

— Deux bons kilomètres et à travers la forêt, cela représente une bonne demi-heure. Les indigènes se déplacent plus rapidement que nous. Si nous sommes repérés, nous n'aurons pas le temps d'arriver jusque-là et pour l'effet de surprise, c'est loupé.

— Il nous reste à foncer droit devant en tirant sur tout ce qui bouge, fait le Kobek.

— Et les Harians nous décimeront à coup sûr. Pour le moment,

nous devons chercher un abri. Pas très loin, il existe des grottes naturelles, dont une bonne partie communiquent entre elles. Si nous les atteignons, les Harians ne pourront pas nous déloger.

J'interviens :

— Notre but est de délivrer Vestri.

— On verra plus tard. Pour elle, rien ne presse. Dans l'immédiat, nos peaux sont davantage menacées.

Son ton est sans réplique possible. Il entend bien montrer qu'il est le guide de notre expédition et toute remarque contraire à ses décisions sont les malvenues. Dont acte.

En l'occurrence, il n'a peut-être pas totalement tort. Nous rebroussons chemin sur une dizaine de mètres, puis bifurquons sur la gauche. Une chance, la végétation devient moins touffue et l'appréhension des malveillants à nos trousses nous fait presser le pas.

À l'affût de tous les bruits, la moindre branche cassée par une bête nous crispe les mains sur la crosse de nos armes. Pas de panique, mais un sentiment assez compréhensible de nervosité.

Heureusement, les grottes ne sont pas loin. La première s'ouvre presque dans le sol et, avant de pénétrer à l'intérieur, Lorna asperge l'entrée de tirs rayonnants. Bonne chose ! Les rayons de nos lampes électriques éclairent deux serpents brûlés.

— Les grottes ont une faune importante ? j'interroge.

— Uniquement des serpents ; suffit de faire attention !

Chacun empoigne la torche dans son havresac et nous pénétrons en file indienne. Le sol est sec et le plan faiblement incliné. Il règne dans la grotte un silence mystérieux qui tranche avec le brouhaha incessant de la forêt. Les grottes se succèdent, de toutes tailles, basses ou élevées, fraîches et sombres ou éclairées par les rayons du soleil.

— Où allons-nous atterrir ? grogne Erick le Mat'.

— Assez haut pour se faire une idée des environs.

— Nous nous éloignons du village du Bhaal ?

— Pas du tout.

— On aurait peut-être dû faire disparaître le cadavre du chasseur ? indique Karlton.

— Comment ? réplique le prospecteur. En le mettant dans notre poche avec un mouchoir dessus ? Si on est repérés, ce n'est pas dramatique en soi, puisque nous sommes pratiquement arrivés. Je n'espérais pas passer inaperçu jusqu'au bout.

— Dans c'cas, pourquoï ne pas avoir débarqué avec un airo-jet ? récrimine le Français.

— Les Harians auraient été prévenus et n'auraient pas perdu nos traces comme à présent.

— Ils ne se douteront pas que nous nous sommes réfugiés dans ces grottes ?

— Elles sont innombrables. Il n'est pas question qu'ils nous y cherchent et il leur est impossible de garder toutes les issues. Nous nous repointerons pendant le déroulement de la fête.

— Les Harians seront sur leurs gardes et sans l'effet de surprise, même si nous sommes les plus forts avec nos armes, Vestri peut être tuée.

— J'ai tout de même une idée derrière la tête, murmure Lorna Green. Lorsque nous serons arrivés, je vous l'expliquerai.

* *

*

Effectivement, la position de cette grotte nous donne une vue d'ensemble sur une bonne partie de la forêt. Surtout dans la direction dont nous venons et après quelques minutes de surveillance, Lorna Green avertit :

— Les Harians sont après nous. Nous avons bien fait de nous réfugier ici.

— On ne voit rien, fait le Kobek.

— Ils sont là et savent que nous occupons les grottes.

Soudain, une vingtaine de silhouettes se dressent, entre les arbres. Je m'attendais à rencontrer des indigènes emplumés et peinturlurés aux couleurs de guerre et les Harians sont nus, mis à part un cache-sexe. Le crâne rasé, pas d'ornements, ils sont pour la plupart bien bâtis, avec des jambes de coureur de brousse.

— Ils ne se montrent pas tous, assure le prospecteur. Ils doivent être trois ou quatre fois plus nombreux.

— Si on leur filait un peu les foies, ricane Angy en brandissant une grenade offensive.

— Ce serait une boucherie inutile.

— Vous faites du sentiment avec ces primitifs ?

— À défaut de sentiment, j'évite les conneries. Jusque-là, ça m'a toujours réussi. Rangez cette grenade.

Le Folio hausse les épaules, puis s'assoit sur un rocher en tirant son paquet de cigarettes de sa poche.

— Vous me ferez signe quand on se décidera à les buter.

Les Harians sont toujours immobiles, face à la paroi rocheuse, dans laquelle s'ouvre la plupart des grottes, dont la nôtre.

— Qu'attendent-ils ?

— Ils se montrent pour nous impressionner.

— Qu'est-ce qu'on a peur ! ironise le Français.

— Ils attendent cette réaction. En les attaquant, nous serions obligés de nous découvrir.

— Subtils, ces mecs !

— On va poireauter longtemps ? intervient l'aîné des jumeaux de Sirius.

— Jusqu'à la nuit.

La caverne est grande et l'obscurité n'est pas complète. Plusieurs blocs de pierre nous offrent des sièges et aucun de nous n'est mécontent de se reposer. Asaph Pea reste debout pour observer les Harians, tandis que Lorna Green nous explique :

— Tous ensemble, nous n'avons aucune chance d'atteindre le village du Bhaal sans être repérés. Par contre, pour deux hommes seulement, c'est possible ; surtout lorsque la nuit sera tombée.

— À condition de ne pas rencontrer une patrouille d'indigènes. Maintenant, ils connaissent notre présence et se méfient.

— Seuls les abords du village seront gardés. Aucun Harian ne s'en éloignera durant les cérémonies. Je partirai avec l'un de vous pour les prendre à revers et nous tenir prêts à sauver la fille lorsque les autres attaqueront, conduits par Asaph. Les grenades offensives jetteront la perturbation dans leurs rangs.

Karlton intervient :

— Il faudra en utiliser un minimum, pour atténuer le carnage.

Il tire de sa poche de blouson un sac de toile contenant des boules noires.

— Ces grenades-ci explosent en libérant un gaz anesthésiant. Il faudra nous replier à contre-vent, afin de ne pas être incommodés.

— C'est beau le progrès ! reconnaît le Français. Avec ces machins-là, je pourrais en faire, de beaux coups ! N'est-ce pas, capitaine ?

Karlton a un sourire confiant.

— Avant de vous en procurer, vous chercherez longtemps. Seule la Garde Spatiale en utilise.

— On pourrait toujours en causer, non ? Si jamais on revient de cette expédition.

— Je soumettrai votre proposition à mes supérieurs hiérarchiques, je vous le promets.

— Lorsque vous aurez terminé d'assurer vos vieux jours, on reviendra au présent, articule le prospecteur. Qui est assez bon nageur pour me suivre ?

— Je me défends, proposai-je.

— Asaph, passe-lui ton appareil.

Son compagnon me tend un combiné de plongée sous-marine. Masque et bouteille ; rien d'encombrant... Lorna a le même dans son havresac.

— De quoi tenir une demi-heure sous l'eau. Ce sera amplement suffisant.

— Si je comprends bien, une rivière coule à proximité du village ?

— Tout juste... Quant aux autres, ils quitteront les grottes par un passage que connaît Asaph et arriveront par le nord. Ils attaqueront les premiers. Nous nous occuperons seulement de défendre la frangine et lorsque nous serons regroupés, il nous restera à filer.

* *

*

Nous avons attendu tout l'après-midi. Les guerriers harians ont fini par disparaître, après une heure d'exhibition. Depuis, la forêt paraît calme. Maintenant, l'obscurité voile peu à peu la journée et des chants nous parviennent.

— Les cérémonies sont commencées ! m'apprend Lorna Green.

Il marche devant moi, me guidant à travers les grottes. Il semble sûr de lui ; confiant dans son plan, alors que les Harians s'attendent à notre attaque. Paraît-il, les fêtes de *Rimbharar* les rendent cinglés et ils seront beaucoup moins attentifs à leur protection.

Nous arrivons à la dernière grotte. La rivière coule juste devant et nous conduira directement au village du Bhaal. Je me suis inquiété de la faune, mais elle n'est pas dangereuse d'après le prospecteur.

Un moment délicat... Si les Harians ont placé des sentinelles pour surveiller la sortie de cette grotte, nous risquons d'être surpris. Nous nous fauflons, pliés en deux, jusqu'à un premier buisson, puis en rampant, nous atteignons la berge.

Lorna pénètre dans l'eau le premier. Bigre ! Elle est plus fraîche que je ne m'y attendais, vu la chaleur de la journée. Je place mon masque à oxygène et coule galère... Heureusement, j'ai toujours aimé la natation. Dans d'autres conditions, évidemment.

Nous aurions dû enlever nos vêtements, mais il ne fallait plus espérer les récupérer. Je me vois mal retraverser le territoire harian à loilpé, sans même ma paire de bottes. Elles sont les plus gênantes pour nager.

Un kilomètre, d'après Lorna. La distance me semble beaucoup plus longue et j'apprécie son signal, m'indiquant que nous sommes arrivés.

Émersion ! Juste le sommet du crâne pour nous faire une idée des lieux. Devant nous, une cinquantaine de canoës sont attachés par de longues cordes à des pieux. Une silhouette se détache dans la nuit. Une sentinelle ! Elle nous tourne le dos, préférant le spectacle des fêtes de *Rimbharar* à la surveillance de la Royal Navy de son Bhaal bien-aimé.

Immense, le village... Plusieurs centaines de huttes, rondes aux toits coniques, autour d'un bâtiment-assez sévère qu'éclairent des milliers de torches.

Un feu est allumé sur la place centrale et des femmes dansent autour. Les guerriers se tiennent en groupes, disséminés un peu partout. J'essaye de les compter ; cent, deux cents combattants... Pour réussir à sauver Vestri, nous devons certainement en massacrer un bon nombre. Nos rayonnants vont faire des ravages. J'espère que nous utiliserons, dès le début des hostilités, les grenades anesthésiantes et que les indigènes ne joueront pas aux héros.

Lorna Green et Asaph Pea possèdent des émetteurs-récepteurs et le premier donnera le signal de l'attaque lorsque nous apercevrons Vestri. L'autel où on la sacrifiera se dresse près du feu. Un autel de bois sur lequel trône déjà un gus, déguisé comme un volatile et vêtu d'une longue robe d'un jaune vif.

Pour ne pas nous engourdir, nous faisons fréquemment de petites plongées chacun à notre tour, de façon à ne pas louper l'apparition de la frangine.

* *

*

Deux guerriers harians conduisirent Vestri vers l'extérieur. Jusqu'à présent, elle n'avait pas appréhendé ce moment, sachant comment retourner la situation, mais la peur s'insinua tout de même en elle. La peur par le doute. Comment se déroulait le sacrifice ? Était-il précédé de longs préparatifs ou la torturerait-on immédiatement ?

Elle ne pouvait rien faire avant d'être à l'air libre. Heureusement, on ne lui avait pas attaché les mains...

Elle était toujours nue et la plante de ses pieds la faisait souffrir sur le froid des pierres. Elle s'imaginait ridicule, badigeonnée de cette peinture or qui brillait étrangement à la lumière des torches.

Une dernière porte et elle apparut, entourée de ses cerbères, au milieu de la foule. C'était le moment... À partir de maintenant, chaque seconde comptait...

CHAPITRE XII

LE VOICI, LE VOILÀ...

J'aperçois Vestri le premier et préviens Lorna qui refait surface. Aussitôt, il lance le signal pour Asaph Pea. La sentinelle ne nous a toujours pas vus, fascinée par le spectacle. Ils l'ont drôlement arrangée, ma petite Vestri. Toute dorée comme un sucre d'orge. Elle avance dignement au milieu des pignoufs, sans crainte apparente. Du cran ! À moins d'avoir été droguée...

On va le savoir... Lorna commence à prendre pied sur la berge et abat la sentinelle lorsqu'elle se retourne précipitamment. Pour toi, c'est fini, bonhomme... Bien le bonjour à *Rimbharar* !

Nous nous faufile entre les huttes. Pas mécontents de sortir de la flotte. Je commençais sérieusement à me les cailler, mais j'ai bon espoir que la corrida à venir me réchauffera.

Baoum !... Baoum !... Baoum !... Les trois détonations provoquées par nos compagnons de l'autre côté du village, se succèdent avec une régularité remarquable. Le bal est ouvert.

Tout se passe comme prévu. La foule s'éparpille avec des cris de surprise, suivis de près par la colère. Comme de bons héros qui se respectent, les guerriers filent sus à nos potes, nous laissant un champ relativement libre pour voler au secours de la belle.

Dès que nous sommes repérés, les arcs se bandent, mais les velléitaires sont effacés comme à un casse-pipe forain et nous progressons vers l'autel à une vitesse foudroyante. Vestri y côtoie l'olibrius en robe jaune. Au moment où celui-ci va la poignarder, elle bascule en arrière.

Du coup, l'olibrius en jaune – à soixante contre un, je parie qu'il s'agit du Bhaal – prend ses jambes à son cou. Complètement paniqués, les Harians... Nous avons réussi à faire le vide autour de l'autel et rejoignons Vestri, stupéfaite par notre arrivée. En la prenant par le bras, je grommelle :

— Je te retrouve toujours dans la même tenue !

— Tu es venu me délivrer !

Elle n'en revient pas, la chérie ! Preuve que ses sentiments à mon égard n'allaient pas loin dans le sens de la confiance. Un peu vexé, je réplique :

— On file de là... Viens.

— Je... j'attends...

— Hein ? T'attends quoi ? La venue de l'archange Gabriel ?...
Allez, amène-toi.

Un instant, je me demande si je ne devrais pas l'entraîner de force. Tout de même pas, mais je la sens réticente. Nettement. Qu'est-ce qui lui prend, bon Dieu ? Pas le temps de me pencher sur le problème. Nos ennemis se sont regroupés pour la contre-offensive et si nous ne gagnons pas rapidement une meilleure position, je nous vois mal placé pour poursuivre le combat.

Surtout que nos copains éprouvent quelques difficultés à nous rejoindre. Ils doivent effectuer une percée à travers un véritable mur humain. Nous reculons jusqu'au temple du Bhaal. Où est Sa Majesté ? Si nous mettons la main dessus, l'ardeur guerrière de ses sujets s'atténuerait sûrement.

On veut nous empêcher d'entrer, mais notre détermination n'a d'égale que la puissance de feu de nos rayonnants. Arguments convaincants... et définitifs ! Nous supprimons deux Harians et refermons vite fait la porte sur nous. Une poutre de bois se rabat pour l'empêcher d'être ouverte de l'extérieur.

Il était temps !

Les murs de pierres froides et suintantes sont sinistres. Nous sommes dans une pièce nue, éclairée par des torches et déserte ; une chance pour ceux qui auraient pu s'y trouver. Un judas dans la porte nous permet d'assister à la bataille ! Grâce aux grenades anesthésiantes qu'ils balancent derrière eux, nos copains réussissent à atteindre l'autel. Pas sans mal ! Ni sans victimes ! Une flèche se fige dans la poitrine d'Angy le Folio qui s'écroule. Je n'aperçois pas les jumeaux de Sirius. S'ils n'ont pu rester avec le groupe, ils sont fichus.

Peut-être pas ! Une explosion survient très à gauche et en arrière. Est-ce eux, ou un Harian manipulant imprudemment une grenade ? Une fichue hécatombe ! On n'y pense pas pendant la baston, mais avec un moment de répit, on réprime difficilement un malaise.

— Nous devons intervenir, fais-je.

Lorna hoche la tête et rouvre les lourds battants de bois. On nous guettait et des flèches commencent dangereusement à nous siffler aux oreilles.

Pris une nouvelle fois entre deux feux, un flottement se produit dans les rangs des Harians et soudain, ils refluent. Sur ordre du Bhaal, sagement en arrière de ses troupes.

— On file ! crie Lorna.

— Un instant ! Qu'est-ce que c'est ?

Je désigne un point lumineux, dans la nuit. Il grossit à une rapidité foudroyante et très vite, nous distinguons un vaisseau spatial.

— Le *Shannar* ! indique Vestri.

— Comment le sais-tu ?

Il y a des moments, comme ça dans l'existence, où l'on se rend compte que l'on a été couillonné. En long, en large et en travers... Je ne sais pas encore comment, mais cette frangine m'aura joué les plus beaux tours de cons de ma putain de vie, déjà risquée deux fois pour sauver la sienne.

— En avant ! commande Lorna.

Nous nous ruons vers nos compagnons, en jetant nos dernières grenades anesthésiantes pour protéger notre départ. Dehors, plus un Harian ne pointe son nez à moins de cent mètres et nous assistons en toute tranquillité à l'atterrissage du Rihan militaire. La place est restreinte pour la masse du vaisseau et quelques huttes mal placées souffrent, puis le sas d'admission coulisse et nous nous engouffrons à l'intérieur. Le Kobek et Erick le Mat' soutiennent Angy, mais il rend son dernier soupir.

— Les jumeaux de Sirius ? j'interroge.

— Cannés !

Ils n'auront pas d'oraison funèbre, mais ne couperont pas aux enfers pour autant ! Trois morts, cela pourrait être pire. Tout général doit se dire des choses semblables après une bataille.

Seulement, j'ai très sérieusement l'impression que leur disparition était inutile... Nous gagnons le poste de commandement où Aba abandonne les commandes du Rihan à Lorna Green.

— On rentre ? questionne le Kobek.

— Mission accomplie, éructe le Français, en ne quittant pas d'un regard admiratif l'érotique nudité de Vestri.

Celle-ci, mal à l'aise, murmure :

— Je vais me laver.

— Je t'accompagne, fais-je.

— Bien sûr, approuve Karlton. On l'accompagne même tout les deux, Lien. Les explications de M^{lle} Zuhpan m'intéressent aussi.

— Vous pourriez attendre..., récrimine-t-elle.

Du coin de l'œil, je guette Hercule-Aba, mais il est désarmé et juge imprudent d'affronter nos rayonnants. Pas si con que ça !... Surtout que la pudeur de Vestri semble le laisser parfaitement... indifférent ! Une statue, ce mec.

Vestri hausse les épaules ; nous la suivons dans la coursive jusqu'à la salle d'eau. La baignoire se remplit très vite et elle s'y plonge avec satisfaction, L'enduit doré qui la recouvre disparaît progressivement.

— Alors, raconte...

— Quoi ?

Elle fait la butée ! Sans Karlton, adossé au mur, je lui filerai volontiers une paire de beignes, histoire d'exciter sa compréhension.

Au lieu de ça, je me fais patient.

— L'arrivée d'Aba... Un miracle ?

Elle nous montre son bras droit.

— J'ai subi une opération. On m'a greffé un émetteur sous la peau du poignet ; il me suffit de l'enfoncer pour contacter le *Shannar* même dans l'espace. Sans votre intervention, tout se serait passé sans effusion de sang. Les Harians considèrent Aba comme un Élu de leurs dieux. Je n'aurais plus eu d'ennuis avec eux.

— Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de le faire rappliquer ?

— Il me fallait être libre de mes mouvements et l'émetteur ne fonctionne qu'en extérieur. À Cir, les Dangaristes m'ont maîtrisée sans me laisser le temps de l'utiliser, puis les Harians m'ont endormie avec leur fléchette à main. À mon réveil, j'étais dans une cellule que je n'ai pas quitté jusqu'à ce soir.

— Tu as tout de même joué sur la corde raide.

— Le moyen de faire autrement ?

— Me mettre au courant !

Vestri a une moue. Genre « je regrette »... Tu parles, elle se fiche de mézigue comme de son premier berceau. Je me suis imaginé quoi ? L'avoir transcendé au point de lui faire oublier quel larron infréquentable je suis ? Ses baisers calmaient mes ardeurs de mâle, sans plus. Ils les faisaient patienter pour mieux les refuser par la suite.

Je suis en rogne et ce n'est pas le moment. Le capitaine intervient avec à-propos :

— Pourquoi les Harians considèrent-ils cet Aba comme un Élu de leurs dieux ?

Point crucial, je le sens... Enquiquinée, Vestri... Très ! Pour se donner le temps de la réflexion, elle décide de quitter la baignoire, espérant peut-être que la vue de son mignon derrière fera dévier nos pensées.

Karlton lui cherche une combinaison, tandis qu'elle se tourne et se retourne sous le souffle d'air chaud. Évidemment, même si elle s'est fichue de moi, je reconnais qu'elle me plaît infiniment.

Elle est vite sèche et vêtue. Combinaison de toile verte, pas moulante. On peut continuer la discussion l'esprit... libre !

Vestri nous fixe, alternativement, puis explique :

— Aba vivait chez les Harians avant... avant de suivre mon père.

— Tiens donc, et pour quelles raisons ?

— Mon père avait beaucoup d'influence sur lui.

— Vous aussi ! remarque Karlton.

Elle hoche la tête et j'explose :

— Tu te fiches de nous ? Qu'espères-tu avec tes élucubrations ? Gagner du temps ? Je croyais sincèrement à notre collaboration, mais

je perds mes illusions. Tu t'es servie de moi en me laissant dans l'ignorance. Manque de confiance, je devine. Jusqu'à présent, tu t'en es tirée, mais seule, tu ne parviendras nulle part, maintenant. Pige-le bien... et vite !

Soudain, nous entendons les moteurs du Rihan s'éteindre. Karlton fronce les sourcils :

— Nous nous posons !

Étrange... Il sort le premier de la salle d'eau. Je le laisse prendre quelques mètres d'avance et déclare à voix basse :

— Stevenson et Karlton croient dans l'existence de ton sanctuaire et dans vos recherches sur les Thars. Les Dangaristes sont écartés, mais la Garde Spatiale ne laissera pas tomber.

— Je sais... Je... je veux te dire que, même si je ne t'ai pas tout révélé, je n'ai jamais cherché à te tromper, Kree. Seulement, je ne voulais pas abattre toutes mes cartes en même temps.

Sa voix a des intonations sincères, mais je ne peux déceimment gober ses paroles. Elle s'en rend compte et est sur le point d'ajouter quelque chose, lorsqu'elle a un haut-le-corps.

Je me retourne. Asaph Pea a son rayonnant braqué dans notre direction.

— Tout doux, les jolis cœurs... Décroche ton ceinturon, toi, et viens par ici, les mains bien haut sur la tête.

* *

*

À part Karlton, les autres sont déjà entravés par des bracelets magnétiques, lorsque nous pénétrons dans le poste de commandement. Lorna Green a son arme au poing, lui aussi.

Asaph Pea cherche de nouveaux bracelets pour le capitaine et moi. Seule Vestri reste libre de ses mouvements, mais le prospecteur ne la quitte pas du regard.

— Où nous sommes-nous posés ? interroge Karlton.

— Nous n'avons pas quitté le continent Sud, articule Lorna. On retrouve des amis. Vous n'avez pas compris, capitaine ? Passez devant, alors... Et vous autres, suivez-le.

Asaph Pea nous conduit jusqu'au sas de sortie. Lorsqu'il coulisse sur un paysage de plaine, je reconnais Rel Meknar en vêtements de brousse, entouré d'une demi-douzaine d'acolytes... En arrière, toutes lumières branchées, deux airo-jets.

— Vous ne vous attendiez pas à celle-là ? ricane le Dangariste.

À la main, il tient le tube broyeur de Vestri. Moi qui vient de lui affirmer que les Conjurés étaient écartés, je peux aller me faire voir.

Les Affreux sont là et cette salope de Lorna Green est un de leurs partisans. Bravo pour la vieille connaissance de Stevenson ! Y a comme un défaut...

On sort tous, mais Rel Meknar me chope au passage par les revers de ma combinaison.

— Alors, Kree Lien, lorsqu'on s'est vu, tu m'as bien demandé ce que tu devais faire, hein ?

— Tu le sais ?

— Sûr !... Encaisse !

Premier coup dans l'estomac. Ouaouf !... Second dans la figure, pendant qu'un mec me retient par-derrière. Trois, quatre, cinq, je n'ai plus assez de doigts pour compter et ensuite, j'encaisse sans rendre la monnaie. Ça s'arrête lorsque je m'affale par terre, le visage en sang et le souffle court. Je prends encore quelques coups de pompes pour faire bonne mesure et permettre à Meknar de faire apprécier son jeu de jambes, puis Vestri s'écrie de cesser le massacre.

Quelle importance ? Je ne sentais plus rien...

CHAPITRE XIII

SUPER SUPERMAN !

Je ne suis pas tombé dans les pommes, mais cherche à en donner l'impression. J'ignore si Meknar ne désire pas poursuivre ma correction. Pour ma part, j'estime avoir assez reçu pour l'instant. Merci et sans façon... Le goût de sang dans la bouche, les douleurs dans les côtes et le visage, puis ma chute amortie sur le dos me font souffrir en silence. Pour oublier, je concentre toute mon attention à la discussion entre le chef dangariste et le capitaine Karlton.

Ce dernier menace d'une voix sifflante :

— Vous ne parviendrez jamais à quitter Cirée. Ni vous ni vos complices... Le colonel Stevenson a pris toutes ses dispositions auprès de la Sûreté Urbaine. Dès que vous remettrez les pieds dans une ville, vous serez arrêtés.

— Tiens donc, et que ferais-je dans une ville ?

Alors que vous me fournissez un superbe Rihan. Un sacré coup de bol ! J'envisageais l'avenir tout autrement et le destin me fait une fleur.

Imperceptiblement, j'entrouvre mes paupières. Je suis à l'écart du groupe, mais avec les mains entravées dans le dos, je n'ai aucune chance de fuir. Je nous vois salement embarqués et l'attitude des Dangaristes laisse présager de sérieuses menaces d'assassinats.

Meknar reprend :

— Vous êtes le bras droit de Stevenson, capitaine. Dans l'immédiat, cela vous sauve la vie. J'ignore ce que décideront les Grands Maîtres, mais votre capture les fera sûrement bander.

Un temps, puis il poursuit :

— Quant à vos complices, truands notoires, ils viennent de se mettre à dos les Harians. Dommage pour eux ; j'ai justement besoin de leur neutralité.

— Vous allez nous livrer ? interroge Erick le Mat'.

— Il y a de ça... Kree Lien, le Kobek et vous deux. Quatre hommes valent bien une femme. Je rachète votre faute, mademoiselle Zuhpan.

— Et si le Bhaal refuse ce marchandage ?

— Tant pis pour lui. J'aurais fait tout ce qui m'était possible pour

éviter un nouvel affrontement.

— Le premier a fait des ravages, indique Lorna Green. Un massacre de plusieurs dizaines de guerriers. De quoi faire réfléchir tout bon chef de tribu.

Vestri intervient :

— Le Bhaal n'acceptera jamais de vous laisser pénétrer dans le sanctuaire, car... c'est votre intention, n'est-ce pas ?

— Évidemment, avec ou sans son autorisation... mais je pense que les sauvages hésiteront avant de se frotter à nouveau à des tirs rayonnants. D'autant que le Géant sera avec nous.

Celui-là, si je peux en juger par mon champ de vision restreint, est toujours aussi inanimé. Il ne regarde même pas Rel Meknar, mais la plaine, devant lui. Quel flegme, ma parole. Je ne suis pas le seul que cela énerve... Le chef dangariste s'approche de lui.

— T'es pas le genre causant, toi ! éructe-t-il.

— Il est muet, fait Vestri... Et comme vous pouvez le constater, un peu simple d'esprit.

— Ton père l'a déniché chez les Harians, paraît-il.

— Vous en savez des choses.

— À son retour, il m'a beaucoup parlé. Jamais vu un mec aussi excité par ses découvertes. Un pur. Dommage que nous n'ayons pu nous entendre, à ce moment-là. Bien des complications auraient été évitées. Vous avez préféré vous faire la malle.

— Mon père et moi faisons des recherches sans aucune intention de profit. Ce n'est pas votre cas, malheureusement.

— Et ceux-là ? Karlton et cette brochette de hors-la-loi qui t'accompagnent, c'est pour tes beaux yeux ? Au moins, si nous découvrons quelque chose dans ce fichu sanctuaire, dis-toi que cela servira une cause.

— Celle des Dangaristes ? Vous ne me convaincrez jamais de son honorabilité.

— Alors, on ne va pas perdre de temps. Dans quelle direction se situe le sanctuaire ? T'as intérêt à t'allonger très vite si tu ne veux pas le regretter.

À ce moment précis, je me suis sûrement endormi. La suite est un rêve. *Ne peut être qu'un rêve*. Ou alors, il s'agit d'un miracle. Le vrai, celui qu'on n'attend pas et qui vous arrive sans même avoir pensé à le désirer. Un bruit sec, violent et Aba ramène ses mains libres devant lui. Il vient de briser ses liens magnétiques dont la boîte noire contenant l'énergie reste accrochée à son poignet. Personne ne songe à réagir, tellement le fait est inimaginable...

Invraisemblable !

Le premier à réaliser qu'il ne rêve pas est le plus proche coupe-jarret dangariste qui tombe sous la pogne de Superman et valdingue

dans un superbe vol plané sur deux de ses complices.

Ça réveille tout le monde et sans l'intervention d'Erick le Mat' qui bouscule Asaph Pea prêt à flinguer Aba, celui-ci n'aurait aucune chance de s'échapper, dans une course encore plus extraordinaire que son précédent exploit. Il ne semble pas toucher le sol, tellement sa vitesse est prodigieuse. En quelques secondes, l'obscurité l'engloutit et lorsqu'un projecteur des airo-jets pivote pour le retrouver, il a parcouru deux bonnes centaines de mètres et bifurque vers un bosquet. Immédiatement, Rel Meknar lance à ses troussees trois de ses hommes.

L'impression qu'il ne touchait pas le sol, je l'ai déjà eue lorsque l'hercule m'a assommé dans le poste de commandement du Rihan. Il n'est tout de même pas capable de voler !

Pas le temps de considérer le problème à fond, car Erick paye cher son intervention dans la fuite d'Aba. Asaph Pea s'est relevé et l'abat d'un tir rayonnant. Mon sang ne fait qu'un tour, mais que puis-je ? Erick, bon Dieu... Le voir canné me paraît impossible et une sourde haine monte en moi contre son meurtrier.

Immédiatement, Rel Meknar se met à hurler :

— Imbécile ! J'ai décidé de les livrer aux Harians.

J'interdis que l'on touche encore à un des prisonniers.

Puis, tous les regards se portent vers le bosquet. Les hommes de Meknar l'ont atteint. Ils se séparent pour encercler le Géant. Hésiteront-ils à tirer si Aba n'accepte pas de se rendre ?

Pour le déloger, ils doivent s'enfoncer entre les arbres. Ils disparaissent ainsi de nos vues. Je croise le regard de Vestri. Il brille d'excitation. Apparemment, elle n'a pas l'air de s'inquiéter pour son compagnon.

Avec nous, il reste cinq hommes, dont Lorna Green et Asaph Pea. Six avec le chef dangariste. Impossible de tenter quoi que ce soit. Notre seul espoir reste Aba et il est en mauvaise posture... Plusieurs secondes s'écoulent avant qu'un cri nous fasse sursauter. Nous entendons ensuite deux hommes de Meknar s'interpeller... Encore une trentaine de secondes puis un second cri éclate.

Aussitôt, un des hommes partis à la poursuite d'Aba jaillit du bois et se précipite dans notre direction, l'air paniqué. Il ne va pas loin. Un tir rayonnant le frappe dans le dos. Aba a réussi à s'emparer de l'arme d'un de ses adversaires et il vient de se débarrasser des trois Dangaristes d'une façon impressionnante !

— À l'abri !

L'ordre de Meknar est un réflexe de peur. À cette distance du bosquet, ils ne sont pas en danger... Le chef dangariste vient de perdre le tiers de ses effectifs. Ceux qui l'entourent ne sont pas flambards, d'ailleurs. Les prouesses d'Aba ne leur inspirent rien de bon et ils

deviennent nerveux. Hannibal le Français en fait les frais en prenant un coup de crosse dans le ventre pour ne pas s'écarter assez rapidement du passage d'Asaph Pea.

Lorna Green s'exclame :

— Il a brisé ses liens magnétiques ! C'est incroyable !

L'esprit matérialiste de l'homme a quelquefois du bon pour redonner confiance. Le moral de ses troupes étant en baisse, Meknar grommelle :

— Sûrement une déficience de ses liens.

— Et comme il a filé !... On aurait dit une fusée, insiste Lorna Green.

— Qu'il aille se foutre en orbite, alors...

Rageur, Meknar s'approche de Vestri.

— Où est le sanctuaire ?

— À l'ouest du village du Bhaal. En pleine forêt.

— Si tu nous promènes, tu en baveras, crois-moi. Quant à ton copain l'Hercule, il a intérêt à ne pas s'approcher trop près.

— Comment va-t-on gagner le sanctuaire ? interroge Lorna Green.

Meknar a une moue.

— Réflexion faite, si le colonel Stevenson est aux aguets, il peut être au courant de l'arrivée du vaisseau et la Garde Spatiale risque de rappliquer. Autant laisser le Rihan ici pour l'instant, quitte à revenir le récupérer par la suite. Tiens, tu refais surface, toi ?

Exact, je suis en train de me relever. Mon corps se révolte de partout. Les passages à tabac, il n'a jamais supporté et c'est un rancunier.

Soudain, Vestri déclare :

— J'accepte de vous mener au sanctuaire et à vous faire pénétrer à l'intérieur, ce dont vous ne seriez pas capable sans indications, mais j'exige que ces quatre hommes aient la vie sauve.

— T'exiges ?... *T'exiges* ?... Tu n'serais pas un peu prétentieuse, toi ?

Vestri paraît déchaînée, tout à coup.

— Il y a déjà eu trop de morts à cause de cette légende. Nous sommes frappés par la malédiction des Thars. Nous mourrons tous, tous... Je n'en peux plus ! Vous voulez leur civilisation, vous l'aurez, mais je ne veux plus encourir leur colère. Mon père est mort pour avoir profané leur sanctuaire, puis mon fiancé... C'est assez !

— Elle est complètement cinglée, constate Lorna Green.

Elle en donne l'impression, en tout cas, et une lueur sournoise traverse le regard de Meknar.

— O.K. !... Je me fiche complètement de vos sorts. Si t'es correcte, je ne livrerai personne aux Harians.

— Vous nous laisserez partir ?

— Entendu.

Il ne prend même pas la peine d'employer un ton convaincant. Vestri a l'air complètement en dehors du coup. Soit son ciboulot déraile, soit elle n'est pas dupe non plus, mais joue la comédie d'une façon exceptionnelle.

Départ. Sous la menace des rayonnants, je prends place dans le premier airo-jet en compagnie du Kobek et du Français, avec deux hommes de Meknar, tandis qu'il monte avec Vestri et Karlton dans le second appareil.

Lorna Green et Asaph Pea restent à bord du *Shannar* où ils garderont contact avec leurs complices par radio.

Nous décollons... Je me demande si Vestri a décidé de baisser les bras ou si elle a son idée. Les Dangaristes non plus ne doivent pas être à leur aise.

* *

*

Nous volons pendant une demi-heure, puis les deux airo-jets perdent progressivement de la hauteur. Nous arrivons. En face de moi, le Kobek et Hannibal le Français ont des visages fermés. Entravés par les liens magnétiques, nous sommes impuissants. Aba est libre, mais les Dangaristes viennent de mettre une bonne distance entre lui et nous.

Atterrissage. Nos gardiens nous font sortir, l'un après l'autre. Approximativement, nous sommes au milieu de la nuit. Grâce à l'astre lunaire, l'obscurité n'est pas totale ; les ombres autour de nous n'en sont que plus menaçantes. Les airo-jets se sont posés dans une clairière. À première vue, il n'y a pas de bâtiments, mais le sanctuaire peut très bien être enfoui sous terre ou s'ériger plus loin dans la sylvie.

Meknar s'entretient avec Vestri, puis le chef dangariste lance un ordre bref à son second, qui le répercute à leurs complices. Ordre de tirer à vue si nous tentons de nous enfuir. Ensuite, nous nous enfonçons dans la forêt. Bientôt nous parvenons les bruits d'une chute d'eau et nous atteignons une cascade. Un pont de bois a été construit pour permettre la traversée et, une fois sur l'autre rive, nous suivons le cours de la rivière.

Meknar s'énerve. Vestri lui a affirmé que l'entrée du sanctuaire était proche, mais il a l'impression d'être promené.

— Ça va durer longtemps ?

— Je dois me repérer, murmure-t-elle.

D'après les indications que son père lui a laissées et dans la nuit, ce n'est pas simple... Par contre, je me décide à tenter le tout pour le

tout. L'occasion ou jamais ! Je le réalise en une fraction de seconde et sans même réfléchir à mon geste, je plonge, tête la première, dans la rivière. Immédiatement, je suis ballotté par le fort courant comme un fétu de paille et ne parviens à me maintenir en surface qu'aux prix de terribles efforts. Je me heurte plusieurs fois à des troncs d'arbres morts et vois à la dernière seconde la pointe d'un rocher à fleur d'eau.

Je tente de m'y accrocher, mais sans succès et je m'écharpe l'épaule droite. Plongeon, surface, plongeon, surface... À chaque fois, j'avale une ration de flotte. Je suis en train de rattraper toutes celles que je n'ai pas bues depuis longtemps.

Un sacré handicap, les mains entravées ! Je m'aide comme je le peux avec mes pieds ; mais comme gouvernail, il y a mieux ! Plus je tente de m'approcher de la rive, plus je manque de me noyer. La trouille paralyse certains, moi, elle me survolte plutôt, mais le courant m'aspire et mes forces pourraient être décuplées que je ne parviendrais pas à me diriger.

Et puis, d'un seul coup, j'avale une gorgée d'eau supplémentaire et ma tête se met à bourdonner. Le commencement de la fin. Je sais de moins en moins où j'en suis et m'étrangle en tentant de respirer.

Cette fois, bonhomme, c'est la der des der.

* *

*

Je tousse, crache, gerbe... Tout va y passer, l'estomac itou. J'étais déjà peu enclin à boire de l'eau, mais désormais, j'en suis dégouté à vie. Mon sauveur me soutient ! Brave Aba. Quand je pense à tout le mal que je pensais de lui. Je le considérais comme un imbécile fini et il vient de me tirer d'une mort certaine.

À quel moment ai-je réalisé qu'il me sauvait des flots ? Lorsque nous avons pris pied sur le sol. Pas avant. Maintenant, il me redresse et empoigne mes bras. Clac ! Plus de liens magnétiques. Il vient de les briser comme il l'a déjà fait avec les siens.

Beau d'être fort, mais à ce point, ce n'est pas humainement possible... Aussi, dès que j'ai rétabli la circulation dans mes membres, je tends la main et pince assez fort la joue du géant. Pas de réaction. Aucune sensibilité et aucun geste de défense.

Un robot !

Un robot de chair et de sang, indifférent à la souffrance et en contact télépathique avec Vestri qui lui a ordonné de me sauver. J'en suis convaincu et tout s'explique. Sa force phénoménale, sa rapidité à la course, son regard inanimé... Même qu'il se trouve ici, alors que nous l'avions laissé à des dizaines de kilomètres.

Un robot unique dans l'Empire. Le père de Vestri l'a découvert chez les Harians qui le considèrent comme l'Élu de leurs dieux. Il appartiendrait donc à la civilisation de Tharbul ?

Il me fait signe de le suivre... Tout doux, Moulinex, je viens de passer un fichu quart d'heure et ne suis pas en forme pour une course de fond.

On dirait qu'il comprend et ses enjambées se font moins importantes. De plus, il nous pratique un passage à travers la végétation à la manière d'un bulldozer. Ça ne rend pas notre progression discrète, mais avec mon parcours dans la rivière, les Dangaristes sont loin derrière nous et doivent me croire noyé.

CHAPITRE XIV

AU FEU !

Aba garde la même allure et s'il l'a considérablement réduite, elle n'en reste pas moins importante. Après mon passage à tabac et mon odyssée dans la rivière, j'aspirerais à un peu de repos, mais il n'en est pas question.

Nous avons traversé la forêt sur une sacrée distance, en remontant vers la cascade. Mon guide sait exactement où il m'entraîne. Pas une fois je ne le vois hésiter et soudain il s'immobilise devant un rocher enterré dans la terre. Il est taillé en pointe et recouvert partiellement d'une mousse verte. Aba s'agenouille et sa main cherche je ne sais quoi sur la pierre qui se met à trembler, puis pivote pour démasquer une ouverture noire.

Aba s'engage sans hésitation. Aussitôt, l'escalier où il a posé les pieds s'illumine. Une lumière douce, irradiée des murs. J'avance à mon tour et, quelques secondes plus tard, le rocher derrière nous revient à sa place initiale.

Nous descendons assez profondément. J'avais bien deviné, le fameux sanctuaire se situe sous terre. Bien beau de le visiter, mais je préférerais tenter de secourir Vestri et mes compagnons.

Une porte ! Fermée. Aba saisit la poignée et la secoue, puis s'arc-boute et fait jouer sa force. La porte tourne, avec un grincement effroyable. Le mécanisme n'a pas dû jouer depuis longtemps.

Derrière la porte, une salle rectangulaire, assez grande. On dirait un laboratoire... ou le centre vital d'une usine avec d'étranges machines à côté desquelles je me sens tout petit.

J'ai beau chercher, je ne comprends rien à ces machines... La plupart ont des allures de dynamos, mais en si grand que je ne vois pas à quoi elles peuvent servir. Tout ce qui me paraît un peu familier, c'est un ordinateur. Les rouages compliqués d'un ordinateur, mais pas à mon échelle.

Pas même à l'échelle d'Aba... L'écran qui le domine est trop vaste, comme les différents fauteuils placés devant les claviers d'enregistrement... Des fauteuils dans lesquels deux géants de la taille d'Aba pourraient s'asseoir en même temps.

Les touches des différents claviers sont énormes également.

Véritablement démesurées par rapport à moi... Fasciné par la monstrueuse machine, je m'en approche... Le levier de contact a la grosseur de mon bras. Les hommes qui ont construit cet ordinateur étaient sûrement bâtis en conséquence.

Mon cœur palpite. Pourtant, j'abaisse le levier d'une main ferme. D'abord, il ne se passe rien, puis sur l'écran il y a un éclair, suivi d'un autre... Un arrêt et l'écran se rallume un instant. On dirait une machine qui a de la peine à se remettre en route, parce qu'elle n'a plus fonctionné depuis une éternité. Comme la porte. Soudain, après un nouvel éclair sur l'écran, la lumière se stabilise. Elle tremblote durant quelques secondes, puis rien ne bouge. Malheureusement, les signes dont elles sont marquées n'ont aucun sens pour moi.

Aba est en train de s'affairer devant une machine. Un vaste fauteuil, surmonté d'une lampe ronde et accolé à la paroi.

Si je risquais de déclencher une catastrophe, il interviendrait immédiatement. Du moins, je le pense et maintenant, je suis trop excité pour ne pas aller plus loin. Surtout depuis que j'ai mis le contact. Au-dessus du clavier, je remarque une série de boutons. Ils sont chacun d'une couleur différente... Bleu, vert, rouge, blanc, jaune.

À tout hasard, j'appuie sur le premier et lève les yeux... Surpris, je recule de deux pas pour mieux voir... Une tête d'homme... Une tête gigantesque qui occupe tout l'écran.

L'homme se met à parler d'une voix retentissante qui résonne dans le laboratoire, mais il parle dans une langue que je ne connais pas. Je regarde, les yeux exorbités... Encore quelques mots et la tête recule sur l'écran. Après un coulé-fondu, j'aperçois une plaine au milieu de laquelle se dresse un fantastique vaisseau spatial.

Des hommes montent la garde devant le sas d'accès... Ils sont athlétiquement proportionnés et me font penser à Aba, mais apparaît un nouveau personnage, beaucoup plus grand encore... Deux fois plus ! Il parle, mais de nouveau, je ne pige rien à son langage.

Puis arrivent d'autres personnages, très petits...

Des hommes et des femmes. On dirait des nains. Du moins, c'est l'impression qu'on a en les voyant à côté des géants... Ou parce que le vaisseau spatial n'est pas à leur échelle. Ils entrent dans le sas, précédés par un des demi-géants.

Ces petits hommes, je parie qu'ils ont notre taille. Les autres, celle d'Aba et le dernier est sans doute un des constructeurs de cet ordinateur. Pourquoi embarque-t-on les premiers sur ce vaisseau ? Des centaines... Ils marchent en rangs serrés... Des centaines et peut-être des milliers. On dirait une cohorte de fourmis. Ils sont vêtus uniformément d'une robe de lin qui leur descend jusqu'aux chevilles et on reconnaît les femmes à leurs chevelures. Aucun n'a l'air malheureux, ni même effrayé.

Ce qui m'intrigue le plus, ce sont les différentes tailles de ces gens... Des tailles différentes qui doivent constituer une sorte de hiérarchie. Les géants les commandent, mais ils reçoivent eux-mêmes leurs ordres d'un être qui est aussi un géant par rapport à eux.

Sur l'écran, l'embarquement continue et l'image s'efface progressivement pendant qu'une autre la remplace. Une crypte d'hibernation... Les hommes comme les femmes se présentent par rangs de douze et des robots s'occupent d'eux. Ils leur font une piquûre, puis tous se dirigent d'eux-mêmes vers les sarcophages dans lesquels ils s'allongent.

Un système automatique emporte les sarcophages refermés pendant que d'autres, ouverts, prennent leur place... Toutes les opérations se déroulent très rapidement.

Dans un silence presque religieux, rompu de loin en loin par le choc du métal, lorsqu'une seringue heurte le verre d'une ampoule.

Inutile de continuer cette projection, elle ne m'apprendra rien de plus tant que je ne comprendrais pas le langage utilisé.

De plus, Aba vient me chercher. Il me désigne le fauteuil dont il s'occupait. La lampe ronde est allumée. Drôle d'engin ! O.K. ! Mec. Je te fais confiance. Je te dois la vie. L'idée ne te viendrait pas de me jouer un tour de con à présent.

Je ne suis tout de même pas tellement rassuré, mais dès que je me suis installé, la lumière se fait plus intensive et mon regard est attiré par la lampe fixée au fauteuil. Un disque à spirale se dessine et le laboratoire, autour de moi, s'estompe progressivement...

* *

*

— C'est là !

Des ruines. De très anciennes ruines, presque entièrement dissimulées sous la végétation. Un seul pan de mur se dressait encore sur quelques mètres de hauteur, mais les assauts de la nature remporteraient forcément un jour.

— T'as mis l'temps, récrimina Rel Meknar.

— Dans la nuit, il me fallait retrouver les points de repères indiqués par mon père.

— Tu nous l'as dit !

Vestri désigna un emplacement précis, au milieu des éboulis.

— L'entrée est là !

Le chef dangariste braqua le rayon de sa lampe dans la direction indiquée et éclaira un puits dont l'ouverture n'avait pas un mètre de diamètre.

— Tu veux nous faire descendre par-là ?

— Il n'y a pas d'autres solutions. Ce n'est pas très haut ; une dizaine de mètres.

— O.K. !... Augri, descends le premier.

On attacha une corde au pied d'un arbre et Augri exécuta l'ordre de son chef. Une minute après, il s'écria :

— Allez-y !

Vestri le rejoignit, puis Meknar... Les Dangaristes libérèrent l'un après l'autre leurs prisonniers. Lorsque tous furent en bas, on leur remit immédiatement leurs liens magnétiques. Ils se trouvaient dans un couloir au plafond effondré.

— À gauche ! déclara Vestri.

Ils se heurtèrent à une porte fermée. Meknar essaya la poignée... en vain ! Il n'hésita pas alors à arroser la serrure de tirs rayonnants. Puis d'un coup de pied, il ouvrit. Aussitôt, tout s'éclaira autour d'eux. Les murs étaient nus, faits de blocs de pierre carrés, les plus petits ayant au moins trois mètres de côté. Ces murs luisaient doucement à cause d'un enduit vitrifié qui les recouvrait. Ils se sentirent écrasés par l'énormité de la voûte, aussi haute que celle d'une cathédrale.

Sur leur droite, Meknar aperçut deux portes monumentales... Il s'en approcha vivement, son rayonnant braqué, mais Vestri l'arrêta.

— Une minute.

Sur le mur, elle venait de remarquer, à peu près à la hauteur de sa tête, un énorme bouton noir. Elle appuya dessus et les deux portes coulissèrent, découvrant la cabine d'un vaste ascenseur.

— On le prend ? demanda-t-elle.

Meknar hésita, et finalement secoua la tête.

— Je préfère le couloir où nous pouvons nous orienter. Avec l'ascenseur, nous partirions dans l'inconnu... Où qu'il nous conduise, nous ne saurions plus où nous sommes.

* *

*

Meknar poussa un soupir.

— Voilà bientôt une demi-heure que nous marchons. Nous descendons toujours plus profondément et rien... Nous ne découvrons même pas de nouvelle salle.

— Il existe peut-être des portes secrètes, supposa Karlton.

— Des pans de murailles qui s'escamotent dans certaines conditions. Sans doute, mais en attendant, pour nous, ce couloir est interminable.

— Oh ! Il aboutit fatalement quelque part.

— Bien sûr... En tout cas, je l'espère, car nous devons nous trouver à

peu près à trois cents mètres sous terre.

Depuis qu'ils marchaient, le couloir avait bifurqué plusieurs fois. À chaque embranchement qu'ils avaient rencontrés, ils s'étaient engagés dans la voie du milieu.

De nouveau un coude se présenta devant eux et en même temps, le passage déjà monumental s'élargit encore. Meknar, toujours en tête, poussa une exclamation :

— Enfin !

Le couloir se terminait tout à coup sur quatre portes. Deux, sur les parois latérales du couloir, ressemblaient à celles de l'ascenseur. Les autres, en face d'eux, étaient arrondies à leurs sommets.

— Nous voilà arrivés à destination, ricana le chef dangariste. On dirait les portes d'un palais. Elles ne peuvent donner que sur un appartement royal.

Il examina les deux battants, chercha remplacement d'une serrure, d'une sonnette ou même d'un simple heurtoir, mais apparemment, il n'y avait rien de tout cela.

Il siffla entre ses dents.

— Même avec nos rayonnants, nous aurons beaucoup de peine à faire fondre un tel blindage.

Ce ne serait pas nécessaire !... Les deux battants s'ouvrirent soudain tout seuls vers l'extérieur en grinçant lamentablement et Aba se dressa sur le seuil. Derrière lui, ils entrevirent tout un équipement électronique : les éléments d'un ordinateur, d'énormes turbines et les formidables pâles d'une hélice monstrueuse et au repos.

Ils n'eurent pas le temps d'en regarder davantage ; le Géant tenait un rayonnant dans sa main droite. Il abattit le chef dangariste avant qu'il ne réagisse et retourna son arme contre ses complices. Ceux-ci ouvrirent le feu en même temps. Le robot se transforma en boule de feu dont jaillirent d'extraordinaires étincelles qui fusèrent en tous sens.

L'une d'entre elles frappa le clignotant de la première turbine placée à l'entrée de la salle mystérieuse et il y eut une explosion violente. Une double explosion, suivie d'un embrasement général. Des éclairs rayonnèrent dans la salle, puis tout s'enflamma.

Une véritable apocalypse !

Un second Dangariste avait été abattu par Aba... Affolés, les deux derniers et leurs prisonniers voulurent rebrousser chemin dans le couloir pour fuir, mais ils furent brutalement stoppés par un champ de force qui les repoussa avant d'emprisonner les Dangaristes et le Kobek. Durant une fraction de seconde, ils donnèrent l'impression de se débattre, puis s'écrasèrent comme si un monstrueux marteau-pilon les aplatissaient sur le sol. C'était du reste exactement cela mais on ne voyait pas de marteau-pilon et la bouillie sanguinolente qui subsista de leurs corps ne se répandit pas.

Le reste du groupe fut pris entre la salle où tout flambait et le champ de force qui obstruait le couloir.

* *

*

Que se passe-t-il ? Autour de moi, c'est l'enfer. Mon réveil est brutal et je reste plusieurs secondes véritablement paralysé devant les flammes sortant des machines. Elles vont bientôt m'atteindre. Je dois réagir, me lever. Il me faut encore un temps avant de me décider.

Pas d'affolement. Où est Aba ? Mes pensées sont confuses et je me sens atrocement fatigué, la tête lourde, douloureuse...

Sortir... Sur ma gauche, deux battants sont ouverts. Ce n'est pas par-là que nous sommes entrés, mais tout à coup, j'aperçois Vestri une fraction de seconde. Je me précipite, en faisant un détour pour ne pas avoir à traverser les flammes.

Aba ! Son corps se consume en plein milieu de la porte et devant lui, il y a Rel Meknar, abattu d'un tir rayonnant.

— Kree !

Vestri s'élance et je la serre longuement sur ma poitrine. Le capitaine Karlton et Hannibal le Français sont adossés contre le mur, toujours entravés par leurs liens magnétiques. Et les autres ?

Bon Dieu, ils sont là, au fond du couloir... Des corps ensanglantés, méconnaissables... Sauf un, pour la bague qu'il porte à une main. Le Kobek l'avait laissée tomber par terre pour me prévenir de son enlèvement à Cir, et je la lui avais rendue.

Le Kobek mort ! Après Erick, Angy le Folio et les jumeaux de Sirius !

L'intervention de Karlton m'empêche de m'appesantir trop sur leurs disparitions.

— Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Je... je ne sais pas. Je viens de passer un long moment inconscient ; Vestri, tu as ordonné à Aba de me conduire ici, après m'avoir sauvé et de me placer sous une machine, n'est-ce pas ?

Elle hoche la tête.

— J'ai retardé autant que possible notre arrivée, mais Rel Meknar menaçait d'abattre tes amis s'il s'apercevait que je cherchais à le tromper.

Une explosion secoue le couloir, suivie immédiatement par une seconde. Je devine ce qui est en train de se produire et déclare :

— Tout est déréglé. Si ça continue à se détériorer, il peut se produire une terrible explosion atomique qui ravagerait le continent et peut-être la planète entière.

— Comment pouvez-vous en être certain ?

— Je vous expliquerai plus tard... Nous sommes ici dans une cité des Thars. Une cité-relais qui existe depuis des centaines d'années et ne contient plus que des androïdes comme Aba.

— Meknar a les clefs de nos liens magnétiques, fait Hannibal. Délivre-nous.

Pendant que je m'exécute, j'imagine ce qui s'est passé. Aba a voulu interdire l'accès du laboratoire et la fusillade qui s'en est suivie a mis le feu aux machines. Celle à laquelle le robot m'a confié était chargé de m'instruire. A-t-elle réussi ? Le programme a été interrompu. Cela aurait pu être dangereux, me faire sombrer dans la folie...

Je libère Karlton puis le Français. Nous devons déguerpir. Les flammes s'approchent dangereusement de nous et déjà, la fumée nous fait tousser. Inutile de filer par le couloir. Un champ de force s'est mis en place lorsque le feu s'est déclaré et nous ne pouvons plus rentrer dans le laboratoire pour le couper. Il a coûté la vie au Kobek et aux conjurés.

Nous ramassons tous des rayonnants par terre et je vois Vestri récupérer son tube broyeur sur le cadavre de Meknar. Karlton la laisse faire, mais il s'en souviendra au moment opportun.

Ensuite, je m'approche des portes de l'ascenseur. Je connais beaucoup de choses, désormais. J'ai conscience d'un certain acquis. Il me vient par bribes, lorsque j'en ai besoin.

Un nouveau champ de force essaye de se nouer sur moi, mais n'y parvient pas. Manque de puissance. Je ne m'affole pas en étant d'abord repoussé et malgré ce qui est arrivé au Kobek, je prends le risque de passer. Durant quelques secondes, je suis empêtré dans une espèce de résistance sporadique, puis elle s'évanouit.

J'appuie sur le bouton noir d'appel, fixé assez haut sur le mur. *À la grâce des dieux !* Il s'agit bien d'un ascenseur. Plus petit, mais suffisant tout de même pour accueillir au moins vingt hommes comme nous... Maintenant, de toute façon, nous n'avons plus le choix. Le champ de force ne se reforme pas lorsque je pénètre dans la cabine, puis tout le monde me suit. Je me décide pour le bouton supérieur. C'est dans la logique des choses. La cabine s'élève...

Lorsqu'elle est arrivée, la porte coulisse automatiquement. Une bouffée d'air frais nous apprend que nous allons déboucher à l'air libre. Pour l'instant, nous enfilons un couloir. Il est éclairé jusqu'à une porte, mais comme les précédentes, elle ne s'ouvre pas immédiatement. Il faut la forcer et je ne suis pas Aba. Karlton me donne un coup de main pour la tirer à nous sur une vingtaine de centimètres... Un passage suffisant. Annibal le Français sort le premier, suivi de Vestri. Puis c'est le capitaine et mon tour...

Nous débouchons au milieu des ruines. Nous nous croyons provisoirement tirés d'affaire et, subitement, Hannibal pousse un cri rauque en portant les mains à sa gorge, transpercée par une flèche.

Vestri aussi est touchée à la poitrine. Je la soutiens pendant que Karlton ouvre le feu pour couvrir notre retraite vers le couloir. Involontairement, le corps de Vestri me fait un bouclier et une nouvelle flèche se fige à côté de la première.

— Les Harians ! jure Karlton dès que nous sommes à l'abri. Ils vont nous interdire de mettre le nez dehors et ici, tout risque de sauter d'une seconde à l'autre.

J'assois Vestri et examine ses blessures. Deux flèches, mal placées. Elle est condamnée ! Cette évidence s'impose à moi brutalement et je ne trouve rien à dire... pour la laisser espérer ? À quoi bon ! Elle a compris, elle aussi. Une mauvaise sueur lui mouille les tempes et elle respire de plus en plus difficilement.

Un instant, elle ferme les yeux, puis les ouvre soudain en questionnant :

— Alors, tu... tu es passé sous la machine d'enseignement ?

— Elle s'est arrêtée lors de l'incendie !

— Ce n'est rien ; les connaissances sont en toi.

Elles te reviendront petit à petit... Mon... mon père a reçu cette instruction, lui... aussi. Il... il avait réussi ! Tu le sais maintenant, nous sommes dans un sanctuaire de... de la civilisation de Tharbul !

— A-t-il vu le film sur l'embarquement d'une foule ?

— Des hommes et des femmes sous la surveillance de géants ? Ce sont des androïdes comme Aba, mais le chef est un Thar.

— La scène a été filmée sur Cirée ?

Elle a un hoquet, puis :

— Non... Une autre planète où... où les Thars n'ont peut-être pas disparu... Cette planète, tu... tu...

Ses yeux s'exorbitent et un flot de sang coule de sa bouche. C'est fini ! Morte, elle aussi... Je me rappelle ses paroles sur la malédiction des Thars. Les pensait-elle sérieusement ? Ou a-t-elle voulu tromper le chef dangariste ?

Karlton surveille la forêt. Il a écouté notre conversation et regarde le cadavre de Vestri avec commisération. Son père et elle ont été près de la réussite. Une entreprise démesurée, à la hauteur des plus folles ambitions...

Tout est encore possible... Il existe des centaines de cité-relais comme celle-ci dans l'Univers. Il me semble que je saurais les retrouver, comme cette planète où le film a été tourné. Le berceau des Thars ! Leur patrie perdue... Qu'est-elle devenue ?

J'ai en moi des connaissances formidables, mais elles sont imprécises. Pour l'instant ! Je pourrais devenir demain l'homme le

plus puissant de l'Empire.

Et je suis désespéré, effondré par la mort de cette fille. Une douleur sourde est en moi, pas prête à me lâcher... Le Kobek, Vestri... Le reste m'importe peu.

Ou alors, plus tard... Avec le temps ! Pour moi, il n'a plus la même signification.

— Venez !... Il n'y a plus rien à faire.

Karlton m'oblige à me lever et c'est à ce moment que je vois l'incendie, loin dans le couloir. Il nous rattrape... Partir ! Abandonner Vestri ; sa dépouille !... Je voudrais rester, mais la raison me force à suivre le capitaine.

Le suivre... Je m'y résous, dans un état second. Je le vois s'emparer du tube broyeur de Vestri. Dois-je m'y opposer ? À quoi bon... Je le laisse faire et nous sortons. Le frais de la nuit me tire de ma torpeur, ainsi que la voix de Karlton :

— Baissez-vous !

Les Harians tentent de nous abattre, dans la timide clarté de l'aurore... Nous nous faufile entre les ruines, puis Karlton murmure :

— Je vais tenter de gagner les premiers arbres, là ! Vous allez me couvrir, entendu ?

J'acquiesce en empoignant mon rayonnant. Il ajoute :

— Ensuite, ce sera votre tour.

Les indigènes se tiennent partout dans la forêt. Nous n'avons aucune chance de nous en tirer... Nous n'avons plus qu'à vendre chèrement nos peaux.

Un indigène se dresse brusquement devant Karlton qui tire aussitôt à l'aide du tube broyeur. Il semble que rien ne se passe, seulement l'Harian ne décoche pas la flèche qu'il tenait prête... Une seconde, il reste immobile, puis s'affaisse. Exactement comme s'il était soudainement privé de toute ossature !

Je tire... Un feu nourri en direction des silhouettes fugitives, permettant ainsi à mon compagnon de parcourir dix mètres... quinze... vingt... et tout à coup, je sens un souffle d'air chaud sur moi... Suivi d'un bruit effrayant et je suis projeté en l'air.

Le sanctuaire ! Il vient d'exploser. C'est la dernière pensée qui me vient...

EPILOGUE

LE SECRET

Karlton attendit les résultats de ses derniers examens, avant de rejoindre le colonel Stevenson, dans le couloir principal de l'hôpital urbain de Cir. Cinq jours d'hospitalisation lui suffisaient et il avait accueilli sa sortie avec une intense satisfaction. Son bras cassé, ses brûlures légères et ses multiples contusions ne le faisaient pas trop souffrir. Une fois encore, il était passé « au travers ».

Sans nouvelles de l'expédition conduite par Lorna Green pour sauver Vestri Zuhpan, le colonel Stevenson avait envoyé un Rihan de la Garde survoler le continent Sud. Alerté par l'explosion du sanctuaire, le vaisseau s'était posé à proximité et on avait retrouvé le capitaine et Kree Lien inanimés, mais vivants. C'étaient les seuls.

Le sanctuaire était détruit. Personne n'espérait beaucoup des fouilles entreprises. Par chance, il n'y avait pas eu d'explosion atomique comme l'avait craint l'aventurier.

Karlton salua son supérieur qui l'entraîna vers un ascenseur.

— Êtes-vous parvenu à capturer Lorna Green et Asaph Pea ? interrogea Karlton qui avait appris la fuite du Shannar.

— Ils ont gagné Thomas du Centaure. Là, nous avons perdu leurs traces. Avec l'aide que la Conjuración dangariste leur fournira, nous avons peu de chances de les retrouver. Par contre, Ramon Galh, le Mercurien qui a présenté Kree Lien à Vestri, est bien un Conjuré. La surveillance sous laquelle vous l'aviez placé a été efficace.

— Il a été arrêté ?

Stevenson hocha la tête.

— J'espère qu'il me donnera le nom de ses complices sur Salto.

Ils entrèrent dans la cabine de l'ascenseur. Le colonel commanda le septième étage.

— Où allons-nous ?

— Voir Kree Lien. Vous jugerez de son état.

— Il va s'en tirer ?

— Oui, on ne m'a laissé aucun doute ; seulement... seulement, son état mental reste le même. Aucun progrès. Depuis son réveil, il est apathique, incapable de soutenir une conversation. Lorsqu'il s'anime, il répète sans cesse cette légende : Qui aura la puissance des Thars, le monde

et ses êtres gouvernera... ou alors, le nom de Vestri et de ses amis.

— Il était amoureux de votre filleule.

— Possible.

— Vous l'avez soumis à un sondeur psychique ?

— Sans succès... Aucune image ne se forme dans son cerveau, comme s'il établissait un barrage mental.

— Il chercherait à nous tromper ?

Stevenson haussa les épaules.

— Je ne sais pas, mais si c'est le cas, qu'espère-t-il ?

Ils gagnèrent la chambre de l'aventurier et l'observèrent derrière une glace sans tain... Kree Lien était assis sur son lit. Ses yeux, grands ouverts, fixaient le plafond dans une expression totalement dépourvue de vie. Une infirmière lui déposa le plateau du déjeuner sur les genoux. Il ne refusa pas de manger, mais sembla le faire dans un état second, ingurgitant la nourriture sans lui prêter attention.

— J'ai entendu sa conversation avec Vestri, avant que celle-ci ne meure. Il lui a affirmé avoir été soumis à une machine d'enseignement des Thars.

— À première vue, il ne lui en reste rien. Je vais le faire transférer à l'hôpital militaire de Looma où il sera gardé. Si son état s'améliorait, je veux être le premier averti. La civilisation de Tharbul a bel et bien existé et ses techniques étaient en avance sur les nôtres.

— Pour preuve, nous avons cette arme.

— Les spécialistes sont en train d'examiner le tube broyeur, ainsi que le sondeur psychique découvert à bord du Shannar. Lui aussi est en avance sur les nôtres.

— Ils ont parlé d'un film, également... Il montrait l'embarquement d'une foule nombreuse, sous la surveillance d'androïdes et d'un Thar.

— Des colons, qui sait !

— Il aurait été tourné sur une planète où les Thars n'ont peut-être pas disparu.

Un silence s'installa entre les deux militaires. Chacun laissa libre cours à son imagination, puis Stevenson déclara :

— Quoi qu'il en soit, Kree Lien est désormais le dépositaire d'un fabuleux secret... Reste à savoir s'il en est conscient...

FIN

	PROLOGUE.....	6
	CHAPITRE PREMIER.....	18
	CHAPITRE II.....	24
	CHAPITRE III.....	30
	CHAPITRE IV.....	37
	CHAPITRE V.....	44
	CHAPITRE VI.....	50
	CHAPITRE VII.....	57
	CHAPITRE VIU.....	64
	CHAPITRE IX.....	70
	CHAPITRE X.....	78
	CHAPITRE XI.....	88
	CHAPITRE XII.....	95
	CHAPITRE XIII.....	101
	CHAPITRE XIV.....	108
	EPILOGUE.....	118
	FIN.....	120

[1] : À interpréter par oui, vu le hochement de tête accompagnateur.

[2] : Voir *Les Conjurés de Shargol*.